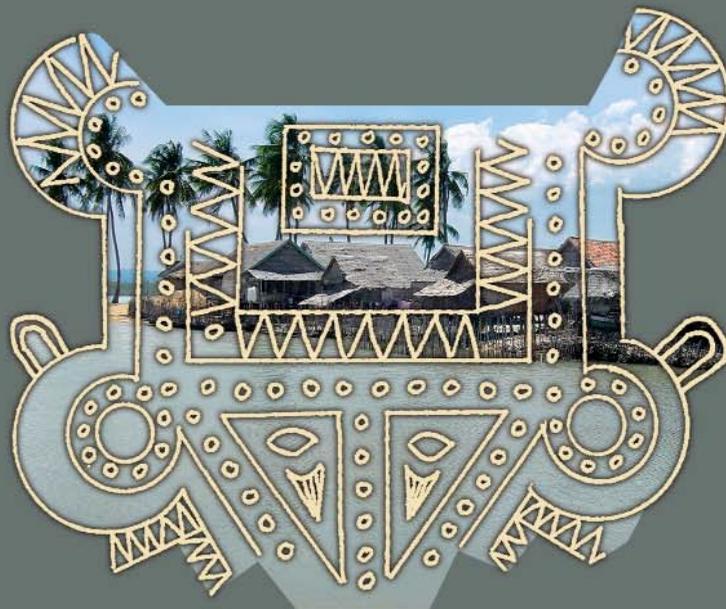


Arnaud Noury Jean-Christophe Galipaud



Les Lapita

Nomades du Pacifique



Les Lapita, nomades du Pacifique

Arnaud NOURY

Jean-Christophe GALIPAUD

IRD Éditions

INSTITUT DE RECHERCHE
POUR LE DÉVELOPPEMENT

Marseille, 2011

Préparation éditoriale

Yolande Cavallazzi

Coordination éditoriale, fabrication

Corinne Lavagne

Conception maquette et mise en page

Gris Souris

Infographie

Michelle Saint-Léger

Photogravure

Atelier Six

Maquette de couverture

Michelle Saint-Léger

Photos de couverture

Haut : © P. Sheppard

Bas : © P. Grangé

Quatrième : © J.-C. Galipaud

La loi du 1er juillet 1992 (code de la propriété intellectuelle, première partie) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.

© IRD, 2011

ISBN : 978-2-7099-1716-2

Sommaire

Introduction	7
Le Lapita : de la poterie à l'homme	11
Histoire d'une découverte	11
La poterie, un fil conducteur	15
Un peuple de l'océan	16
Un peuplement rapide	18
Les origines	23
Les précurseurs en Asie du Sud-Est : les Austronésiens	23
Les débuts du peuplement du Pacifique : à la découverte des terres émergées	27
Le berceau du Lapita : les hypothèses	31
Linguistique et Lapita	37
Hypothèse de peuplement issu de multiples voies	39
Géographie du monde Lapita	45
Principaux sites dans les différents archipels	45
Les provinces Lapita	59
Lapita et origine des Polynésiens	65
Les décors céramiques : des archives à déchiffrer	67
Une méthode pour décrire les décors	68
Les décors de poteries Lapita	71
L'organisation des décors	84
La société Lapita	93
L'homme Lapita	93
Économie des sites	95
Le monde des ancêtres, ou comment interpréter les décors des poteries	99
Conclusion	107
Bibliographie	109
Annexes	117
Glossaire	121
Table des illustrations	125
Table des encadrés	127

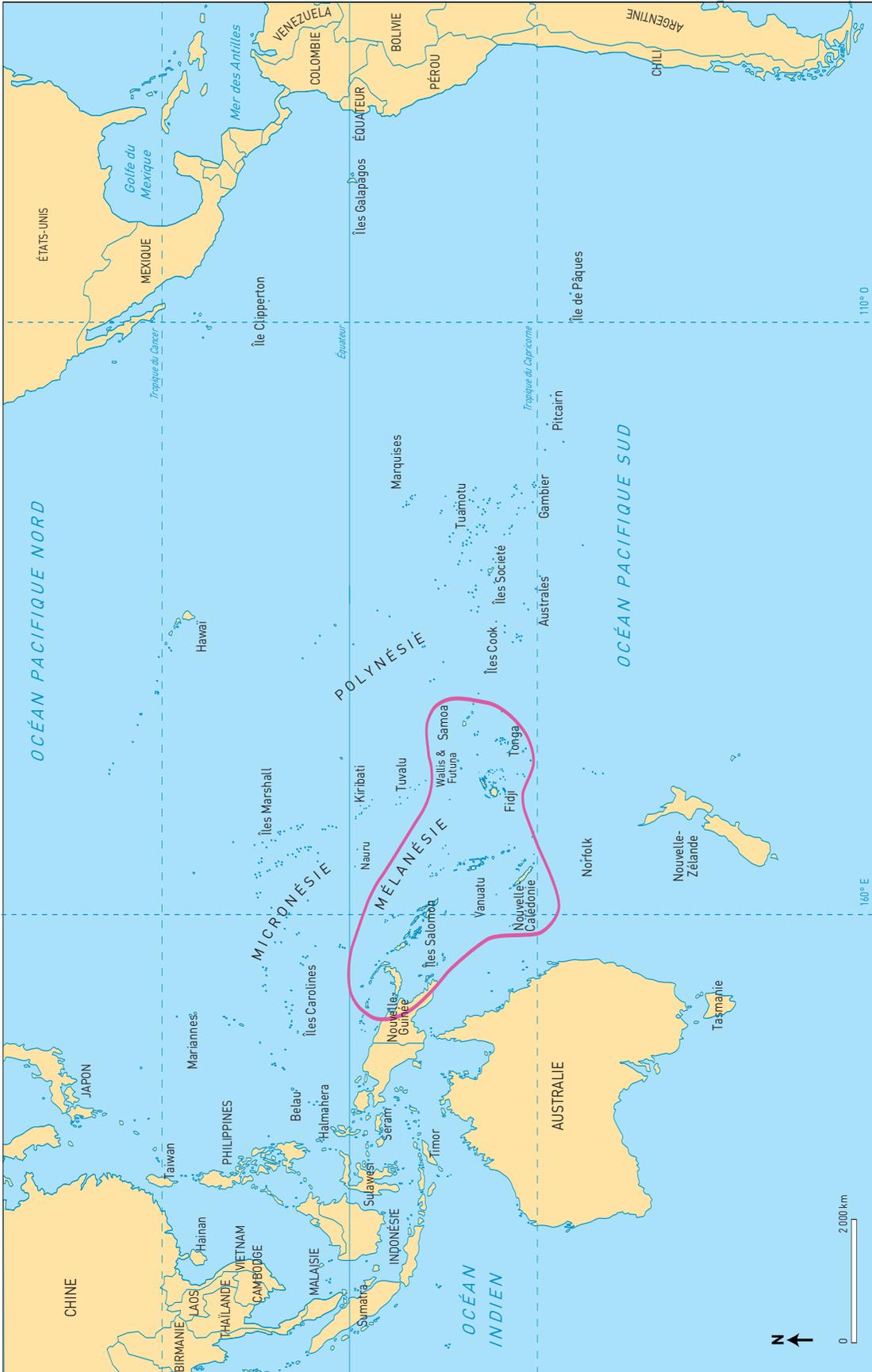
Introduction

Qu'est-ce que le Lapita ?

Au cours de la seconde moitié du second millénaire av. J.-C., un peuple de marins, dont l'aire d'origine fait encore l'objet de débats, entame en Océanie une ambitieuse opération de découverte et d'exploration des milliers d'îles encore vierges du Pacifique sud-occidental et central. À Watom, une île de la Nouvelle-Bretagne, et en Nouvelle-Calédonie, au lieu-dit Lapita, les premières traces de leur passage, des poteries très richement décorées, sont mises au jour entre 1909 et 1950. La poterie Lapita aux décors complexes et variés est le fil rouge qu'amateurs puis archéologues suivent depuis près de cinquante ans. Le mouvement de ces marins est stupéfiant par son ampleur géographique (près de 4 500 km parcourus d'ouest en est) et sa rapidité (moins de 700 ans). Le Lapita désigne ainsi la poterie aux décors très élaborés et par extension la période pendant laquelle se déroule ce mouvement de découverte.

Plusieurs centaines de sites archéologiques ayant livré du Lapita ont été découverts dans pratiquement toutes les îles du Pacifique ouest (Mélanésie, Polynésie occidentale), contenant des milliers de fragments de poteries décorés, des outils en pierre et en coquillage et des ornements. Ils documentent l'histoire de l'un des derniers mouvements de colonisation de notre planète par l'homme. La poterie Lapita est le « fossile directeur », le témoin le plus spécifique de cette période. Cette poterie, dont l'usage devait être exceptionnel, est le jalon du grand mouvement de découverte qui débute il y a 3 400 ans dans l'archipel Bismarck et se termine il y a 3 000 ans aux îles Samoa et Tonga. Elle éclaire ainsi les étapes du processus, permet de dater l'évolution des groupes humains et renseigne à travers ses décors sur les acteurs et leurs croyances. L'histoire de cette ultime grande colonisation par l'homme d'une partie de notre planète est assez peu connue en Europe. L'éloignement géographique de la zone concernée n'y est certainement pas étranger. L'importance de la diaspora Lapita dépasse pourtant largement le cadre strict de l'Océanie insulaire, et cette migration fournit la base à partir de laquelle se développèrent les sociétés océaniques insulaires contemporaines. Les cultures du Pacifique – au sens large du terme – sont en partie héritières du Lapita pour l'art, les langues ou les techniques. Au nord de l'équateur, les îles de Micronésie, qui ne connurent pas le Lapita sous la forme que l'on connaît en Mélanésie et en Polynésie occidentale, profitèrent néanmoins de la même dynamique.

La colonisation de l'Océanie insulaire est le dernier grand mouvement de colonisation d'un espace inhabité par l'homme. Loin d'être anodins, les moyens techniques et humains qui ont dû être mis en œuvre pour les premières explorations furent sans doute plus complexes et bien différents de ceux qui ont été nécessaires pour coloniser des continents : construction de navires pour la haute mer, connaissances maritimes, compréhension et apprentissage des environnements nouveaux que sont l'océan Pacifique et ses îles. Quelque vingt-cinq siècles plus tard, les Européens se sont heurtés eux aussi à ces difficultés lors de leurs premiers voyages hors de la seule zone maritime méditerranéenne. La conquête du Pacifique par les Lapita fut la maîtrise par l'homme de l'élément liquide, que l'océan Pacifique représente par excellence. On pourrait comparer les difficultés de l'aventure Lapita aux premiers essais de voyages stratosphériques : gestion de multiples problèmes techniques et humains inédits à résoudre, transports dans un milieu inconnu, organisation des relations entre les groupes humains d'origine, approvisionnement en ressources.



Carte 1 – Le continent Pacifique, immense étendue marine parsemée de petits archipels, fut le dernier grand défi du peuplement de la planète. Les marins Lapita furent les premiers à aventurer dans ces territoires et atteignirent en quelques siècles le centre de ce monde aquatique.

Les Lapita surent dépasser ces limites et ils réussirent à implanter des colonies dans le Pacifique ouest. Bien plus, ils surent gérer les environnements fragiles que sont les milieux insulaires, tant par la faune que par la flore terrestres et marines. Malgré la disparition de quelques espèces décimées, les Lapita s'adaptèrent parfaitement à ces nouveaux milieux, au point qu'ils constituèrent les bases du développement humain dans tout le Pacifique insulaire des 3 000 années qui suivirent. Cependant, certaines questions sont âprement discutées par les spécialistes, comme nous le verrons plus loin. Les Lapita sont-ils les ancêtres de tous les Océaniens actuels ? Sont-ils les ancêtres des Polynésiens ? D'où venaient-ils exactement ? Par quelles voies maritimes sont-ils venus depuis l'Asie du Sud-Est ? S'agissait-il d'une seule population homogène ou de plusieurs groupes différenciés ? Quels étaient leurs modes de vie, leur alimentation ? Les Lapita ont-ils introduit certains animaux, comme le rat, le cochon, le poulet et le chien ? Les questions sur le Lapita et les modalités du peuplement sont très nombreuses. Grâce aux techniques récentes de bio-génétique (étude de l'ADN, de la variation de certains gènes, de la composition chimique des os ou des dents), ou encore grâce aux progrès des études linguistiques et archéologiques, la connaissance du Lapita s'est grandement améliorée cette dernière décennie. Il est utile de présenter ici quelques points de repère sur ces avancées. Les Lapita n'apparaissent plus forcément comme une population homogène génétiquement et linguistiquement. De plus, ces populations ont évolué au cours des 500 ans environ que dura l'époque Lapita. Des contacts probables avec d'autres populations en marge de leur zone d'occupation ainsi que leurs propres évolutions internes modifièrent les langues, les structures sociales et religieuses au cours du temps. Cela est très cohérent avec les grands mouvements de populations, de transformations et d'échanges qui affectèrent l'Asie du Sud-Est surtout au cours du néolithique moyen, entre 4000 et 2000 BP environ. Seuls l'usage du métal et la culture du riz ne feront pas leur apparition dans le Pacifique.

La poterie fabriquée par les Lapita était ornée de décors géométriques en pointillés, parfois incisés, imprimés dans l'argile puis souvent recouverts d'une engobe, et peut-être de peinture. Ces pots aux formes composites étaient fragiles et poreux, donc impropres à une utilisation domestique quotidienne. De plus, la richesse et la complexité des décors marquent leurs fonctions cérémonielles. Des poteries ont été découvertes dans des sépultures, associées aux squelettes. Les études de la composition chimique des poteries, et surtout de leurs décors, permettent de mieux comprendre les mouvements et les échanges au sein des communautés Lapita et fournissent des bases sérieuses pour établir des propositions théoriques sur leur monde social et culturel. L'utilisation de l'argile et les représentations systématiques et très normées ne sont pas anodines et permettent de découvrir tout un pan de la société Lapita resté inconnu jusqu'à présent.

Par tous ces aspects, l'archéologie de la période Lapita est plus que jamais une source de connaissance capitale pour la compréhension de l'homme océanien passé et présent, et de son rapport avec cet environnement si complexe qu'est le Pacifique. Cette synthèse des connaissances et des problématiques actuelles sur le sujet, notamment par le biais de la poterie décorée, permet d'appréhender les multiples facettes du Lapita et les avancées spectaculaires de la recherche de ces dernières années.

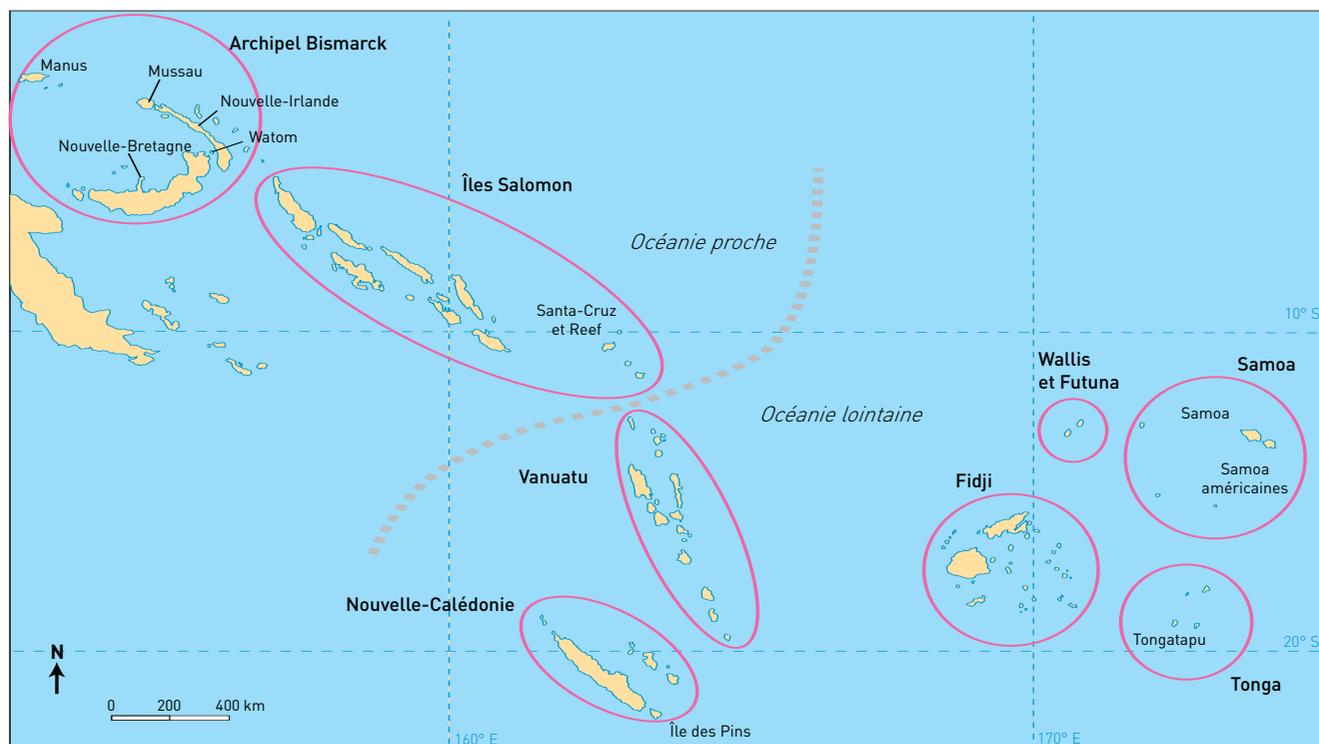
Le Lapita : de la poterie à l'homme

Histoire d'une découverte

Le relatif isolement géographique de certaines îles, les difficultés d'accès et les coutumes locales, leur « découverte » relativement récente par les Occidentaux firent que les premières traces archéologiques du Lapita ne furent mises au jour et identifiées qu'au cours du XX^e siècle et réellement étudiées que dans la seconde moitié des années 1950, pour aboutir à une véritable reconnaissance de la culture Lapita dans les années 1970. Aujourd'hui, on découvre les traces du passage des Lapita dans tous les archipels du Pacifique situés au sud de l'équateur et à l'ouest des archipels Samoa et Tonga (carte 2).

C'est le révérend père Otto Meyer, un missionnaire allemand, qui découvre en 1908 des tessons de poteries décorés de motifs géométriques, non loin de sa mission dans le village de Rakival, sur la petite île de Watom proche de la Nouvelle-Bretagne (archipel Bismarck).

Carte 2 – Distribution du Lapita dans le Pacifique.



Dans les petites îles isolées de l'archipel des Santa Cruz, ici aux îles Reef, la maîtrise de la navigation hauturière est, comme pendant la période Lapita, un élément essentiel de la survie du groupe. Ces grandes pirogues à balancier sur lesquelles était construit un abri permettaient encore au XIX^e siècle aux habitants des îles Reef de rallier sans difficulté les îles du Pacifique central.
© Royal Geographical Society



Il en trouva d'autres ensuite au sud-est de l'île, dans le village de Vunakatai. Conscient de l'étrangeté et de l'intérêt de sa découverte, il publia quelques dessins dans la revue *Anthropos*, mais son petit article passa inaperçu pendant presque quarante ans. Pourtant, d'autres tessons identiques furent découverts aux îles Tonga, à 4 000 km de là, dans les années 1920 par McKern et d'autres décrits par l'ethnologue suisse Fritz Sarasin dans le nord-ouest de la Nouvelle-Calédonie sur la plage de Foué, à Koné, dont un lieu-dit, Lapita, a plus tard donné le nom de cette culture.

En 1948, Maurice Lenormand, un scientifique et homme politique calédonien, retrouva des tessons Lapita en Nouvelle-Calédonie et fit la corrélation entre ces tessons et ceux de Watom en Nouvelle-Bretagne, suggérant qu'ils jalonnaient la route de navigateurs anciens depuis l'archipel Bismarck jusqu'en Polynésie. L'archéologue américain Edward W. Gifford entreprit des fouilles à Sigatoka (Fidji), puis en Nouvelle-Calédonie et suggéra, à l'aide des premières datations au carbone 14, que les sites Lapita dataient d'environ 3000 ans avant le présent.

Jack Golson, de l'université d'Auckland, qui rejoignit l'Australian National University à partir de 1961, fouilla pendant six ans en Nouvelle-Calédonie et aux îles Tonga et Samoa. De ces travaux naquit l'hypothèse d'une « communauté de cultures » à travers le Pacifique, fondée sur la poterie. Ses étudiants furent alors dispersés dans le Pacifique pour l'étude du Lapita : Jim Specht à Watom, Colin Smart en Nouvelle-Calédonie et Jens Poulsen à Tongatapu (Tonga). Aux îles Fidji, Lawrence et Helen Birks fouillèrent la dune de Sigatoka, ainsi que l'abri sous roche de Yanuca, alors qu'Elizabeth Shaw étudiait le site de Natunuku.

Toujours dans les années 1960, les découvertes se multiplièrent : sur les îles d'Efate et de Malo au Vanuatu en particulier, qui montrèrent que les Lapita passèrent par le centre de la Mélanésie. Il en fut de même aux îles Santa Cruz (sud des îles Salomon) où Roger C. Green,

professeur à l'université d'Auckland, découvrit et fouilla plusieurs sites, dont la poterie et les décors furent étudiés par une de ses étudiantes. Ce travail ainsi que d'autres furent collationnés en 1973 par Sidney M. MEAD* qui, toujours sous la direction de Roger C. Green, proposa une méthode de classification et d'analyse des décors Lapita (cf. chapitre 4). Cette méthode offrit une première opportunité, un premier outil pour comparer les motifs entre les sites et pour définir des variantes. Ces recherches permirent plus tard à Roger Green d'identifier plusieurs régions de peuplement Lapita : l'« **Eastern Lapita** » à l'est (Tonga, Samoa, Fidji, Wallis et Futuna), plus récent que le « **Western Lapita** » (archipel Bismarck, îles Salomon, Vanuatu, Nouvelle-Calédonie) dans les îles de l'ouest.

Les recherches s'intensifièrent au début des années 1980, en particulier dans l'archipel Bismarck, pour tenter de retrouver d'éventuels sites fondateurs de la culture Lapita. Si ce but ne fut pas vraiment atteint, le nombre des sites découverts dans la région explosa, notamment en Nouvelle-Bretagne, et de nombreux éléments céramiques mais également de l'**obsidienne** permirent de mieux comprendre les implantations des sites Lapita. Daniel Frimiggacci, chercheur au CNRS, proposa en 1980 une description type des lieux d'implantation des Lapita : en bord de lagon et proche d'une passe dans le récif permettant l'atterrage des pirogues. Des marais ne sont jamais loin, et la présence d'eau douce est évidemment essentielle.

La méthode d'analyse des décors de S. M. Mead fut alors adaptée par Dimitri ANSON (1983, 1986) pour prendre en compte le nouvel état de la recherche. Il proposa d'attribuer certains motifs uniquement présents dans le Bismarck à une phase archaïque qu'il dénomma le « **Far Western** » Lapita. En 1988, de manière indépendante, Jean-Pierre SIORAT, archéologue au Musée territorial de Nouméa, et Nancy Sharp, chercheuse à l'Université nationale australienne, proposèrent deux nouvelles méthodes d'analyse des décorations afin de mieux comprendre l'organisation des motifs géométriques (cf. chapitre 4). KIRCH et HUNT (1988) étudièrent les systèmes de relations et d'échanges entre les sites de l'archipel Bismarck, tentant ainsi de mettre en évidence les liens économiques entre les sites, en particulier grâce à l'étude de la circulation de l'obsidienne, dont les gisements les plus importants sont situés dans l'archipel Bismarck et dans les îles Banks au Vanuatu.

Toujours en 1988 débuta à Canberra un cycle de colloques quadriennaux dédiés au Lapita, en 1988 à Canberra (SPRIGGS, 1988), à Nouméa en 1992 (GALIPAUD, 1992 a), au Vanuatu en 1997 (GALIPAUD et LILLEY, 2000), à Koné en 2002 (SAND, 2003) puis à Tonga en 2005 (BEDFORD *et al.*, 2007). Ils permirent de lancer des échanges et des débats, et d'élaborer de nouveaux objectifs de recherches. Cela instaura aussi un renouvellement de l'intérêt et de l'émulation entre les chercheurs. Les recherches se multiplièrent considérablement dans tous les archipels, sous l'impulsion des universités australiennes, néo-zélandaises, américaines et, pour la France, de l'Institut de recherche pour le développement (ex-Orstom) et du CNRS. Les découvertes et les publications se multiplièrent. Les chronologies furent précisées par des centaines de nouvelles datations, le nombre des sites Lapita étudiés fut incrémenté de manière significative.

Les études archéologiques du Lapita sont d'abord dominées par les études céramologiques et typologiques, dans la mesure où la poterie est le témoin le plus abondant et le plus significatif. De ce fait, au début des années 2000, on connaît toujours mal l'environnement culturel des Lapita en l'absence de structures d'habitats, de sépultures ou autres structures d'importance en dehors de deux vestiges d'habitats à Talepakemalai (Mussau) et à Nenumbo (îles Santa Cruz). De même, à la même époque, les recherches en Asie du Sud-Est n'ont toujours pas apporté d'avancée significative quant à la question des origines du Lapita. Plusieurs théories ont bien été proposées dont l'« **express train to Polynesia** » (DIAMOND, 1988 ; KIRCH,

* Les termes en gras renvoient aux entrées du glossaire.

1997), le « **slow boat** » (OPPENHEIMER et RICHARDS, 2001 : 160-161) ou bien encore le « **triple-I model** » (GREEN, 2000 : 35-36). Ces appellations originales et métaphoriques recouvrent pour certaines des divergences d'opinions cruciales : les Lapita sont-ils arrivés d'Asie du Sud-Est pour passer rapidement à travers la Mélanésie et s'installer en Polynésie (Express train) ? Ou bien ont-ils lentement colonisé les îles et les archipels, un par un (Slow boat) ? Ou encore, est-ce que le Lapita est vraiment asiatique ou a-t-il pu se développer dans le Bismarck (Triple I) ?

Actuellement, la théorie qui semble la plus communément admise est celle d'une intrusion de populations originaires des Philippines et de l'Est indonésien en Mélanésie par le nord de la Nouvelle-Guinée. Elles se seraient intégrées à une population déjà présente sur place dans les îles à l'est de la Papouasie-Nouvelle-Guinée depuis 30 000 ans, favorisant l'émergence d'une culture originale. A. NOURY (2005), en se basant sur l'étude des décors, a proposé que cette intrusion ait pu être l'œuvre de plusieurs groupes distincts en Nouvelle-Bretagne et en Nouvelle-Irlande, qui furent en étroits contacts entre eux et avec les populations plus anciennes de ces îles. Le renouveau arrive avec la découverte dans les années 2000 au Vanuatu par l'archéologue de l'IRD J.-C. Galipaud de sites Lapita très bien conservés, dans les îles de Malo et Aore. Quelques années plus tard, l'archéologue néo-zélandais S. Bedford met au jour les traces du premier cimetière Lapita dans l'île d'Éfate (Vanuatu). L'abondance des vestiges et des structures, et les avancées significatives des techniques d'analyses permettent enfin d'acquérir une vision détaillée de la société Lapita.

La recherche s'oriente actuellement vers une étude affinée de la civilisation Lapita : s'il y a bien eu des mouvements de populations d'envergure, chaque site archéologique montre des particularités et des spécificités qu'il convient de ne pas généraliser à l'ensemble du monde Lapita. Les études en cours du cimetière de Téouma à Éfate (Vanuatu) par les équipes australiennes montrent que la population Lapita a plusieurs origines, des rituels variés et une évolution dans le temps qui ont pu brouiller encore plus les données. Les études des décors ou du transport des outils d'obsidienne montrent qu'il existait des liens forts et multiples entre les communautés, variant selon les périodes. Certains sites très comparables furent peut-être fondés par des familles apparentées qui conservèrent assez longtemps des contacts étroits sans pour autant négliger les autres familles plus lointaines.

Les recherches de ces dernières années sur le Lapita sont donc des études plus locales et plus interdisciplinaires. Les études biogénétiques sont attendues pour apporter de nouveaux éléments : variétés et circulation des animaux (porcs, poules, chiens, oiseaux, rats), ou des végétaux (banane, taro...), et même de certaines maladies (« goutte », paludisme...).

La masse d'informations recueillies pour comprendre le mouvement de colonisation Lapita est désormais considérable (plusieurs centaines d'articles et de publications sur le sujet) et la multiplication des découvertes dans toutes les îles permet aujourd'hui d'appréhender les multiples facettes de cette extraordinaire épopée. Nous en retraçons ici (chapitres 2 et 3) les principales caractéristiques.

POUR EN SAVOIR PLUS

ANSON, 1983, 1986
BEDFORD *et al.*, 2006
GALIPAUD (éd), 1992
GOLSON, 1961
MEAD, 1973, 1975
MEYER, 1909, 1910

À RETENIR

Découverts au XX^e siècle, les sites Lapita furent le moteur de la recherche archéologique en Océanie occidentale.

De nouvelles disciplines permettent désormais d'acquérir des informations inédites sur la période Lapita.

La poterie, un fil conducteur

Le Lapita est d'abord un style de poterie, aux formes complexes et aux décors couvrants dont les motifs, très caractéristiques et organisés, ont permis de suivre d'une île à l'autre le parcours depuis Watom des potiers à travers l'Océanie lointaine (dont la frontière avec l'Océanie proche se situe au sud d'une ligne qui passerait entre le sud des îles Salomon et le nord de l'archipel du Vanuatu). Les poteries sont réalisées avec des argiles locales de qualité inégale, et c'est la technique de fabrication élaborée, avec entre autres l'ajout d'une quantité importante de sable, qui garantit le résultat. La caractéristique principale des décors est l'aspect pointillé dû à l'utilisation d'un peigne, similaire au peigne de tatouage. Cette spécificité du décor Lapita a facilité, dans les premières années de sa découverte, les comparaisons d'île en île.

Par extension, le Lapita a fini par désigner l'ensemble des éléments matériels et immatériels associés à ce style de poterie, industries diverses en coquillage ou en pierre tout autant que les traits culturels et les modèles qui découlent de l'étude des précédents. On parle aujourd'hui du « complexe culturel Lapita » (CCL).

L'origine du mot découle d'une erreur linguistique, Lapita étant la déformation du nom local (Xapetaa) qui désigne la plage de Foué, à Koné, sur la côte ouest de la Nouvelle-Calédonie.



Sur la plage de Lapita à Foué, en Nouvelle-Calédonie, les Lapita avaient enterré de grandes poteries. Celle-ci fut découverte fortuitement en 1988 après un cyclone qui avait entamé les niveaux archéologiques.
© J.-C. Galipaud

Ce nom déformé fut à l'origine noté par l'archéologue américain Edward Gifford en 1952. Il fut d'abord associé au premier site connu, Lapita-Watom, pour qualifier la poterie puis fut dès les années 1970 utilisé seul pour définir le complexe culturel Lapita.

POUR EN SAVOIR PLUS

GIFFORD, 1951

GIFFORD et SHUTLER, 1956

GREEN, 1979

À RETENIR

Le Lapita est d'abord un style de poterie, puis, par extension, le terme en est venu à désigner un complexe culturel.

Le nom Lapita est la déformation du nom d'un site archéologique de cette période, à Koné, en Nouvelle-Calédonie.

Un peuple de l'Océan

L'Océanie, « continent insulaire » aux dimensions hors du commun, représente la dernière étape du peuplement par l'homme de la planète. L'Océan Pacifique couvre le tiers de la surface du globe et est parsemé de nombreuses îles et archipels, volcaniques pour la plupart, parfois



La plage actuelle du site Lapita d'Atanoasao, à Malo, dans l'archipel du Vanuatu, illustre bien les environnements privilégiés par les marins Lapita : récifs poissonneux, plages de sable pour l'atterrissage des pirogues et végétation dense fournissant ombrage et matières premières.

© A. Noury

entourés d'une ceinture corallienne. Les géographes des XVIII^e et XIX^e siècles, après divers essais de classifications, s'accordèrent sur une division tripartite de l'Océanie, axée à la fois sur la couleur de la peau et la typologie des îles : Mélanésie, peuplée par des populations à peau noire, Micronésie, îles petites situées au nord de l'équateur, et Polynésie, archipels nombreux de l'Est océanien. À cette classification à forte connotation raciale nous préférons aujourd'hui une division historiquement plus cohérente, basée sur la linguistique et dans laquelle on distingue les non-Austronésiens (langues australiennes et papoues parlées par les habitants de l'ancien continent de Sahul) des Austronésiens, locuteurs d'une famille linguistique issue des zones côtières de la Chine du Sud et de Taïwan. À ces deux groupes linguistiques correspondent les deux grandes étapes du peuplement de l'Océanie : la première, pendant le Pléistocène, il y a 40 000 à 60 000 ans, ne toucha que l'Australie et la Nouvelle-Guinée, alors réunies en un seul continent, le Sahul, puis s'étendit progressivement aux archipels voisins du Bismarck et jusqu'au nord des îles Salomon. La seconde, au milieu de l'Holocène vers 4000 BP, mena à la découverte et à l'occupation de la plupart des îles et archipels du Pacifique ouest, c'est le peuplement Lapita.

Les terres peuplées par les groupes Lapita s'étendent de la Papouasie-Nouvelle-Guinée à l'ouest jusqu'aux îles Samoa et Tonga au centre du Pacifique. Cette région est formée de plusieurs milliers d'îles et d'îlots plus ou moins vastes et de nature très variée : îles volcaniques ou coralliennes. La flore et la faune y sont riches et complexes dans les grandes îles proches de la Nouvelle-Guinée, mais vont en s'appauvrissant au fur et à mesure que l'on s'engage dans les archipels, vers le sud et l'est.

L'appauvrissement du milieu, la taille des îles qui diminuent et les étendues marines qui augmentent délimitent deux mondes, celui de l'Océanie « proche » et celui de l'Océanie « lointaine ». La frontière entre ces deux mondes est une ligne imaginaire entre les îles Salomon et l'archipel du Vanuatu, un espace marin de plus de 300 km de long entre les deux archipels qui interdit la navigation à vue, alors que, plus au nord, les îles de grandes dimensions sont inter-visibles (voir carte 4). L'archéologue Roger Green a proposé cette partition pour remplacer le terme de Mélanésie, trop général, et qui ne tenait pas compte de l'accessibilité des îles et donc de l'ancienneté de leur découverte.

L'activité volcanique et sismique est importante dans cette région. Les archipels concernés se situent dans des zones d'activité tectonique à la limite de deux plaques, la plaque Australienne et la plaque Pacifique. Les tsunamis et les cyclones sont également fréquents. Il en résulte un état très dégradé des sites archéologiques : couches et sols d'occupation perturbés, ou même parfois au fond des lagons ou de l'océan. Le matériel archéologique est souvent érodé, cassé et mal conservé. Le climat, essentiellement tropical et humide, complique également les conditions de préservation des sites.

POUR EN SAVOIR PLUS

KIRCH, 2000

SPRIGGS, 1997

TCHERKEZOFF, 2009

À RETENIR

Le Lapita s'étend en Océanie dans toute la Mélanésie et en Polynésie occidentale.

Les objets découverts sont souvent en mauvais état de conservation.

Un peuplement rapide

Une colonisation parmi d'autres

L'arrivée de l'homme en Australie et en Nouvelle-Guinée est attestée il y a 40 000 ans mais eut lieu peut-être plusieurs dizaines de millénaires avant cette date. Dans les îles à l'est de la Nouvelle-Guinée (Océanie proche), faciles à visiter car très proches les unes des autres, l'homme est installé depuis environ 30 000 ans.

Au milieu de l'Holocène, de nouvelles populations originaires d'Asie du Sud-Est partent à la découverte des îles dispersées du Pacifique sud occidental et central (Océanie lointaine) et, il y a 3 000 ans, toutes les îles du Pacifique sud-ouest ont été colonisées, du Vanuatu aux archipels de Tonga et Samoa. Dans le Pacifique nord, ces mêmes populations s'installent à Palau et aux îles Mariannes il y a 3 500 à 3 000 ans et atteignent les îles Marshall il y a 2 000 ans. La dernière étape du peuplement de l'Océanie a lieu durant le dernier millénaire de notre ère. Elle permet à l'homme d'atteindre les îles les plus inaccessibles, d'Hawaii à l'île de Pâques et même jusqu'à la Nouvelle-Zélande.

La colonisation du Pacifique occidental est rapide et sa vitesse s'accroît au fur et à mesure du processus. La condition de son succès, passé une certaine limite, est la survie du voyageur : plus le colonisateur s'engage loin de sa terre d'origine, plus les milieux s'appauvrissent et donc plus le succès est aléatoire.

Ces mouvements migratoires sporadiques semblent intimement liés aux fluctuations climatiques et à l'évolution du milieu naturel du Pléistocène et du début de l'Holocène.

Le Lapita caractérise donc une période de colonisation parmi d'autres. Les datations les plus anciennes remontent à 3 300 ans, peut-être 3 400. La fin de ces mouvements est variable selon les archipels et difficile à établir précisément. On date généralement par le carbone 14 entre 2800 BP et 2700 BP la disparition dans les sites de la poterie décorée. La durée du Lapita est donc d'environ 400 à 600 ans, soit une progression moyenne de 7 à 11 kilomètres par an d'ouest en est. Bien entendu, cette avancée ne fut pas constante mais ponctuée d'étapes et de pauses plus ou moins longues, en fonction des milieux insulaires traversés.

Une découverte par étapes

L'une des questions que pose le Lapita est la datation précise de ses différentes phases évolutives. Au début des années 1970, le faible nombre de sites connus et l'apparente homogénéité des céramiques au regard des critères choisis justifiaient l'hypothèse d'une évolution lente sur près d'un millénaire. Après plus de 30 ans de recherches et une multiplication du nombre de sites découverts dans tous les archipels, il apparaît évident que le Lapita a été un événement très bref dans une dynamique de peuplement de plus longue durée.

La première question que l'on doit se poser est : que date-t-on ? C'est la poterie décorée de pointillés qui est le marqueur le plus évident de cette période et c'est l'apparition, puis la disparition de la poterie décorée qui balisent ainsi pour les archéologues les limites temporelles du monde Lapita.

La date d'apparition de la poterie suit un gradient, de l'archipel Bismarck où les dates les plus anciennes avoisinent 3400 BP, jusqu'à Samoa, où elle n'est attestée que vers 2900 BP. Le Lapita ainsi daté est bien l'expression d'un mouvement de colons à travers les îles Vierges du Pacifique lointain. Deux à trois siècles plus tard, la poterie décorée a disparu des sites de l'Océanie lointaine.

La précision et la multiplication des datations montrent aujourd'hui que le mouvement de découverte n'est pas linéaire. Des avancées rapides puis des périodes de pause ou d'installation se succèdent et expliquent les différences parfois importantes que l'on observe dans la datation des sites. Il faut 15 jours avec une grande pirogue pour traverser l'archipel des Salomon, mais il y a au moins 100 ans de différence entre le plus ancien site dans le Bismarck et ceux des îles Santa Cruz. Un siècle, ou quatre générations, c'est une longue durée qui justifie les différences tant dans le style des poteries que dans la nature des sites. Les études récentes tendent à prouver que les colons voyageurs établissaient des bases dans les nouveaux archipels à partir desquelles ils rayonnaient. Les îles de l'archipel Bismarck, les îles Santa Cruz et le nord du Vanuatu et Fidji sont les jalons les plus importants de cette exploration.

Une fois le mouvement initial de colonisation terminé et les archipels les plus orientaux atteints (Samoa), ce Nouveau Monde était balisé. Ensuite, les groupes de grands voyageurs font progressivement place, à l'occasion du peuplement des îles, à des groupes de semi-sédentaires puis, lorsque les milieux sont domestiqués, on assiste à une installation permanente et probablement à l'abandon dans certaines grandes îles des techniques de navigation hauturière.

Au fur et à mesure de l'avancée des techniques de datation et de la multiplication des sites, la date de la disparition de la poterie Lapita recule dans le temps. Cette poterie que l'on supposait avoir été produite pendant plus de 1 000 ans il y a encore 20 ans se révèle aujourd'hui comme un phénomène de très courte durée. Sa disparition très rapide pose un certain nombre de questions.

La poterie Lapita, richement décorée, a une signification culturelle évidente, et donc sa disparition correspond forcément à un changement profond de la société qui la fabrique. La datation de sa disparition ne signifie pas pour autant la fin de cette société ou le remplacement des populations.

Des découvreurs et des successeurs

Il existe dans le Pacifique une corrélation entre la disparition du Lapita décoré et une remontée significative du niveau de la mer qui engendra la transformation rapide de l'espace côtier occupé par ces populations. Les hommes continuèrent à vivre dans ces régions en adaptant leur mode de vie et en déplaçant leurs habitats en fonction des transformations du milieu naturel qu'ils subissaient. À la fin du premier millénaire avant notre ère, villages, culture matérielle et agriculture n'ont plus grand-chose à voir avec le Lapita ; il y a donc une différence nette, remarquée par de nombreux chercheurs dans plusieurs îles du Pacifique, entre le



Tesson décoré du site de Makué (Vanuatu) montrant un rare décor de visage dit « en médaillon ». Le motif en rosace à l'intérieur du médaillon est probablement un emblème d'un groupe lapita particulier.

Site de Makué (Vanuatu).

© J.-C. Galipaud

Fragments d'un pot
de tradition Podtanéan,
site de Naïa, Nouvelle-Calédonie.
Les marques imprimées d'un battoir
gravé en pierre ou en bois
sont la caractéristique principale
de cette poterie.
Des motifs incisés rehaussent
parfois les impressions.
© J.-C. Galipaud



mode de vie des découvreurs Lapita et celui de leurs successeurs, qui se sédentarisent et s'adaptent aux transformations de leur environnement. En Polynésie occidentale, le Lapita décoré fait rapidement place à une poterie peu ou pas décorée qui perdure pendant plusieurs siècles et dont la disparition, au début de notre ère, pourrait correspondre à l'arrivée par la Micronésie de nouvelles populations. Au Vanuatu et en Nouvelle-Calédonie, un scénario similaire voit le Lapita décoré faire rapidement place à une céramique non décorée ou, en Nouvelle-Calédonie, à une poterie décorée des traces du battoir qui a servi à l'affiner (poterie de Podtanéan). Comme en Polynésie occidentale, ces céramiques disparaissent peu après le début de l'ère chrétienne. La poterie non décorée qui succède au Lapita illustre dans ces îles le passage d'une économie marine à une économie agricole. Dans toutes ces îles, à l'exception de la Nouvelle-Calédonie, cette période voit aussi l'apparition d'une faune domestique dans les sites, et en particulier du cochon.

Il y a donc un lien évident entre poterie Lapita décorée et mobilité marine pendant la phase de peuplement. À partir du moment où les populations s'accroissent et s'installent dans les îles, le Lapita décoré disparaît, sans pour autant que les populations qui en sont les créateurs disparaissent avec la poterie. Le Lapita est bien le marqueur d'une dynamique culturelle liée à la mer et à la découverte des îles. Quand les conditions naturelles et culturelles qui ont favorisé cette dynamique ne sont plus remplies, l'homme s'adapte et ces marqueurs culturels obsolètes disparaissent.

À RETENIR

Le Lapita se développe il y a environ 3 500 ans et marque le début de la dernière grande découverte par l'homme de terres inoccupées. La période Lapita dure entre 400 et 600 ans.

La colonisation Lapita s'effectua par étapes, alternant des périodes de découvertes rapides et des périodes d'installation dans les îles les plus accueillantes.

La disparition de la poterie Lapita n'implique pas la disparition du CCL. Il y a juste un arrêt de la fabrication d'une certaine forme de poterie, liée à une culture de voyage, lors de l'installation durable des hommes dans les nouvelles îles.

POUR EN SAVOIR PLUS

ANDERSON *et al.*, 2001
BELLWOOD, 1997
BURLEY, 2007
GREEN, 1979
KIRCH, 1988, 1993, 2000
SPRIGGS, 1997
SUMMERHAYES, 2001

Les origines

Les précurseurs en Asie du Sud-Est : les Austronésiens

Le Lapita est d'abord défini par sa céramique, mais on observe dans les sites contenant la céramique Lapita en Océanie un certain nombre d'autres éléments qui sont également caractéristiques de cette culture. C'est le cas, entre autres, des herminettes en pierre et en coquillage, des hameçons en coquillage dans certains sites, des éléments de parure en coquillage et, dans certaines régions, des habitations sur pilotis en bord de lagon.

En dehors de l'exploitation des ressources marines, l'économie du monde Lapita inclut également, comme nous le verrons plus loin, une composante horticole et arboricole : plantes importées comme le taro ou la banane, et des animaux comme le chien, la poule et parfois le cochon.

Ces éléments qui définissent dans le Pacifique la culture Lapita sont présents dans les îles de l'Asie du Sud-Est peu avant le Lapita. Selon l'archéologue australien Peter Bellwood, la diffusion à travers l'Asie du Sud-Est d'un ensemble de traits culturels associé aux locuteurs austronésiens a donné naissance, un peu plus tard, à ce que l'on appelle aujourd'hui le Lapita. Pour cet archéologue, ce mouvement d'idées et de techniques, environ un millénaire avant le peuplement de l'Océanie lointaine, est intimement lié au développement de l'agriculture dans les îles de l'Asie du Sud-Est.

**Les Badjou de Larantuka
dans l'île de Flores
en Indonésie perpétuent
les traditions des peuples
marins de l'Asie
du Sud-Est insulaire.
Gens sans terre,
ils construisent
des hameaux sur pilotis
le long des rivages.
Leur mode de vie évoque
celui des peuples Lapita
lors de la colonisation
initiale de l'Océanie.**

© P. Grangé



Tesson décoré de motifs pointillés géométriques remplis de chaux avec traces d'une engobe rouge et jaune que l'on pourrait dans ce cas précis assimiler à une peinture.

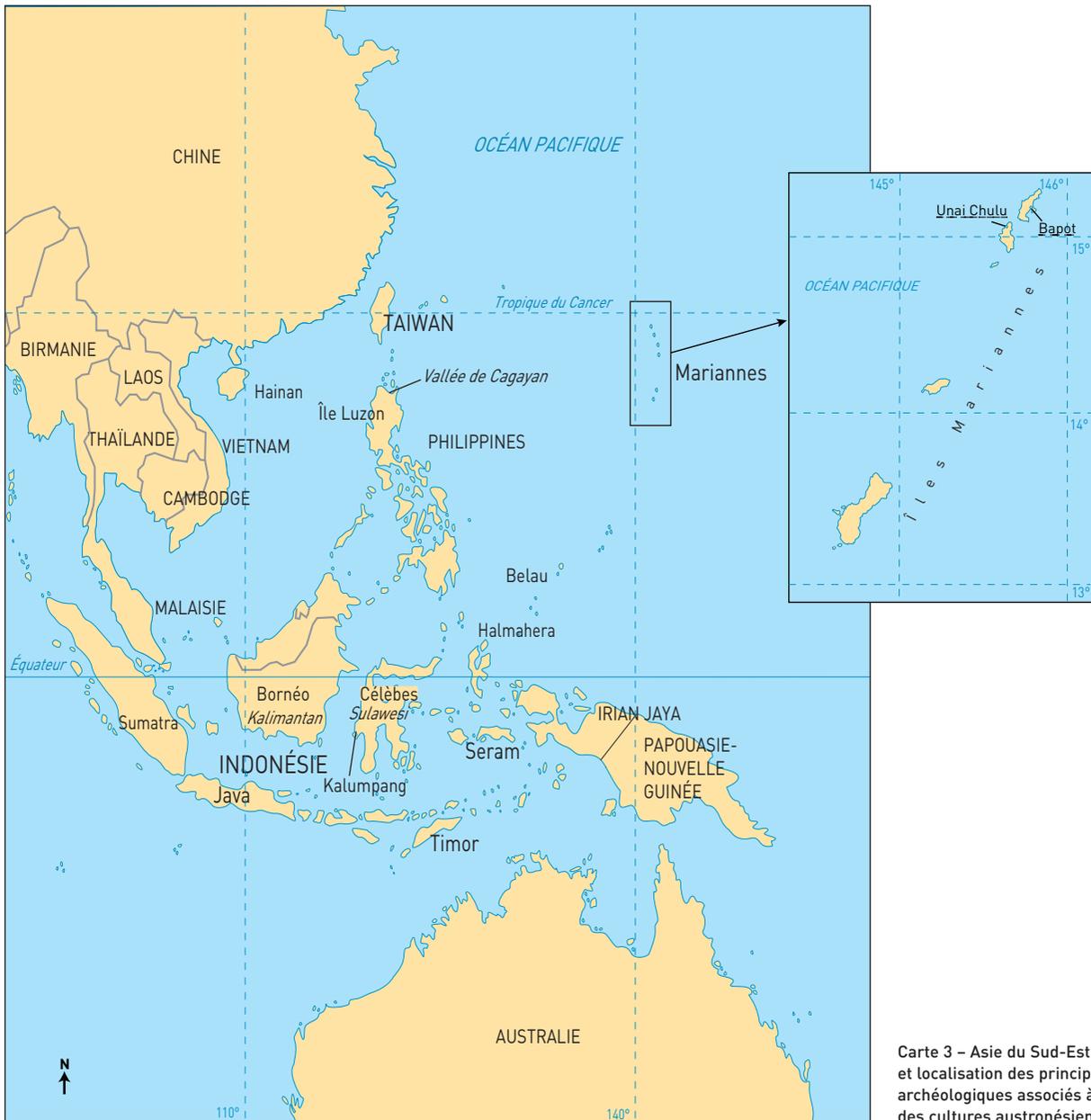
Site de Koumac, Nouvelle-Calédonie.
© J.-C. Galipaud



L'île de Taïwan occupe une place particulière dans ce mouvement. Les plus anciens sites connus que l'on peut associer à la culture austronésienne archaïque sont les sites de la culture Tapenkeng. Un millénaire avant le Lapita, on trouve en effet à Taïwan une industrie céramique à engobe rouge dont les formes simples (bol, coupe) et complexes (coupe à pied) annoncent le Lapita. La céramique à engobe rouge est associée à une industrie sur coquillage (bracelets, hameçons) que l'on retrouve ensuite dans toutes les îles d'Asie du Sud-Est et jusqu'aux Mariannes, en Micronésie. Dans cet archipel, les sites de Bapot 1 à Saipan et de Unai Chulu, à Tinian, datés de 3500 ans BP, sont les premiers indicateurs d'une traversée marine importante hors de l'Asie du Sud-Est. La poterie des sites des Mariannes est similaire à celle des sites de la vallée de Cagayan, dans le nord des îles Philippines, à 2 000 km plus à l'ouest.

L'image qui se dégage des découvertes les plus récentes suggère que la culture associée à la poterie à engobe rouge, originaire de Taïwan, atteint le nord des Philippines il y a 4 000 ans. Outre la poterie rouge, cette culture est caractérisée aux Philippines par une agriculture basée sur l'igname et le taro, l'élevage du porc, et des haches polies en pierre, que l'on nomme herminettes à cause de leur tranchant dissymétrique, une forme que l'on retrouve au cours de la période Lapita. Dans certains des sites de la vallée de Cagayan, la poterie, semblable à celle des îles Mariannes, est proche de ce que sera un peu plus tard le Lapita, avec en particulier des formes complexes comme les coupes à pied que l'on retrouve à l'identique dans certains sites archéologiques du nord de la Mélanésie, à Mussau, par exemple.

Au sud, en Indonésie, et en particulier à Bornéo, aux îles Célèbes et à Halmahera, la grande île la plus proche de l'Irian Jaya, cette céramique à engobe rouge est parfois associée, comme à Kalumpang aux îles Célèbes, à des décors géométriques et à des représentations humaines comparables à ce que l'on va trouver presque un millénaire plus tard dans le Lapita.



Carte 3 – Asie du Sud-Est insulaire et localisation des principaux sites archéologiques associés à l'expansion des cultures austronésiennes.

Il y a donc en Asie du Sud-Est un mouvement d'idées et de personnes, du nord au sud, qui prépare et annonce le Lapita. Même si le style Lapita tel qu'on le connaît dans les sites du Pacifique n'a jamais été trouvé en Asie du Sud-Est, il ne fait aucun doute que ses origines se situent à l'ouest, dans le grand mouvement culturel austronésien du quatrième millénaire avant notre ère. C'est en quittant les archipels asiatiques et en se confrontant aux nouvelles réalités culturelles du monde Pacifique, dans l'archipel Bismarck, que le Lapita va naître.

Herminettes Lapita en pierre
du site de Nenumbo
(RF2, îles Salomon).
© T. Mackrell,
avec l'autorisation de P. Sheppard



Fragments de bord décoré de motifs
pointillés incrustés de chaux.
La technique et le décor sont identiques
à ceux de la poterie des îles Mariannes
et annoncent le Lapita.
Site de Hagsabaran,
vallée de la Cagayan, Philippines.
Fouille archéologique
dirigée par le professeur Tsiang,
Academia Sinica, Taipei, Taiwan.
© J.-C. Galipaud



Fragment de coupe à pied
(site de Makué, île d'Aore, Vanuatu).
Ce récipient à la forme complexe
est caractéristique du Lapita ancien.
© J.-C. Galipaud

Poterie carénée découverte
par D. Frimigacci sur le site de Vatcha
(île des Pins, Nouvelle-Calédonie).
Le grand décor composé de carrés hachurés
est une marque du groupe Lapita « en éventail »,
très présent lors de la période récente
d'occupation du site.
©J.-P. Siorat



POUR EN SAVOIR PLUS

BELLWOOD, 1997
BELLWOOD *et al.*, 2006
HUNG, 2005
SPRIGGS, 2007

À RETENIR

Les Lapita sont des Austronésiens. Il y a 5 000 ans environ, ces derniers colonisèrent l'Asie du Sud-Est insulaire probablement à partir de la Chine du Sud-Est.

Les débuts du peuplement du Pacifique : à la découverte des terres émergées

Pour comprendre le déroulement des événements dans les îles du nord de la Mélanésie il y a 3 500 ans, il est nécessaire de revenir un peu en arrière, quand les premières populations humaines décidèrent de traverser pour la première fois l'océan et de s'installer dans les grandes îles orientales.

Le peuplement du Sahul

La première vague de peuplement vers les îles d'Océanie a lieu au Pléistocène, en période de glaciation. Les hommes utilisent les moments de régression marine optimale pour se déplacer car, pendant ces périodes de grand froid, l'avancée des glaciers provoque une baisse significative du niveau de la mer et donc un accroissement proportionnel de la masse continentale. Trois périodes sont particulièrement favorables : 80 000 BP, 60 000 BP et 18 000 BP. La dernière période, qui correspond au Würm en Europe, verra le niveau de la mer chuter à 130 m au-dessous du niveau actuel.

Pendant ces périodes, les îles d'Asie du Sud-Est sont réunies en une plate-forme continentale appelée Sunda. L'Australie et la Nouvelle-Guinée ne forment qu'une seule grande île appelée Sahul. Au plus fort des glaciations, quelques kilomètres de mer seulement séparent le Sahul

Carte 4 – Sahul et Sunda :
représentation des terres émergées
de l'Asie et du Pacifique
pendant le Pléistocène.



du Sunda. Pour traverser ces bras de mer, l'homme doit cependant naviguer. Qu'il ait utilisé des radeaux, des canots d'écorce ou des pirogues, on ne peut mettre en doute son aptitude à la navigation. Cette aptitude est confirmée par le peuplement, il y a 11 000 ans au moins, de la petite île de Manus, située à 230 km au nord-est de la Nouvelle-Guinée.

La date initiale du peuplement du Sahul est difficile à estimer. Elle est évaluée à 40000 BP environ sur les bases de la datation au carbone 14 et à 55000 BP par la méthode de datation par thermoluminescence. Ces dates ont été récemment revues par une équipe de chercheurs australiens qui estiment, sur les bases d'une nouvelle méthode de datation du sédiment archéologique, que l'homme aurait pu franchir le détroit qui sépare le Sunda du Sahul il y a 80 000, voire 120 000 ans. Plus à l'est, les îles proches de l'archipel Bismarck ont livré des dates allant de 33000 BP en Nouvelle-Irlande à 11000 BP en Nouvelle-Bretagne et à Manus.

Ces *Homo sapiens* vont trouver dans le nord du Sahul des conditions écologiques similaires à celles des côtes tropicales d'Asie, à l'exception de la faune terrestre, endémique, qui se compose à cette période de grands marsupiaux herbivores et carnivores (Diprotodon, diable de Tasmanie, lion marsupial). Cette faune gigantesque disparaît il y a environ 35 000 ans sous la pression conjuguée de l'homme et du climat.

Dans le sud du Sahul, le climat est tempéré et humide il y a 50 000 ans, plus sec et plus frais il y a 25 000 ans, puis aride et froid il y a 20 000 ans. Dès 35000 BP, la population est dense le long des côtes et des grands axes fluviaux.

Dans ce qui deviendra la Nouvelle-Guinée, le climat plus froid et sec du fait de la présence de glaciers en altitude deviendra plus humide vers 15000 BP au moment de la fonte puis s'installera dès 10000 BP une végétation humide de type tropical.

Dans les îles de l'archipel Bismarck, les évidences d'un peuplement ancien sont dispersées jusqu'à 20000 BP. La faune n'est plus aussi riche que dans le Sahul : peu de marsupiaux et moins d'oiseaux. Pendant le dernier optimum glaciaire, vers 18000 BP, les îles de l'archipel Bismarck semblent vides. Elles ne seront réoccupées que vers 10000 BP, peu de temps avant que ne débute la deuxième grande exploration du Pacifique. C'est dans cet espace insulaire proche de la Nouvelle-Guinée que se prépare il y a 4 000 ans environ le peuplement de l'Océanie lointaine, la dernière grande colonisation par l'homme d'un morceau inhabité de notre planète.

Les sociétés de l'Océanie proche, dans l'archipel Bismarck, subissent une transformation culturelle radicale entre 10000 et 3600 BP et les prémices de l'organisation sociale et économique des Lapita sont déjà présents dans ces îles il y a 4 000 ans.

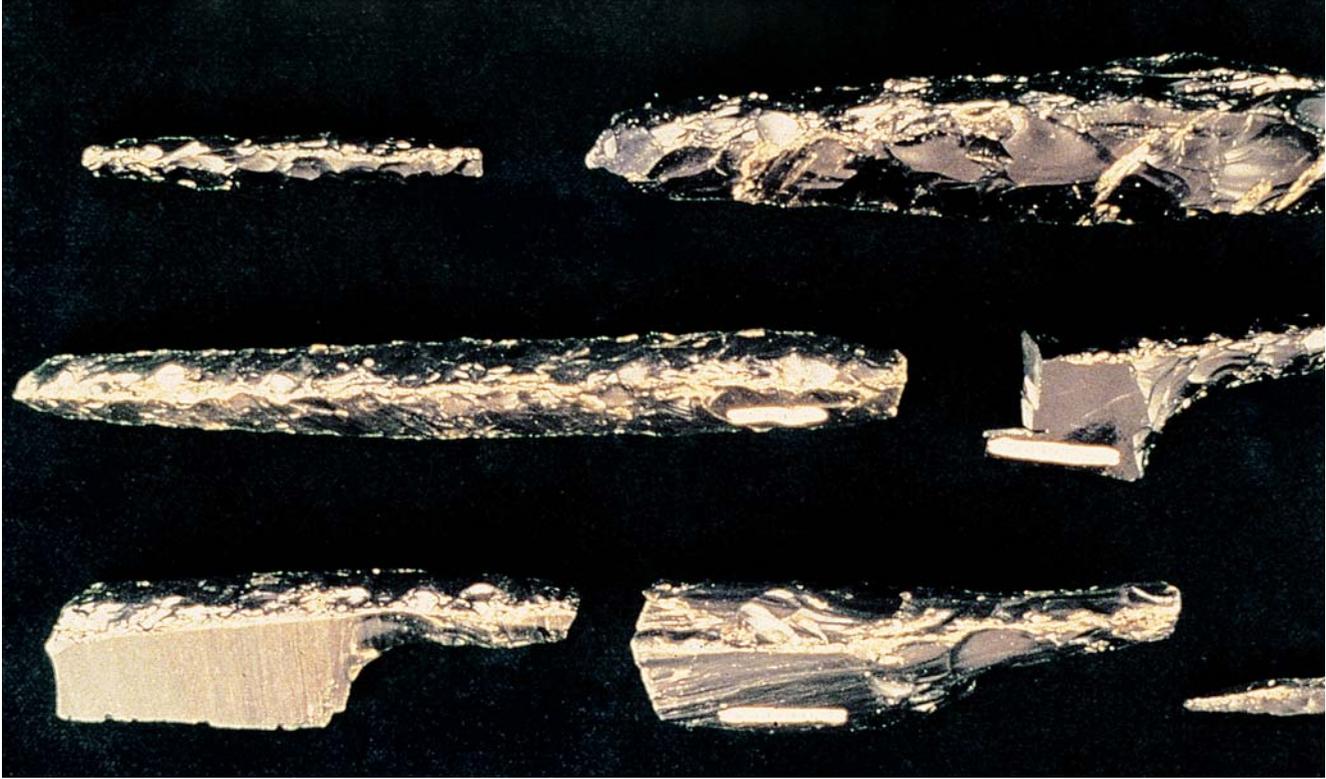
Parmi les changements les plus évidents, il y a d'abord une augmentation significative du nombre de sites archéologiques, et donc de la population. Les sites, plus variés, contiennent des restes de faune qui indiquent une utilisation plus intensive de tous les milieux, côtiers et intérieurs, avec même l'évidence de plusieurs espèces importées, en particulier un petit marsupial arboricole, le *Phalanger orientalis*, une espèce de gros rat introduit par l'homme et peut-être même domestiqué. L'industrie sur os et coquillage se diversifie et les premiers objets en obsidienne apparaissent.

L'introduction du *Canarium* (une noix comestible), le développement des fours de pierre et peut-être la culture irriguée de tubercules comme le taro signalent les débuts d'une économie agricole.

Dans l'intérieur et sur la côte nord de la Nouvelle-Bretagne, obsidienne et silex de quelques carrières bien localisées produisent au début de l'Holocène des éclats tranchants mais aussi des outils dont le plus spectaculaire est la pointe emmanchée (*stemmed tool*). Dans la période qui précède immédiatement le Lapita, les sites archéologiques, plus rares, reflètent une nouvelle utilisation du paysage et une nouvelle économie. Les sources de matières premières se diversifient et l'industrie sur éclats remplace la production des grandes pointes.

Le *Canarium* est un arbre à noix comestibles présent anciennement des îles Célèbes au Vanuatu. Ses noix sont consommées traditionnellement dans de nombreuses îles, crues ou grillées, et offrent une source non négligeable de protéines végétales. Le *Canarium* fut probablement transporté et planté dès l'époque Lapita.
© IRD / A. Walter





Outils en obsidienne,
archipel Bismarck.
© Wal Ambrose

Tous ces changements, survenus il y a 5 000 ans, associés à un contexte volcanique très actif en Nouvelle-Bretagne avec plusieurs éruptions majeures, conduisent à la fragilisation du milieu et à l'exode. Cette île fertile et peu habitée sera une base appréciée des marins Lapita. En Nouvelle-Bretagne et dans les autres îles de l'archipel Bismarck et des Salomon, les bases économiques et technologiques du Lapita sont donc en place quelques siècles avant l'arrivée des marins austronésiens.

POUR EN SAVOIR PLUS

SPRIGGS, 1997

À RETENIR

L'arrivée de l'homme moderne (*Homo sapiens*) remonte à au moins 40 000 ans en Océanie proche et en Asie du Sud-Est insulaire.

L'archipel Bismarck est occupé depuis le Pléistocène, bien avant la période Lapita.

L'agriculture et l'usage d'obsidienne précèdent, dans le Sahul, l'apparition de la poterie Lapita.

Le berceau du Lapita : les hypothèses

La difficile question des origines

Au-delà des apparentes évidences que suggèrent les études linguistiques, la question de l'origine des sociétés austronésiennes et le cheminement de leurs développements font encore débat. La question de l'origine des Austronésiens a souvent été traitée dans le cadre classique d'un raisonnement phylogénique : une pensée linéaire qui sous-tend que langue, biologie et culture ont coévolué de façon telle que la langue peut être utilisée pour reconstituer les migrations anciennes et l'évolution culturelle. Certains chercheurs ont opposé à ce raisonnement linéaire un modèle réticulé suggérant que les Austronésiens aujourd'hui sont le résultat d'une dynamique complexe d'échanges, d'emprunts et de mouvements au sein de réseaux culturels ou économiques changeants et plus ou moins développés.

Une île, Taïwan, et une culture, le Lapita, occupent une place particulière dans ces débats. Pour les linguistes, Taïwan a souvent été décrit comme le berceau des langues austronésiennes. Par ailleurs, les sociétés néolithiques de l'est de Taïwan ont eu des relations d'échanges avec le nord des îles Philippines à une période et dans un contexte que certains associent à l'émergence du Lapita. Le Lapita est de ce fait pour la majorité des chercheurs la trace visible d'une intrusion austronésienne rapide et étendue dans, autour, et au-delà des îles déjà peuplées de l'Océanie proche. Et les Austronésiens qui ont peuplé les îles précédemment vierges de l'Océanie lointaine sont les ancêtres directs des Océaniens d'aujourd'hui.

Ces Austronésiens du Pacifique sont dans ce débat les témoins préservés du monde austronésien ancien de l'Asie du Sud-Est. On comprend donc mieux les enjeux qui entourent la question de l'origine du Lapita. Il ne s'agit pas seulement de comprendre qui sont les hommes qui ont peuplé l'Océanie lointaine et d'où ils viennent, mais à travers eux de saisir l'incroyable ferment culturel que représente l'Asie du Sud-Est à l'aube du troisième millénaire avant notre ère.

La question de l'origine ultime du Lapita implique à la fois la connaissance des Austronésiens asiatiques et de leur origine, mais aussi la compréhension de ce qui, dans les îles océaniques, va permettre l'émergence et le développement d'une culture si particulière.

Les modèles

Pour répondre à ces questions, les chercheurs ont élaboré des modèles plausibles de peuplement en tenant compte des données archéologiques disponibles et des réalités pratiques : démographie, taille des îles et distances marines, appauvrissement du milieu, dérive génétique de petites populations subissant un isolement de plus en plus grand.

Plusieurs modèles ont été avancés pour présenter en termes simples les mécanismes responsables de l'apparition soudaine du Lapita en Océanie il y a trois mille ans. La plupart de ces modèles traitent de l'origine du Lapita en Océanie proche et rejoignent en cela la préoccupation ancienne, largement débattue depuis le XVIII^e siècle, de l'origine des Polynésiens centraux et orientaux. Quelques modèles s'intéressent plus particulièrement à l'évolution du Lapita en Océanie lointaine, c'est-à-dire au processus et aux modalités du peuplement des îles vierges situées au sud et à l'est de l'archipel des îles Salomon.

Le train express vers la Polynésie

C'est le plus connu de ces modèles (popularisé par DIAMOND, 1988). Il stipule initialement que les ancêtres des Polynésiens sont originaires de Taiwan, où des fermiers parlant des langues austronésiennes partirent à la voile il y a 6 000 à 3 600 ans vers le Pacifique oriental, sans se mélanger au passage aux populations de langues papoues déjà installées, et laissant derrière eux des poteries richement décorées. La métaphore du voyage sans escale va aujourd'hui à l'encontre des évidences archéologiques accumulées et n'a donc plus de réalité. Quelques biologistes pourtant continuent de favoriser ce modèle qui leur paraît refléter certains résultats récents de la génétique.

L'hypothèse d'un développement local dans l'archipel Bismarck

Ce modèle fut proposé au début des années 1980 par un groupe de chercheurs sous la direction de Jim Allen (Département d'archéologie, université de La Trobe, Australie, 1984) en opposition à différentes versions du modèle précédent. À partir de 1985, un programme ambitieux de recherche dans l'archipel Bismarck fut entrepris pour tester cette proposition. Le principe théorique à la base de l'hypothèse d'un développement local du Lapita en Océanie proche est très bien résumé par GOSDEN (1992 : 57), qui précise que ce qu'il faut s'attendre à trouver, ce ne sont pas des changements soudains dus à l'influence de nouveaux arrivés mais plutôt une série de transformations complexes de l'environnement social et des modes de subsistance au cours d'un millénaire. En d'autres termes, l'apparition du Lapita dans le Bismarck serait une innovation due à l'évolution de populations locales engagées dans des rapports sociaux complexes et des échanges avec des populations d'Asie du Sud-Est. Plus récemment, ALLEN (2000), au vu des avancées de la recherche, a reconsidéré ce modèle et suggéré que l'apparition du Lapita correspond dans le Bismarck à une période de transformations significatives et que l'on doit prendre en compte aussi bien les discontinuités de la chronologie culturelle locale que l'évidence des nouveaux éléments culturels qui font leur apparition dans cette région à cette période. En tempérant une position qui au départ excluait une invention du Lapita en dehors du Bismarck, il rejoint les tenants du modèle suivant et admet des apports extérieurs. Et même si ce modèle favorise toujours l'idée d'une évolution largement locale du Lapita, il reconnaît également l'importance des éléments nouveaux qui participent à la « création » du Lapita.

Un bateau lent vers le Bismarck

Ce modèle récent s'appuie à la fois sur les données actuelles de la génétique et sur la notion développée par IRWIN (1992 : 5-6 et 27-28) de « voyaging corridor », une zone propice à l'apprentissage de la navigation, qui aurait permis à des immigrants avec des moyens de navigation limités de voyager le long des côtes et entre des îles inter-visibles, c'est-à-dire sans perte de visibilité du lieu d'origine puis du lieu de destination pendant la traversée, de l'Indonésie orientale vers le Bismarck et les îles Salomon dès le début de l'Holocène. Ce modèle apporte une contribution importante pour éclairer la question de l'origine des populations Lapita et complète assez bien le modèle précédent. Sa faiblesse aujourd'hui réside dans la connaissance toujours imparfaite que nous avons de la séquence archéologique de la côte nord de Nouvelle-Guinée, un endroit qui, dans cette hypothèse, est aussi important que l'archipel Bismarck pour caractériser l'émergence du Lapita. Elle réside également dans l'idée même d'un apprentissage dans cette zone de la navigation, alors que les Mariannes, à 2 000 kilomètres des côtes Philippines, ont été peuplées avec succès quelques siècles plus tôt. Il est clair aujourd'hui que les marins qui quittèrent l'Asie maîtrisaient déjà les techniques qui leur permirent de peupler le Pacifique insulaire.

Les Lapita, nomades de la mer ?

Les Lapita étaient de bons marins, maîtrisant parfaitement les techniques maritimes, et ils étaient sans doute très impliqués dans les échanges interinsulaires, et ce de l'Asie du Sud-Est à l'ouest jusqu'aux îles Samoa à l'est, comme le montrent les transports d'obsidienne, même si les quantités semblent avoir été limitées. L'habitat était parfois constitué de maisons sur pilotis comme à Talepakemalai. Les Lapita étaient des gens tournés vers l'océan et les voyages, ce qui implique qu'ils aient pu avoir un mode de vie comparable aux peuples actuels « nomades de la mer » en Indonésie, en Malaisie ou encore en Thaïlande. Les termes peuvent varier : les gens de la mer, les tribus des bateaux, les nomades de la mer, les gitans de la mer, ils réfèrent tous à des populations nomades d'Asie du Sud-Est dont les activités et l'économie dépendent de la mer et des échanges, avec d'autres populations sédentaires, de produits marins (écailles de tortues, concombres de mer, et bien d'autres produits qu'un transport sur de longues distances peut rendre « exotiques » et donc de valeur dans d'autres contrées).

Ces populations étaient essentiellement nomades, mais certaines zones privilégiées pouvaient être souvent occupées comme aires d'habitat un peu plus prolongé. Les peuples les plus connus sont les Badjau d'Indonésie, dont l'aire d'occupation s'étend de l'est de Sumatra jusqu'à l'ouest de l'Irian Jaya. La mer de Sulu au sud des Philippines constitue la limite septentrionale, mais l'on dit que les Badjau pouvaient commercer jusqu'en Chine. Au sud, ils se sont aventurés jusque sur la côte nord de l'Australie. Les populations Moken, au large de la Thaïlande, ou les Orang Suku Laut en Malaisie en sont d'autres exemples.

On ne connaît pas – ou peu – la préhistoire de ces peuples. Pour les Badjau, il n'y a pas de travaux archéologiques parce qu'il est difficile de retrouver des traces de peuples nomades pour lesquels la vie quotidienne sur les bateaux est un impératif. Mais ils peuvent s'adapter en permanence aux circonstances et s'intégrer à des populations autochtones si besoin. Plusieurs hypothèses basées sur les mythes suggèrent différentes origines pour les Badjau.

L'hypothèse que les Lapita aient pu être des peuples de la mer, nomades ou semi-nomades, est assez sérieuse pour ne pas être écartée. Certains sites Lapita étaient sans doute des lieux d'arrêts temporaires au cours d'une pêche ou d'une exploration à la recherche de produits spécifiques. En Océanie lointaine, les terres étaient alors vierges d'occupations humaines, et les ressources (animales, végétales et minérales) attendaient d'être exploitées par l'Homme. Dans un premier temps, les marins Lapita auraient pu profiter de cette manne pour faire le commerce de ces produits. L'extinction rapide de certaines espèces animales constatée en Nouvelle-Calédonie et aux îles Fidji pourrait en être la conséquence directe.

Dans un second temps, l'intégration aux populations locales en Océanie proche et la naissance de sites fixes à partir des lieux occupés précédemment de manière fréquente et prolongée en Océanie lointaine auraient pu marquer plus profondément la colonisation des îles. Dans cette deuxième phase, l'organisation sociale et la fréquence des échanges pourraient avoir ressemblé plus à celles que l'on retrouve dans des exemples connus comme les populations trobriandaises impliquées dans le cycle de la *kula* décrit par B. Malinowski : des villageois, sédentaires, mais dont chaque communauté participe à un réseau d'échanges rituels d'objets de valeur, accompagnés par un commerce plus banal.



Ilot Brosse et récifs du lagon de Nouvelle-Calédonie. Les nombreux sites Lapita de grande taille découverts sur la côte ouest de la Nouvelle-Calédonie confirment l'attrait de ces nomades pour les milieux lagunaires riches en ressources.
© IRD/ J.-M. Boré

Intrusion, innovation et intégration dans l'archipel Bismarck, le modèle du triple i

Ce dernier modèle peut être vu comme un effort de synthèse des modèles précédents et, de ce fait, il offre une cohérence globale (GREEN, 2000, 2003). Green considère l'émergence du Lapita comme « une synergie complexe qui implique des interactions régulières entre des migrants parlant des langues austronésiennes et d'autres groupes de populations. Ces derniers comprenant des locuteurs de nombreuses langues héritées des populations pléistocènes ou du début de l'Holocène dans le Bismarck, mais aussi d'interactions périodiques avec des groupes le long de la côte nord de la Nouvelle-Guinée » (GREEN, 2003 : 103).

Parmi les éléments importés, on retrouve la poterie, l'engobe rouge, les décorations (certains soutiennent que la céramique a pu avoir été une invention locale à la Nouvelle-Guinée, cependant, plusieurs formes au moins sont issues directement d'Asie du Sud-Est), certaines espèces de cochons, de rats et de poules, la navigation hauturière, les hameçons en os ou en coquille de *turbo*, les parures en coquillage de type *Conus*.

Parmi les éléments locaux notables, on peut citer la domestication de plusieurs plantes utiles comme le taro ou la banane, et bien sûr le travail de l'obsidienne.

Tous ces modèles partent d'une réalité qui est propre au Lapita : la poterie. La spécificité de ses formes et de ses décors et l'apparente homogénéité de son style dans toutes les îles peuplées par les Lapita induisent l'idée d'une culture homogène et donc d'une origine unique. En étendant la connaissance du Lapita aux autres éléments de la culture matérielle (lithique, coquillages, habitats, etc.), il devient évident que le monde Lapita est complexe, influencé par des origines diverses et des apports nombreux. Cette diversité sous-jacente a conduit les chercheurs à la suite de Golson et Green à considérer cette culture de façon plus ouverte.

De la communauté des cultures au complexe culturel

Un monde homogène ?

Le terme de complexe culturel Lapita (CCL) est désormais employé pour définir l'ensemble des vestiges de la période Lapita dans cette région du Pacifique. Cependant, comme R. C. Green le précise, cette définition en elle-même peut fluctuer selon les chercheurs (GREEN, 2003 : 109). Pour certains, TERRELL en 2003 par exemple, la définition du CCL suit celle de SAPIR en 1916 dans laquelle chaque élément d'un complexe culturel traduit un fait culturel particulier : la poterie décorée, par exemple, renvoie à un rituel adopté par la communauté détentrice de cette poterie.

Pour Green, le complexe culturel Lapita constitue un ensemble culturel d'éléments homogènes transportés par une paléo-population porteuse d'une ou plusieurs cultures parlant des langues spécifiques. Ainsi, dans cette seconde acception, les découvertes archéologiques traduisent des éléments ou des faits inhérents à des sociétés particulières, alors que dans la première définition, les découvertes archéologiques ne sont que le reflet d'éléments culturels isolés qui ont pu glisser d'une société à l'autre sans cohérence culturelle.

Le CCL traduit donc archéologiquement l'idée que derrière la poterie, principal élément de cette période, il existe tout un monde très homogène.

KIRCH et GREEN (2001 : 42-43) ont défini une méthode par « triangulation » pour tenter de croiser les données de différentes disciplines afin de résoudre un problème commun de reconstruction historique. Les domaines qu'ils ont mis à contribution pour étudier de cette manière la Polynésie ancestrale, ou proto-Polynésie, sont la linguistique historique, l'archéologie, l'ethnologie comparative et l'anthropologie physique. Ces quatre domaines (mais rien

n'empêche d'en inclure de nouveaux) permettent une approche globale de la culture étudiée par différents aspects qui apportent chacun une part d'information qu'un autre domaine d'étude peut éventuellement valider ou infirmer. Les reconstructions lexicales associées à l'archéologie permettent d'isoler les différents traits culturels des sociétés. Les études linguistiques concernant le **proto-océanien** (POc), langue supposée des locuteurs Lapita, ont par ailleurs élargi nos connaissances depuis une vingtaine d'années notamment. Sur ces bases (GREEN, 2003 : 110 table 5), les éléments constitutifs du CCL, démontrés archéologiquement ou par « triangulation », sont les suivants :

- 1 – fabrication de céramique Lapita ;
- 2 – présence d'outils en obsidienne, essentiellement originaires de l'archipel Bismarck, dans un réseau d'échanges structurés ;
- 3 – présence d'herminettes (section rectangulaire, ovale ou ronde, plano-latérale, plano-convexe), qui auraient été nommées en proto-océanien (POc) *KiRam ou *matau ;
- 4 – présence d'hameçons (proto-océanien *kawil ou *bayan), relativement rares ;
- 5 – présence d'ornements (bracelets, perles...) essentiellement fabriqués avec des coquillages de type *Conus* ;
- 6 – la pratique du tatouage serait attestée par les reconstructions linguistiques, et peut-être par certains outils en obsidienne ;
- 7 – reconstruction d'un terme POc pour « maison », *Rumaq, à partir des habitations qui furent retrouvées archéologiquement (partiellement) aux îles Mussau et aux îles Salomon.

Des traits culturels peu représentés

L'assemblage de ces sept éléments fournit un témoignage tangible et consensuel du CCL. À cela, certains chercheurs ajoutent d'autres traits qui ne sont pas forcément acceptés par les autres, soit du fait de leur rareté (voire de leur inexistence) dans les sites archéologiques, soit qu'il s'agisse d'interprétations théoriques n'ayant pas convaincu tous les chercheurs et faisant encore l'objet de discussions. GREEN (2003 : 111 table 6) en dresse une liste à peu près complète. Les points essentiels sont la présence de plantes domestiquées, suggérée par les études linguistiques, mais dont on n'a retrouvé en fouilles que le taro et la banane sous forme de traces d'amidon (CROWTHER, 2005 ; NUNN, 2005 ; HORROCKS *et al.*, 2005, 2007, 2009). L'interrogation est encore plus grande en ce qui concerne les animaux domestiques (chien, cochon, poule surtout), dont on ne retrouve pas les traces systématiquement dans les sites.

Les autres éléments sont essentiellement déduits de la linguistique ou de l'ethnologie : les sociétés Lapita auraient été de type « société à maison ». LÉVI-STRAUSS (1975) a défini une maison comme une « personne morale », ou parfois comme un groupe particulier, qui se perpétue dans le temps. Cette continuité s'exprime par le « langage de la parenté ». Les « maisons » s'organisent selon des principes de parenté qui peuvent s'exclure : patrilinéarité et matrilinéarité, exogamie et endogamie, filiation et résidence... Cependant, la particularité des « sociétés à maison » est de transcender ces traits théoriquement inconciliables. L'intérêt des sociétés à maison est de permettre d'unifier des systèmes de parenté et d'alliances instables du fait même de leurs différences originelles. L'un des traits caractéristiques de ces sociétés est très souvent de créer, voire d'exposer, des emblèmes pour chaque maison, à la manière d'un blason dans le Moyen Âge occidental, pour lequel d'ailleurs l'organisation des familles fonctionne de manière très similaire. Enfin, on intègre le Lapita dans un « complexe malayo-polynésien » de la pirogue hauturière (ANDERSON, 2000), et dans l'usage d'un calendrier lunaire, essentiellement lié à l'horticulture de l'igname (voir GREEN, 2003 : 111).

* Le symbole * précédant un mot indique que celui-ci est issu d'une reconstitution linguistique.

Le CCL, un modèle convaincant mais restrictif

On est donc en face d'un modèle théorique de société convaincant. Une société organisée pourvue d'une économie agricole et de structures sociales héritées du monde asiatique, mais un modèle dont les éléments prévisibles (élevage, sédentarité, agriculture, etc.) ne sont pas très apparents dans les sites. Cette définition du CCL est un outil intellectuel relativement simple et pratique pour l'organisation de la recherche couvrant la période allant de 3500 à 2800 ans BP. Elle permet d'identifier et de classer l'essentiel du matériel archéologique dans des types et des acceptions reconnus par tous. Cependant, cela n'est pas sans poser un problème essentiel : la dénomination du CCL a tendance à masquer une diversité des cultures et des techniques qui entrèrent en jeu au cours de la période. Ainsi, même si par exemple un site archéologique ne présente pas toutes les composantes du CCL, il sera désigné par ce vocable. Il y a donc une tendance, lente, mais certaine, à polariser tous les sites, quelles que soient leurs différences, sous le terme de CCL, en insistant ainsi sur les ressemblances les plus visibles. Si ce problème a été reconnu et signalé depuis longtemps, il demeure crucial aujourd'hui, en particulier du fait de la multiplication des publications sur le « Lapita ». Ces articles, souvent interdisciplinaires et n'ayant pas pour base première l'archéologie (études biogénétiques, ethnographiques ou botaniques, par exemple), usent du terme de Lapita comme d'un concept acquis, presque monolithique et uniforme.

Deux notions importantes sont à adjoindre à la définition du CCL : d'une part, les motivations et les moyens mis en œuvre pour sa diffusion dans le Pacifique ouest et, d'autre part, la compréhension de sa « disparition » au milieu du 1^{er} millénaire av. J.-C. à une date variable selon les archipels. Les transitions entre CCL et l'époque postérieure sont des éléments clefs pour saisir le rôle du CCL dans l'héritage culturel des sociétés océaniques. Archéologiquement, ces « disparitions » du CCL se traduisent, au mieux, par des transformations dans les artefacts mis au jour. À la lumière d'une interprétation cérémonielle des poteries Lapita, il semble possible d'éclairer les périodes post-Lapita en proposant des hypothèses expliquant ces transitions archéologiques. Dans certains domaines (art, religion, société), l'héritage Lapita des sociétés modernes apparaît clairement.



Panier en fibre de bananier tissée
des îles Santa Cruz.

Les fibres noires de l'écorce
du bananier forment par contraste
un dessin géométrique en bande
qui s'apparente aux frises
des décors Lapita.

© J.-C. Galipaud

POUR EN SAVOIR PLUS

ALLEN et GOSDEN (eds), 1991
ANDERSON, 2001
GREEN, 2000, 2003
KIRCH, 1997, 2000

À RETENIR

L'apparition du complexe culturel Lapita fait l'objet de plusieurs théories divergentes. La plus communément admise aujourd'hui est celle d'une intrusion de peuples de l'Asie du Sud-Est se mêlant aux populations locales de l'archipel Bismarck, avec lesquelles ils partagèrent culture matérielle, techniques et organisation sociale.

Linguistique et Lapita

Les études de linguistique historique et les recherches archéologiques sont complémentaires, car leurs objectifs sont parfois sensiblement les mêmes (la recherche des origines, des voies de migrations), mais les conclusions s'affrontent souvent. On se souvient des travaux sur les Indo-Européens ou sur les Austro-Asiatiques qui déclenchèrent régulièrement des débats.

En Asie du Sud-Est et dans le Pacifique, les linguistes s'attachent, entre autres, aux études des langues austronésiennes, qui sont parlées dans toute l'Asie insulaire. La recherche du berceau des langues austronésiennes est une question récurrente. Les archéologues du Pacifique recherchent, quant à eux, les origines et les migrations des peuples. La période Lapita est à l'interface entre migrations austronésiennes et peuplement des îles océaniques.

Les langues austronésiennes constituent la famille de langues géographiquement la plus étendue dans le monde (de Madagascar jusqu'à l'île de Pâques). Entre 1 000 et 1 200 langues austronésiennes distinctes sont aujourd'hui parlées. Leur origine remonterait à une langue parlée à Taïwan il y a environ 5 000 ans, le « proto-austronésien ». Toutes les langues austronésiennes parlées en dehors de Taïwan ont pour ancêtre commun le proto-malayo-polynésien (PMP), qui s'est subdivisé en différents sous-groupes. L'un de ces sous-groupes, le proto-océanien (POc), s'est développé il y a environ 3 500 ans et est l'ancêtre de plus de 450 langues parlées en Mélanésie, en Micronésie et en Polynésie.

En Océanie lointaine, initialement peuplée par les Lapita, les seules langues parlées sont ainsi toutes d'origine austronésienne. Il était donc tentant d'associer locuteurs austronésiens et colonisateurs : les Lapita auraient ainsi parlé des langues océaniques. Partant de ce constat, ou plutôt de cette hypothèse, comment ne pas utiliser la linguistique pour tenter d'éclaircir ce que l'archéologie ne pouvait mettre au jour ?

Les reconstructions lexicales permettent de mettre en évidence des spécificités culturelles intéressantes pour notre connaissance du Lapita. En effet, si les reconstitutions lexicales ont été possibles, c'est que ces mots ont été conservés sous des formes diverses mais apparentées dans la plupart des 450 langues issues du POc. On peut donc se faire une image assez large de la culture Lapita grâce à l'apport de la linguistique. Il faut noter cependant que certains archéologues refusent d'associer les reconstitutions lexicales à une culture archéologique, car selon eux on ne peut pas avoir la certitude que des vestiges archéologiques puissent être directement liés à une langue sans témoignages écrits disponibles. On ne peut pas nier toutefois que ces langues se sont diffusées et qu'elles correspondent à des faits archéologiques,

associant ainsi le proto-océanien et le complexe culturel Lapita. L'association POc/CCL laisse peu de doutes, même si l'on peut supposer que d'autres langues, non océaniques, ont été parlées par certains groupes Lapita.

Le monde marin et la navigation furent un domaine décisif dans la colonisation du Pacifique. Plusieurs types de pirogues à voile devaient exister. On reconstitue en POc les termes suivants : *waga, une grande pirogue pour la navigation en haute mer, et un modèle plus petit, *kati(R). Les noms de nombreuses parties des pirogues sont connus, comme *pata (plate-forme), *baban (planche), ou des accessoires et des termes de navigation : *pose (rame), *paluca (ramer), *jau(q) (ancrer), *kiRam (herminette), *taRaq (hache). La présence de balanciers est nettement attestée par les termes *saman (balancier), *kiajo, *patoto (perches reliant la plate-forme aux balanciers).

La poterie était connue par les locuteurs du POc, ce qui semble les identifier clairement aux Lapita : *kuron (un pot), *tup-a(n) (couvercle), *raRo(q) (argile), *buli (modeler l'argile), *tapi (battoir), *tunu (cuire un pot), ou encore *rapu(R) (foyer pour la cuisson).

Un grand nombre de termes pour les plantes et l'horticulture ont pu être reconstitués, bien qu'on n'en ait pas forcément trouvé la trace dans les sites archéologiques. Ce point est crucial, car il soulève la question de l'arrivée des plantes domestiquées dans le Pacifique, et des modes alimentaires et économiques des populations Lapita. Ainsi, on reconstruit en POc des termes pour différentes espèces de taros (*talo, *bulaka, *kamwa, *mwapo(q)...) et d'ignames (*qupi pour la grande igname *Dioscorea alata* et *pwatik pour l'igname *Dioscorea bulbifera*). Leur culture est également attestée : *up[e,a] pour la bouture du taro et *koti pour la coupe du taro, plus généralement *asok pour « planter un tubercule ». Les Austronésiens connaissaient bien ces plantes et semblaient aussi les cultiver, mais cela n'est pas encore clairement démontré pour les Lapita.

Plusieurs autres plantes sont très bien représentées, en particulier le cocotier (*niuR), dont plusieurs termes indiquent l'étape de croissance de l'arbre (*(q)abwaji, *kubo, *karu, *matuqu, *goRu, *tabwa.....) et ses différents éléments : *polo (eau de coco), *bwilo, *lasa (coque de la noix pour servir de coupe), *suluq (torche en fibre de coco), par exemple. Plusieurs

Reconstitution des termes de parenté en proto-océanien

*t[i,u]bu : grand-parent, petit-enfant

*makubu : petit enfant

*tama : père, frère du père

*tina : mère, sœur de la mère

*matuqa : frère de la mère

*[qa]lawa : enfant de la sœur

*natu : enfant (de même sexe, du même parent)

*tuqata : aîné (de même sexe, du même parent)

*taci : cadet (de même sexe, du même parent)

*mwaqane : frère (d'une femme)

*[pa]pine : sœur (d'un homme)

*qasawa : époux/épouse

*qipaR : frère ou sœur de l'époux/épouse de sexe opposé

L'organisation sociale transparait grâce aux reconstructions de termes de parenté. Sans être un ethnologue chevronné, on peut reconnaître quelques traits caractéristiques des cultures océaniques : l'importance de l'oncle maternel, une forte différenciation des genres et l'importance de la primogéniture.

sortes de bananes étaient connues : *pudi (banane Musa), *joRaga (banane Australimusa). La canne à sucre (*topu), l'arbre à pain (*kuluR), plusieurs espèces de pandanus (*padran, *kiRe, *pakum, *ima), et d'autres espèces montrent la connaissance qu'avaient les Océaniens des plantes du Pacifique : *Rabia (sagoutier), *pau(q) et *wai, différentes mangues, et bien d'autres encore. Elles pouvaient toutes être cultivées dans des jardins (*quma) dont on n'a nulle trace archéologique. L'absence notable de terme pour le riz en proto-océanien alors que plusieurs termes sont reconstruits en proto-austronésien suggère que les locuteurs du POc n'ont pas transporté cette céréale, précieuse en Asie du Sud-Est.

L'hypothèse de l'émergence du Lapita par une rencontre de plusieurs groupes humains d'origines diverses sous-entend que la langue parlée a pu également être un savant mélange de plusieurs langues. Le modèle du Lapita n'est peut-être pas aussi linéaire et simple que la linguistique ou l'archéologie seules pourraient le faire penser. C'est peut-être là une différence fondamentale avec l'étape finale du peuplement du Pacifique oriental par les Polynésiens bien après la période Lapita, structuré linguistiquement et archéologiquement sur des bases relativement moins complexes.

POUR EN SAVOIR PLUS

KIRCH et GREEN, 2001

ROSS *et al.*, 2008

SPRIGGS, 1997 : 96-98

À RETENIR

Les reconstructions lexicales du proto-océanien (POc), sous-groupe austronésien attribuable au Lapita, permettent de compléter l'image du Lapita que livre l'archéologie.

Hypothèse de peuplement issu de multiples voies

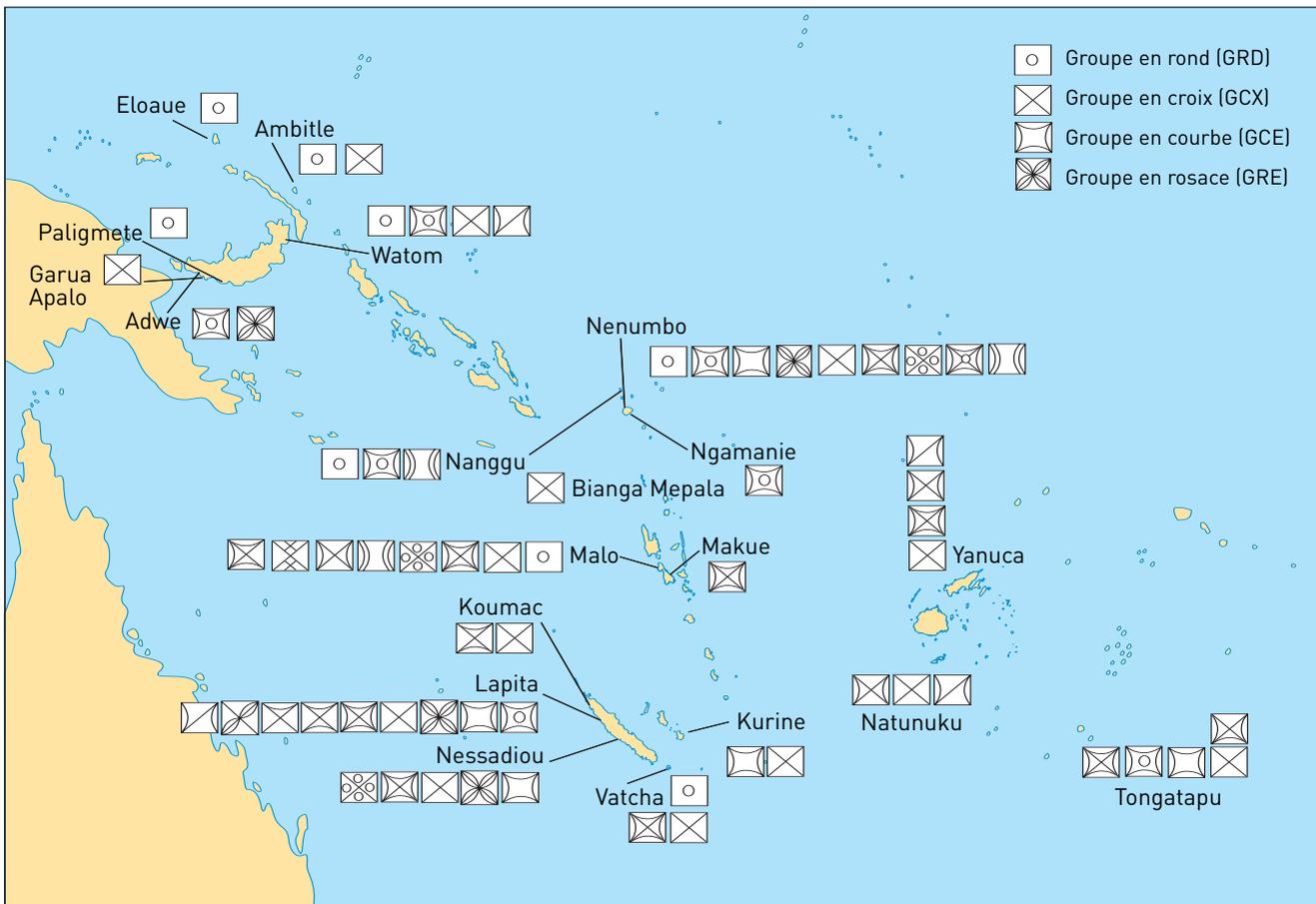
L'étude comparative des décors des poteries Lapita et des décors des poteries anciennes en Asie du Sud-Est permet d'imaginer un scénario de peuplement du Pacifique particulier : le complexe culturel Lapita serait une des conséquences archéologiques visibles de la rencontre de plusieurs groupes de populations, certaines exogènes issues d'Asie du Sud-Est, et d'autres locales présentes dans le nord de la Mélanésie depuis des millénaires. La poterie, revêtant un caractère symbolique lié à diverses pratiques cérémonielles, en particulier funéraires, serait en cela un marqueur culturel pour tracer les chemins suivis par les différentes populations qui composaient ce complexe culturel.

Nous avons vu que le CCL semble être apparu aux îles Bismarck entre 3500 et 3300 BP. Par ailleurs, NOURY (2005) a proposé l'hypothèse que l'on pouvait différencier plusieurs groupes Lapita, sans doute fondés sur une unité familiale, à partir de certains motifs spécifiques dans les décors des poteries pointillées. La distribution de ces motifs spécifiques suggère qu'au début de l'expansion des populations vers la Mélanésie centrale et la Polynésie occidentale, il y avait trois groupes. Rapidement, l'un d'entre eux se serait scindé en deux (fig. 1). Ces quatre groupes se seraient ensuite divisés, et mélangés durant toute la période Lapita (voir p. 62). La question de l'origine de ces trois (puis quatre) groupes primaires doit être posée. En effet, les **marqueurs de groupes**, dessins géométriques identifiés dans le corpus décoratif des

poteries Lapita qui symbolisent un groupe d'individus, peuvent nous apporter des indices supplémentaires sur l'origine et les modalités des migrations humaines qui ont conduit au peuplement du Pacifique sud.

Fig. 1 – Répartition des marqueurs de groupes Lapita.
 Dans le médaillon en haut à droite, les 4 groupes primaires à l'origine des autres marqueurs. À l'apparition de la poterie Lapita, le groupe 1 (GRD) se situe au nord de l'archipel Bismarck (Nouvelle-Irlande, Mussau) ; le groupe 2 (GCX) à l'extrême ouest de la Nouvelle-Bretagne et aux îles Manus ; le groupe 3 (GCE) au sud-ouest de la Nouvelle-Bretagne ; le groupe 3' (GRE) dans les mêmes zones que le groupe 3, car ces deux groupes semblent avoir la même origine.

La question de l'origine des marqueurs des groupes primaires Lapita est peut-être un moyen de mieux comprendre l'origine des Lapita eux-mêmes. En effet, dans l'archipel Bismarck, les sites archéologiques présentent clairement des marqueurs différents, et ce, dès les niveaux les plus anciens. Les groupes primaires Lapita semblent s'être individualisés géographiquement : un au nord de l'archipel Bismarck (groupe en rond), un (puis deux) au sud-ouest en Nouvelle-Bretagne (groupes en rosace et en courbe, issus d'un même motif graphique), et un autre à l'extrême ouest de la Nouvelle-Bretagne (groupe en croix) (fig. 1). D'autre part, chaque groupe primaire avait certains décors qui lui étaient propres et non partagés avec les autres groupes. On peut donc supposer que les marqueurs, et certains autres décors qui leur sont associés, sont des symboles qui ont été apportés, ou intégrés, dès le début de la période Lapita par des populations plus anciennes soit dans l'archipel Bismarck même, soit en Asie du Sud-Est. Si les marqueurs sont bien des motifs graphiques symbolisant des



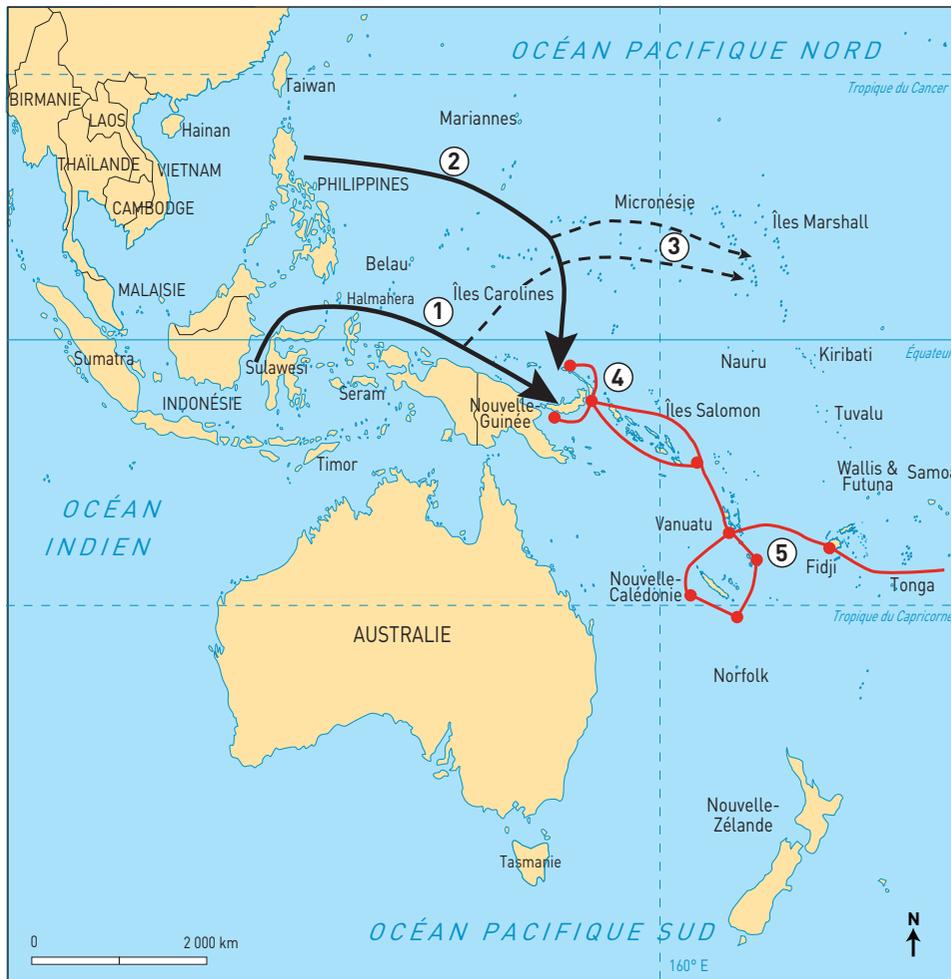


Fig. 2 – Hypothèse de la formation du Lapita et du peuplement de l'Océanie.

- 1 – Un premier groupe humain provient de l'Asie du Sud-Est (région Bornéo-Sulawesi).
- 2 – Un deuxième groupe humain vient des Philippines via la Micronésie, 4000-3500 BP.
- 3 – Ces deux premiers groupes poursuivent le peuplement de la Micronésie.
- 4 – Vers 3500-3300 BP, le Lapita se forme dans l'archipel Bismarck suite à la rencontre de ces deux groupes avec les populations autochtones.
- 5 – Vers 3200 BP, le mouvement de progression Lapita vers l'est est lancé.

familles, des fratries ou des groupes particuliers à l'intérieur du monde Lapita, alors la recherche de ces motifs dans un corpus de décors asiatiques plus anciens peut mener à de nouvelles hypothèses sur l'origine des Lapita et sur les mouvements de populations qui précéderent immédiatement cette période.

Une hypothèse possible que nous développons plus loin consiste à rechercher l'origine de chaque groupe primaire. Il n'y aurait alors pas une région privilégiée, ou un site « chaînon manquant » à découvrir, mais potentiellement plusieurs groupes humains d'origines diverses qui se seraient rencontrés aux îles Bismarck (fig. 2). L'apparition de la poterie décorée Lapita serait le symptôme visible d'une rencontre – une fusion – entre plusieurs communautés sur un territoire – la Mélanésie. Un groupe pourrait être originaire des îles micronésien-nes au nord, un deuxième de l'Asie du Sud-Est et de la Nouvelle-Guinée par l'ouest, et un troisième autochtone à l'archipel Bismarck.

POUR EN SAVOIR PLUS

NOURY, 2005

À RETENIR

Certains motifs récurrents appelés « marqueurs » suggèrent que la société Lapita dans le Bismarck est issue de la rencontre de quatre groupes humains d'origines différentes.

L'analyse des décors permet de distinguer, grâce à ces « signatures » ou « marqueurs de groupe », différentes divisions dans le Lapita et d'identifier le chemin suivi par chaque groupe.



Exemples de quelques marqueurs de groupes. Ces éléments de décors spécifiques à certains groupes ou certaines régions sont probablement la marque de familles de potiers.

© A. Noury

La place de la Micronésie dans la colonisation Lapita



Les îles de la Micronésie occidentale, à plus de 2 000 km à l'est des îles Philippines, furent découvertes un à deux siècles avant l'intrusion des Lapita en Mélanésie. Les marins du nord des Philippines qui s'aventurèrent aussi loin, peut-être sans le vouloir, inaugurèrent sans doute les voyages lointains de découvertes. Leurs traces à Saipan et Guam, dans les îles Mariannes, consistent en une poterie à engobe rouge décorée de dessins incisés rehaussés de chaux, comme on en trouvera un peu plus tard dans le Lapita. Si techniquement on ne peut pas parler de Lapita, il est indubitable que le savoir des potiers et le choix technique de ces Micronésiens ancestraux l'annoncent déjà.

Ils quittent les îles du nord des Philippines et traversent l'océan directement vers la Micronésie. Leur aventure montre que les moyens de navigation et les techniques nécessaires à une traversée hauturière de longue durée sont déjà acquis bien avant le Lapita. On peut imaginer qu'il existe aux Philippines, il y a 4 000 ans environ, une composante de la population qui, à l'image des nomades de la mer d'aujourd'hui (Bugis, Badjau), maîtrise le domaine maritime et parcourt les archipels pour le commerce ou l'échange. Entre ces anciens Micronésiens et les Lapita, il n'y a donc pas de différence majeure, et même si les traces qu'ils abandonnent dans les îles ne sont pas similaires, la nature du voyage et les techniques mises en œuvre indiquent bien que nous sommes en présence de sociétés apparentées.

POUR EN SAVOIR PLUS

INTOH, 1992

RAINBIRD, 2004

À RETENIR

Il y eut un peuplement en Micronésie depuis les Philippines, un peu plus ancien que le peuplement Lapita.

Géographie du monde Lapita

Principaux sites dans les différents archipels

Plusieurs centaines de sites Lapita ont été découverts dans huit archipels de l'est de la Papouasie-Nouvelle-Guinée jusqu'aux îles Samoa : archipel Bismarck, îles Salomon, Vanuatu, Nouvelle-Calédonie, îles Fidji, îles Tonga, îles Samoa ainsi que Wallis et Futuna.

Archipel Bismarck

L'archipel Bismarck est principalement constitué de deux grandes îles, la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande, entourées d'une traînée de petites îles satellites de moindre surface. L'archipel est en quelque sorte le point d'entrée en Mélanésie insulaire et c'est ici que les sites Lapita les plus anciens ont été découverts.

Plusieurs régions bien distinctes semblent avoir hébergé des groupes Lapita. La plus peuplée, sans doute, fut la Nouvelle-Bretagne : à l'ouest, dans la zone des îles Arawe, les sites d'Apalo (FOJ), d'Adwe (FOH) et de Paligmete (FNY) sont les plus importants et assez anciens (SUMMERHAYES, 2001 : 53 table 3), vers 3250 BP. À Adwe par exemple, 13 052 tessons de poteries ont été retrouvés dont seulement 2,3 % sont décorés... Non loin de là, le district de Kandrian est aussi très riche en sites archéologiques : au moins une demi-douzaine de sites, dont Auroro (FES) daté de 3830-3470 BP (SPECHT et GOSDEN, 1997).

La troisième région importante de la Nouvelle-Bretagne se situe au nord, dans la péninsule de Willaumez où se trouvent plusieurs volcans, dont le mont Witori qui explosa juste avant la période Lapita et fut l'une des dix plus grandes éruptions volcaniques enregistrées au monde. Cette éruption (WK2) a très certainement eu un impact considérable et dévastateur sur l'île déjà habitée depuis au moins 20 000 ans. Les premiers sites Lapita furent découverts juste au-dessus des couches de l'éruption. Il semble clair que celle-ci favorisa l'émergence du complexe culturel Lapita. En tout cas, les premiers Lapita s'installèrent dans de nombreux sites du district de Talasea (FCH, FCN, FCR), sur l'île de Garua, et sur le petit îlot de Boduna. Cette dernière île est minuscule (100 x 60 m), mais toute sa surface est jonchée d'éclats d'obsidienne et de tessons de poteries Lapita. La première date d'occupation est d'environ 3350 BP.

À l'est de la Nouvelle-Bretagne, une quatrième région Lapita se situe dans le détroit avec la Nouvelle-Irlande, sur l'île de Watom, et dans les îles du Duke of York. Watom, connu depuis le début du XX^e siècle, est le premier site Lapita découvert et publié par les Occidentaux (MEYER, 1909). Sa datation la plus ancienne pourrait remonter à 3470-3070 cal BP (site SAC, SPECHT et GOSDEN, 1997).

Sur la côte nord de la Nouvelle-Guinée, trois tessons seulement ont été découverts ; il faut aller dans les îles de l'Amirauté pour voir quelques sites, très réduits et peu fournis en matériel archéologique. Pourtant, il s'agit d'îles qui étaient les principales productrices d'obsidienne,

Carte 5 – Archipel Bismarck.
Situation des principaux sites Lapita
(soulignés sur les cartes).



Arawe.....	<u>Apalo (FOJ). Adwe (FOH). Paligmete (FNY).</u>
Babase.....	<u>Kamgot (ERA). Melele Cave (ERD)</u>
Buka.....	<u>Kessa (DJQ). DAA. DAF. DES</u>
Duke of York.....	<u>SDK. SDN. SDM. SDO. SDP. Mioko (SDQ).</u>
Kandrian.....	<u>Auroro (FFS). FLF. FFT. FLB. FLE. FLX</u>
Kolombangara.....	<u>Vella Lavella</u>
Manus.....	<u>Kohin (GDN). Mouk (GLT). Paemasa (GFR)</u>
Mussau.....	<u>Talepakemalai (ECA). Etakorasai (ECB). Etapakengoroasa.</u>
Nissan.....	<u>Lebang Halika (DFE). Yomining (DGD 2). Tarmon (DES)</u>
Nouvelle Bretagne.....	<u>Tatasea (FCH. FCN. FCR/FCS). GANTA (FSZ. FAO. FEL). Boduna (FEA)</u>
Nouvelle-Géorgie.....	<u>Honiavasa</u>
Nouvelle-Irlande.....	<u>Lamau (EFY). Lasigi (ELS. ELT). Ambitle (EAG). Balof (EAB). Lesu.</u>
Tuam.....	<u>KLK</u>
Watom.....	<u>Kainapirina (SAC). Vunavaung (SDI).</u>

**Sépulture de la période Lapita
à Watom, Nouvelle-Bretagne.
Ces squelettes exhumés en 1985
ont apporté les premières indications
de ce qu'avaient été les hommes
du Lapita.**
© D. Anson



et également un lieu de passage presque obligé pour des populations venant de l'Asie du Sud-Est. De plus, les datations semblent assez récentes (2730-2340 cal BP, AMBROSE, 1991 : 105), par exemple pour le site de Kohin Cave (GDN) sur l'île de Manus.

À l'extrême nord de l'archipel, à l'horizon des îles micronésiennes, les îles Mussau à 150 km au nord de la Nouvelle-Irlande furent vraisemblablement d'une grande importance (près de 82 000 m² pour le site ECA fouillé par P. V. Kirch (KIRCH *et al.*, 1991 ; KIRCH, 1997 : 264). Kirch annonça une date vers 3550 BP (KIRCH et HUNT, 1988) à Mussau, datation discutée, et un consensus semble situer l'ancienneté du site vers 3300-3200 BP (SPECHT et GOSDEN, 1997 : 175). La richesse des sites (restes de village lacustre, poteries richement décorées, une statuette anthropomorphe en os...) montre que ces sites furent d'une importance non négligeable dans le monde Lapita (Eloaue, Talepakemalai ECA, Etakorasai ECB, Etapakengoroasa EHB). Beaucoup plus récemment, le site de Tamuarawai (EQS), découvert en 2007 dans l'île d'Emirau à 25 km de Mussau, a été daté de 3300 BP pour le niveau le plus ancien (SUMMERHAYES *et al.*, 2010).

En Nouvelle-Irlande, cinq sites sont aujourd'hui connus et étudiés : Lamau (EFY), Balof (EAB), Lasigi (ELS et ELT) et Lesu (WHITE, 1992 : 82-90). Au sud-est, d'autres sites ont été fouillés dans les îles d'Ambitle, de Babase, de Nissan et enfin dans l'île de Buka au nord des îles Salomon. Le site certainement le plus intéressant est Kamgot à Babase (SUMMERHAYES, 2001) daté entre 3350 et 2800 BP où se trouvent de la poterie richement décorée et même une tête en argile modelée (SUMMERHAYES, 1996).

L'archipel Bismarck est considéré par tous les archéologues comme le berceau du complexe culturel Lapita. Les modalités de son émergence ont été en revanche âprement discutées, notamment au cours des années 1980 et 1990 à la suite du « Lapita Homeland Project » initié par J. Allen et J. Specht en 1982 (ALLEN et GOSDEN, 1991 : 1) afin de rechercher les origines du Lapita, ce qui a largement contribué à une intensification des recherches dans cette région. Si l'on suit l'étude des décors (NOURY, 2005) corrélée par d'autres éléments dont l'obsidienne (Specht, communication personnelle 2006), il pourrait y avoir eu à l'origine du Lapita deux grands courants, deux groupes distincts (voire peut-être trois ou quatre) qui se sont implantés à Bismarck. L'un au nord de la Nouvelle-Irlande et aux îles Mussau, et le second en Nouvelle-Bretagne. Au sein de cette île, il y aurait eu dès l'origine une distinction entre la zone ouest des Arawe et la péninsule de Willaumez. Les différents groupes auraient pu apporter, inventer ou créer leur propre bagage culturel et technique, et s'unir ou s'allier pour former « le complexe culturel Lapita » qui colonisa par la suite les autres archipels au sud-est, à commencer par les îles Salomon.

Carte 6 – Îles Salomon.
Situation des principaux sites Lapita.



Le centre et le sud des îles Salomon

La chaîne centrale des îles Salomon n'a révélé à ce jour que très peu de vestiges Lapita. Mais comme le fait remarquer SPRIGGS (1997 : 128) : « D'autres sites Lapita seront certainement découverts plus au sud [de Buka] dans la chaîne centrale des Salomon. » Des recherches dans les îles de Nouvelle-Géorgie entre 1996 et 2000 menées par K. Roga et P. Sheppard (SHEPPARD *et al.*, 1999) montrent que cette région n'était pas ignorée par les Lapita.

En revanche, les recherches menées depuis quarante ans aux îles Santa Cruz et Reef, au sud, ont montré une occupation importante des Lapita (notamment grâce au South-East Solomons Culture History Project 1972-1977 ; voir GREEN, 1977) : sur l'îlot de Tömotu Noi, près de l'île de Nendö (Nanggu SZ8), sur l'île de Tö Motu Neo (Malu SZ23 et Biengamepala SZ45), ainsi qu'aux îles Reef : Nenumbo (RF2), sans doute le plus important, et Ngamanie (RL6). Quelques tessons Lapita ont aussi été retrouvés sur l'île de Tikopia (Kiki TK4) (SPRIGGS, 1997 : 136) et trois sites Lapita ont été récemment identifiés à Vanikoro (Galipaud, communication personnelle).

À Nenumbo, R. C. Green a identifié les traces de poteaux d'une grande maison, et de très grandes quantités de poteries décorées qui ont été pendant longtemps une collection de référence en matière de décors Lapita (DONOVAN, 1973 ; ANSON, 1983).

Le Vanuatu

À environ 300 km au sud des îles Santa Cruz se trouvent les îles Torrès, puis les îles Banks où des sites similaires au site de Kiki à Tikopia sont nombreux. Du Lapita aurait été récemment découvert par S. Bedford à Vanua Lava (Bedford, communication personnelle).

Les principaux sites Lapita se situent sur les petites îles de Malo et d'Aore, au sud de la grande île de Santo. J. D. HEDRICK (1971) puis J.-C. Galipaud ont découvert plusieurs sites sur les côtes nord et est de Malo (Avunatari, Naone, Batuni'urunga ou Malo Pass, Atanoasao). Ces sites sont datés de 3150 +/- 70 BP (HEDRICK, 1971) pour Avunatari et 2860 +/- 50 BP pour Atanoasao (Beta 110144, GALIPAUD, 1997). Depuis l'an 2000, J.-C. Galipaud a découvert et fouillé plusieurs sites Lapita sur l'île d'Aore. Le site de Makué est le plus important. Ce site bien préservé est un campement de pêcheurs daté du début de la colonisation Lapita de l'Océanie lointaine (3100-2900 BP) (GALIPAUD, 2010). Il a livré de la poterie décorée très nombreuse et dont certains éléments décoratifs le font rattacher sans conteste à certains groupes Lapita issus de la Nouvelle-Bretagne, probablement dès 3200 BP (NOURY, 2003).

Une dizaine de tessons décorés ont été trouvés sur les îles d'Efate (Erueti) et à Erromango au sud (sites d'Ifo et Ponamla, SPRIGGS, 1999 ; BEDFORD, 1999). Dans le site de Téouma, à Efate, S. Bedford, M. Spriggs et le centre culturel du Vanuatu étudient activement depuis la fin de l'année 2004 plusieurs dizaines de sépultures Lapita associées à de la poterie décorée, dont des pots presque complets, à de la parure et de l'obsidienne.

Avec les sépultures déjà connues mais peut-être légèrement postérieures à Watom et à Koné (Lapita), il s'agit des premières sépultures Lapita formellement attestées. La découverte fortuite de ce site créa l'émoi dans la communauté océaniste. Cette découverte permet enfin d'appréhender la nature des populations Lapita. Néanmoins, le caractère exceptionnel du site incite à attendre les prochaines découvertes de sépultures avant de pouvoir tirer des conclusions générales en matière génétique, d'alimentation, ou même de pratiques funéraires.

Carte 7 – Vanuatu.
Situation des principaux sites Lapita.



La situation géographique du nord du Vanuatu et du sud des îles Salomon (Santa Cruz) en fait une zone charnière stratégique pour les navigateurs Lapita. Les sites étaient des passages presque obligés pour se rendre dans tous les autres archipels.

Makué, un site Lapita fondateur aux frontières de l'Océanie lointaine

Le site archéologique de Makué dans l'île d'Aore au Vanuatu, découvert en 2002 et fouillé en 2003 et en 2005, se distingue par son ancienneté, et par la richesse et la diversité des vestiges. L'île d'Aore est un petit îlot corallien situé au sud de l'île de Santo, à peu de distance de cette grande île dont Aore n'est séparée que par un étroit canal, le canal du Segond. Le site de Makué se trouve au nord d'Aore, sur une terrasse surélevée proche de la mer et fait face à la côte de Santo. Les premières datations réalisées sur le site indiquent une occupation initiale il y a 3 100 ans et en font l'un des sites fondateurs du peuplement du Vanuatu. Le matériel archaïque récolté sur ce site confirme les premières datations.

En 2005, plusieurs niveaux d'occupations successifs mis au jour lors des fouilles semblent indiquer que le site était un lieu d'atterrissage apprécié par les communautés de marins qui visitaient ces îles. Ces niveaux en cours de datation vont permettre d'affiner la chronologie de cette période ancienne.

Parmi les objets les plus significatifs figurent la poterie décorée de motifs pointillés extrêmement fins, comme on les rencontre dans les sites du Lapita ancien de l'archipel Bismarck, et les éclats taillés d'obsidienne. Dans ce site, les objets de coquillage sont moins fréquents que dans d'autres sites de la même période. La faune est assez bien représentée, mais peu diverse, en grande majorité de la tortue marine. L'étude de la poterie montre que l'assemblage céramique est diversifié et que les décors, s'ils s'inscrivent bien dans le contexte culturel Lapita, sont suffisamment différents pour que l'on puisse les attribuer à plusieurs groupes culturels aux origines différenciées. Les éclats d'obsidienne, au nombre d'environ 250, proviennent de Nouvelle-Bretagne dans l'archipel Bismarck, à 2 000 km plus au nord. Une étude des microtraces d'utilisation et des microrestes réalisée dans les laboratoires du Muséum d'histoire naturelle de Sydney montre que les éclats d'obsidienne ont été utilisés pour couper des tissus mous et des végétaux.



Sur le site de Makué à Aore, de gros fragments de pots Lapita attestent de la bonne préservation des niveaux archéologiques.

© B. Vienne

La Nouvelle-Calédonie

Au sud-ouest du Vanuatu se situent la Nouvelle-Calédonie et ses nombreuses petites îles satellites. Le problème de la dénomination d'un site Lapita est particulièrement présent dans l'archipel : plusieurs « sites » sont en fait des localités où seulement quelques tessons décorés Lapita ont été découverts en surface : il s'agit de Franco (WNP003), Pindai (WNP038), Temroc (WBR006), Poé (WBR007), Île verte (WBR009), Anse Vata (SNA019), Witapnè (SUN014) et Hwagejen (LUV081) (SAND, 2010 : 56, carte 10).

En revanche, plusieurs sites présentant les caractéristiques du complexe culturel Lapita (dont la poterie décorée) ont été bien étudiés : il s'agit des sites de Lapita (WKO013, WKO013A et WKO013B), ainsi que Koniène (WKO 028) et Vavouto (WVH 050) près de Koné, du site de Boirra à Koumac (NKM001), Nessadiou à Bourail (WBR001), Arama (NAR098) et dans les îles Loyauté : Kurin (LMA023) et Patho (LMA020) sur l'île de Maré, les sites de Hnaeo (LLI002), Keny (LWT054) et Hnajoisisi (LWT008) à Lifou, le site de Wadrilla à Ouvéa (LUV081), le site de Namara (LTD025) à Tiga et enfin les sites de Vatcha (KVO003) et Gadji (KGJ004) à l'île des Pins. L'archéologue des îles Loyauté François Wadra entreprend actuellement des recherches prometteuses sur Lifou et de nombreux autres sites Lapita sont en cours de description et de publication.

Carte 8 – Nouvelle-Calédonie.
Situation des principaux sites Lapita.



Le site éponyme de Lapita à Koné (WK0013) est un ensemble très bien étudié, notamment par GIFFORD et SHUTLER (1956) puis par Frimigacci, Galipaud, Sémah et Kazarehou (une sépulture et une poterie entière) et enfin par Sand après la destruction d'une partie du site en 1994. Le site qui avait déjà présenté une quantité importante de poteries, dont des tessons décorés, a encore livré de nouvelles collections depuis 1994, dont une partie vient d'être étudiée par S. Chiu dans le cadre de son PhD à l'université de Berkeley (CHIU, 2003, 2005). Mais dans le domaine de la poterie Lapita, la découverte d'un ensemble contenant deux poteries entières *in situ* et de multiples tessons décorés de grande taille (au moins 11 décors reconstitués presque intégralement) est un élément majeur. Cette découverte a eu lieu sur le site WK0013A (SAND, 1998).

Le site de Nessadiou à Bourail (WBR001) a livré aussi de la poterie décorée de grande qualité et en nombre important. Le site présente des niveaux non remaniés et des fosses, dont une remplie de plusieurs niveaux de tessons décorés (FRIMIGACCI, 1999 ; SIORAT, 1988, 1992, 1999). Des sondages plus récents menés par C. Sand et le service du Patrimoine ont livré une centaine de nouveaux décors comparables à ceux découverts auparavant sur le site.

Le site de Naïa (WPT055) fut fouillé par Colin Smart (nd), un étudiant de l'université australienne. Il s'agit d'un site de tradition Podtanéan où néanmoins quelques décors Lapita auraient été trouvés (GALIPAUD, 1997). Il fait partie de ces sites anciens où la composante Lapita est quasi inexistante, bien que datant de cette période.

Le site de Patho à Maré (LMA020) est un site non perturbé (SÉMAH et GALIPAUD, 1992), et non loin de là le site de Kurin (LPO023) a livré de la poterie décorée dans des niveaux datés 2900 +/- 60 BP (Beta 118335) calibrée 1265 (1045) 910 BC (SAND *et al.*, 2002). Enfin, le site de Vatcha a également été fouillé à plusieurs reprises. Signalées par LENORMAND (1948), des fouilles plus importantes ont été menées par D. FRIMIGACCI (1974), puis reprises par C. Sand et son équipe au milieu des années 1990. Les collections de tessons décorés de Vatcha sont importantes et certains grands décors ont été souvent publiés.

Plus récemment, le site de Goro (SG0015) a été étudié par C. SAND *et al.* (2001). Ce site à l'extrême sud de la Grande Terre a livré une date ancienne de 2920 +/- 40 BP (Beta 154626), soit calibrée par les auteurs à 1260 (1110) 1000 BC.

En ce qui concerne la chronologie du Lapita en Nouvelle-Calédonie, GALIPAUD (1997) propose une durée pour la poterie Lapita de 400 ans environ, de 3100 à 2700 BP (voir aussi GREEN et MITCHELL, 1983 ; SAND, 1997, 1999, 2010). L'étude des relations entre les différents types de poteries existant en Nouvelle-Calédonie (battor, incisé, pointillé...) fait apparaître la complexité de la séquence céramique. La poterie de Podtanéan (poterie au battor décoré) fabriquée avec les mêmes techniques et les mêmes terres que le Lapita (GALIPAUD, 1988) a pourtant souvent été vue comme la marque d'une population différente et peut-être postérieure au Lapita (GREEN et MITCHELL, 1983 ; SAND, 1999). Une remarque semble faire l'unanimité chez les chercheurs : la poterie Lapita devait être réservée à un usage cérémoniel, de prestige et peut-être d'échange à moyenne ou longue distance (GALIPAUD, 1988 ; SPRIGGS, 1990).

La Nouvelle-Calédonie aurait été peuplée par différents groupes Lapita qui scindèrent globalement l'archipel en deux zones culturelles, et ce, dès la période ancienne Lapita (NOURY, 2005 ; SAND, 2010).

La fosse à poteries du site de Lapita de Foué

Lors de fouilles de sauvetage précédant la construction d'une ferme d'élevage de crevettes dans la péninsule de Foué en Nouvelle-Calédonie, sur le site éponyme de Lapita, il fut découvert sur la plage une fosse contenant deux poteries presque entières, *in situ*, et calées par des tessons décorés d'assez grande taille. Les deux poteries étaient côte à côte, mais la partie supérieure de la fosse fut érodée par l'action de l'océan (SAND, 1999). Ce dépôt de poteries est unique pour le Lapita et apporte des informations précieuses sur l'utilisation des poteries.

Ces pots entiers et fragmentés dont la mise en place intentionnelle à l'intérieur d'une fosse confirme l'âge unique donnent une vision nouvelle de l'usage des pots et des pratiques culturelles liées à ces poteries. Les fragments de pots décorés que l'on retrouve en quantité dans de nombreux sites Lapita suggèrent que des pots étaient abandonnés à la fin de l'occupation d'un lieu. Mais les deux poteries entières, soigneusement calées par de gros fragments d'au moins deux autres pots, racontent une autre histoire. Ces poteries, délibérément enterrées pour être conservées en bon état, ne furent probablement jamais retrouvées. Cette découverte montre que ces pots étaient soigneusement préservés pour être réutilisés. L'étude de leurs décors est particulièrement intéressante pour éclairer l'histoire du site. Fabriqués sur place, ces pots ont des styles qui suggèrent une certaine diversité géographique des groupes installés à Koné. Ils témoignent ainsi des relations qui existaient au sein du monde Lapita.

Le décor principal de la poterie n° 2 (P2) (fig. 4) est unique pour la Nouvelle-Calédonie, car il s'agit d'un composite-oblique de type V, dont on ne retrouve d'autres exemplaires que dans l'archipel de Bismarck. Le décor reconstitué situé sous cette poterie P2 est lui aussi très particulier, avec un visage en triangle et une « coiffe » en rectangle, et des oreilles (fig. 5). Il existe un autre exemplaire similaire à Watom dans l'archipel de Bismarck et des fragments peut-être comparables aux îles Santa Cruz (Nenumbo et Ngamanie).

La poterie n° 1 (P1) (fig. 3) et tous les autres décors qui lui sont associés sont des composites-ondulés ou des composites-obliques dont les origines sont incontestablement le site de Nessadiou



Poteries Lapita provenant du site de Foué et décorés de motifs incisés (à gauche) et pointillés (à droite).
© J.-C. Galipaud

Fig. 3– Poterie n° 1 (P1)
de la fosse du site de Lapita.
Elle était calée par plusieurs autres tessons, dont six de grande taille avec de riches décors.
Dessin J.-P. Siorat

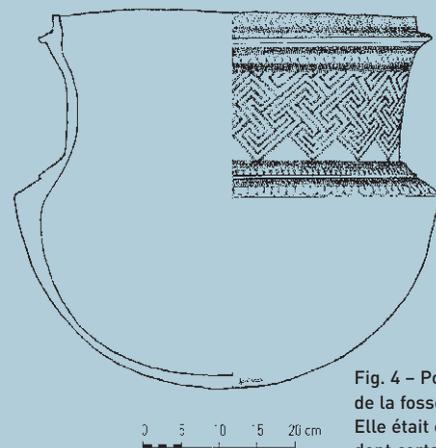
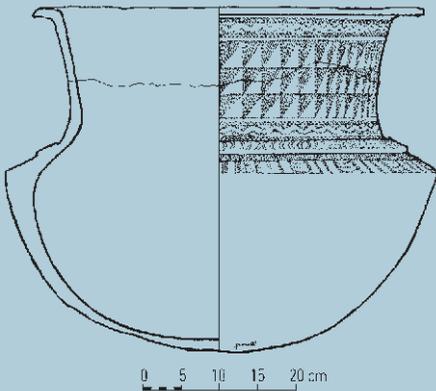


Fig. 4 – Poterie n° 2 (P2)
de la fosse du site de Lapita.
Elle était calée avec des tessons, dont certains ont permis de reconstituer un décor très rare.
Dessin J.-P. Siorat

en Nouvelle-Calédonie, lui-même très proche stylistiquement du site de Ngamanie aux Santa Cruz. Les détails des décors de la poterie n° 1 (et notamment les motifs en ovales) ainsi que plusieurs frises annexes sont typiques de Nessadiou. Certains autres décors, dont la marque de groupe située sur la poterie n° 1, montrent une influence du sud de la Nouvelle-Calédonie et surtout des îles Loyauté.

L'analyse des décors indique donc deux origines différentes pour les deux poteries et leurs tessons associés. La première (P2) est proche du style de l'archipel Bismarck, et la seconde (P1) du centre du Vanuatu (Téouma) et de la Nouvelle-Calédonie, en particulier de Nessadiou.

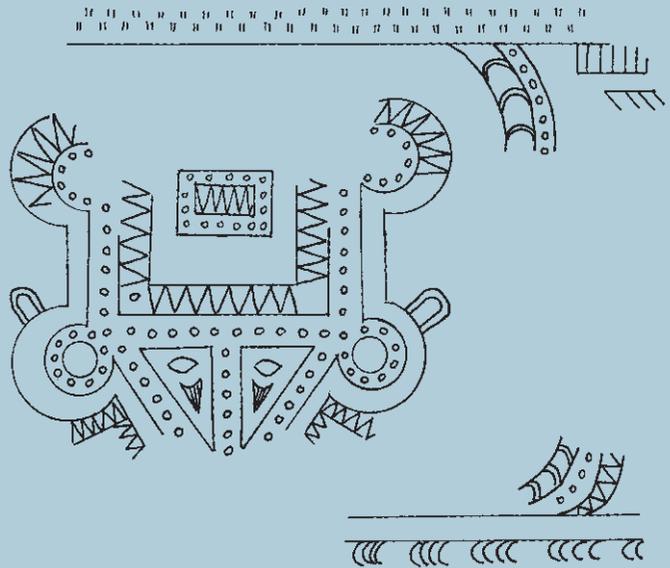


Fig. 5 – Reconstruction d'un décor
à partir de tessons situés sous la poterie n° 2
(fragments publiés dans SAND, 1999 : 46).
Incisé et pointillés. Reconstitution A. Noury.

Les îles Fidji

Aux îles Fidji, plusieurs sites Lapita sont d'importance : citons les sites de Bourewa, Natunuku, Yanuca, Sigatoka, ainsi que Qara-i-Oso, Rove, Natadola, Yadua, Naqarai, Yaloku Creek, Navutulevu et Wakaya, sur l'île de Viti Levu (NUNN *et al.*, 2003) ; le site de Kulu se situe sur l'île de Beqa, au sud de Viti Levu. Il y a également des traces du passage des Lapita sur la petite île d'Ugaga, à l'ouest de Beqa (CLARK et ANDERSON, 2009 : 110-111). Sur l'île de Vanua Balavu, on a retrouvé le site Lapita de Tiotio (NUNN et MATARARABA, 2000).

CLARK et ANDERSON (2001) suggèrent une possible division ouest/est des îles Fidji, selon une ligne imaginaire qui irait de Kadavu jusqu'au nord-est. Les sites occidentaux pourraient avoir été colonisés, selon eux, en premier. Cette division a été testée plus en détail par CLARK et MURRAY (2006) qui précisent que les îles Lau auraient pu être colonisées à la fois par l'ouest des Fidji et par les îles Tonga.

À Vanua Levu, un tesson décoré Lapita a été découvert sur le site de Vaturekuka, ainsi que du matériel *plainware* à Buaoqli (PARKE, 2000). Les sites de Qaranipuqa et Wakea sont situés sur l'île de Lakeba. Le site de Votua sur la côte nord de l'île de Mago (groupe Lau) est daté d'environ 2750 BP (CLARK *et al.*, 2001 : 134-145), de même probablement que celui de Sovanibeka, un abri sous roche dans la même île (CLARK et COLE, 1997). Dans l'île d'Ovalau, à l'est de Viti Levu, se trouve le site de Taviya. Il est situé en face du site de Matanamuani, sur la côte sud-est de l'île proche de Naiganai, et enfin Moturiki, un îlot au sud-ouest d'Ovalau, renferme les sites de Solevu et Naitabale (NUNN, 1999). Ce dernier site serait pour les chercheurs l'ayant étudié l'un des plus vieux des îles Fidji (NUNN *et al.*, 2003 : 186 ; NUNN *et al.*, 2007). On observe dans la distribution de ces sites, sur les côtes de plusieurs îlots proches, une constante dans la géographie du monde Lapita.



Carte 9 – Îles Fidji.
Situation des principaux sites Lapita.

Site archéologique de Sigatoka,
Viti Levu, Fidji.

La formation de grandes dunes
côtières à la fin de la période Lapita,
ici dans une zone d'estuaire,
a contribué à la préservation
des restes archéologiques disséminés
à l'époque sur la plage.

© J.-P. Siorat



Le récent réexamen des datations obtenues sur les différents sites fidjiens semble montrer une colonisation des îles Fidji assez rapide, vers 3000 cal BP, voire 3100 BP (à Bourewa, voir NUNN *et al.*, 2007), avec un maximum entre 2900 et 2700 cal BP. La disparition définitive de la poterie Lapita, variable cependant d'un site à l'autre, a dû se produire entre 2300 et 2000 cal BP (ANDERSON et CLARK, 1999 : 31-32).

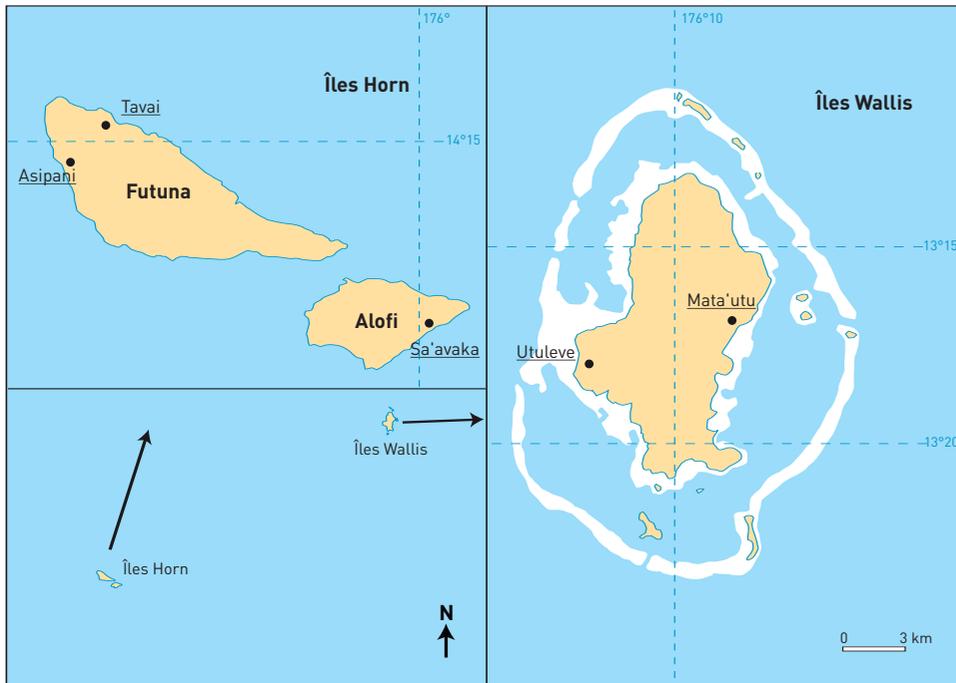
Ces auteurs font d'ailleurs remarquer que cette modification de la chronologie du Lapita (autrefois plus longue, environ 1 000 ans) a des implications sur notre compréhension de la poterie Lapita : « Une rapide migration d'ouest en est de l'Océanie proche à l'Océanie lointaine vers 2900-2700 cal BP a des implications pour la compréhension des changements de la céramique Lapita. Une vaste simplification des formes des pots et une réduction de l'usage des décors pointillés ont été perçues comme intervenant durant un millénaire ou comme le résultat de contacts inter-archipels périodiques longtemps après la phase de colonisation Lapita. » (ANDERSON et CLARK, 1999 : 38).

Le site de Natunuku a produit de la poterie décorée Lapita dans ses niveaux les plus anciens (DAVIDSON *et al.*, 1990). Les décors ont été étudiés grâce à la méthode Mead et les données sont donc relativement accessibles (DONOVAN, 1973 ; ANSON, 1983 ; SUMMERHAYES, 1996).

De même, les poteries découvertes sur le site de Sigatoka ont très tôt été étudiées, notamment en ce qui concerne les formes des pots (BIRKS, 1973). Enfin, le site de Yanuca a également fourni des tessons de poteries Lapita qui ont fait l'objet d'études approfondies (voir à ce sujet MEAD *et al.*, 1975). La poterie du site de Qaranipuqa (Lakeba) est incluse dans ces travaux. À Totoya (groupe Moala), trois sites Lapita ont été signalés (CLARK et COLE, 1997).

Les îles Wallis et Futuna

Enfin, à Futuna et Alofi, proches de Wallis, plusieurs sites ont été découverts et étudiés. À Futuna : Asipani (SI-001A), Tavai (AL-09A), Poi (AL-50A), plateau d'Asoa (AL-30A et AL-32AB), Vele (AL-101), Taoa (AL-15) et Nuku (SI-40A). Et à Alofi : Alofitai (AF-37, AF-34AB), Anakele (AF-31), Sa'avaka (AF-15A, AF-10A) et Mamalua (AF-18). La période Lapita est appelée Asi Pani (FRIMIGACCI, 1974).



Carte 10 – Îles Wallis et Futuna.
Situation des principaux sites Lapita.

Les sites Lapita sont donc très nombreux et il ne fait aucun doute que bien d'autres attendent encore d'être découverts. La nécessité de réaliser des fouilles qui dépassent la taille du sondage est devenue impérative depuis une dizaine d'années. Ce n'est pas toujours possible pour des raisons diverses et compréhensibles, mais il faut évidemment dépasser le stade de la découverte et de la collection. Des informations essentielles pour la compréhension de la période ont été avancées après chaque fouille stratigraphique menée à une échelle assez grande.

Tonga et Samoa

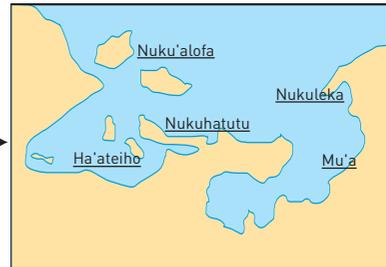
Aux îles Tonga, le site de Lolokoka sur l'île de Niuatoputapu et les sites de Moala et Pe'a à Tongatapu sont les plus importants. Aux îles Ha'apai, plusieurs sites Lapita ont été découverts assez récemment (SHUTLER Jr *et al.*, 1994). Six sites principaux sont à noter : Pukotala, Faleloa, Holopeka, Tongoleleka, Vaipuna, Mele Havea.

D. BURLEY *et al.* (2002 : 218 table 5 et 220-221 pour les motifs et leurs occurrences) indiquent les quantités suivantes de tessons Lapita décorés pour les sites de Pukotala : 600, Faleloa : 767, Tongoleleka : 1 145, Vaipuna : 595, Mele Hauea : 408, Ha'ateiho : 167, Nukuleka : 371, soit un total de 4 053 tessons décorés, à rapprocher des 3 300 tessons décorés dans les travaux de POULSEN (1967, 1972, 1987).

De nouvelles datations, pour les îles Ha'apai (Tonga) indiquent « une installation initiale vers 2850 cal BP, avec une transition rapide vers une poterie non décorée (Polynesian plainware) autour de 2650 cal BP au plus tard » (BURLEY *et al.*, 1999 : 59). Ces datations suggèrent que lors de la progression des Lapita de l'archipel Bismarck aux Tonga, il ne se serait pas écoulé plus de 450 ans (*ibid.* : 66 ; voir aussi BURLEY, 1999).



Carte 11 – Îles Tonga.
Situation des principaux sites Lapita.





Carte 11 bis – Îles Samoa.
Situation des principaux sites Lapita.

Aux Samoa occidentales, on trouve le site de Mulifanua, sur l'île d'Upolu, daté de 2880-2750 cal BP (930-800 BC), et aux Samoa américaines le site de To'aga. Ces deux sites se situent à la frontière orientale du monde Lapita.

POUR EN SAVOIR PLUS

ANDERSON *et al.*, 2001

À RETENIR

Il existe de très nombreux endroits où l'on trouve des traces du passage des Lapita. Depuis plus de vingt ans, des efforts considérables ont été prodigués par de nombreux chercheurs pour recenser ces sites.

Malgré cela, notre connaissance du Lapita repose encore beaucoup sur des sondages et quelques grandes fouilles.

Les provinces Lapita

Les théories sur les aires géographiques et temporelles

Les Lapita parcoururent ainsi une vaste étendue géographique d'ouest en est et du nord au sud. Dans les premières études, la chronologie de ces mouvements paraissait longue, environ 1 000 ans. Il était alors naturel de supposer que des régionalismes avaient pu émerger au cours du temps et de l'avancée dans les archipels. Certaines barrières géographiques avaient sans doute joué un rôle, en particulier entre les îles Santa Cruz et les îles Fidji, une dizaine de jours de mer pour un voyage aller simple. Roger Green fut le premier à distinguer des aires stylistiques géographiques et temporelles distinctes, basées sur l'analyse des motifs des poteries, les formes des pots et les techniques décoratives utilisées. Il distingua ainsi le Western Lapita de l'Eastern Lapita. Pour Green, il y avait un appauvrissement des formes et des décors plus on s'éloignait de la source, à l'ouest. La barrière est du Western Lapita était l'océan entre le Vanuatu et les îles Fidji. Au Vanuatu déjà, les formes de pots semblaient moins nombreuses, et il considérait que les décorations incisées supplantaient alors les décors pointillés. Dans une « deuxième période » du Lapita, Green observait que les

formes et les décors les plus complexes avaient disparu dans les archipels orientaux (Fidji, Tonga, Samoa). Cette simplification résultait pour lui d'une interruption des contacts entre l'Ouest et l'Est. Et elle impliquait de fait une sorte de dégénérescence naturelle au cours du temps.

En 1983, D. ANSON étudia les poteries de plusieurs sites de l'archipel Bismarck (Eloaua, Ambitle et Watom). Ayant adopté le paradigme Western/Eastern Lapita, il eut besoin de créer une région supplémentaire, le « Far Western Lapita », qui permettait de distinguer une période très ancienne, dans l'archipel Bismarck, du Western Lapita des îles Santa Cruz et du Vanuatu. KIRCH (1997) proposa une quatrième région le « Southern Lapita », pour caractériser le Lapita de la Nouvelle-Calédonie, que SAND (2000) tenta de définir.

Remise en cause de la régionalisation au profit du facteur temporel

Dès 2001, G. SUMMERHAYES remit en cause cette régionalisation dans un article ambitieux. En effet, les bases de la régionalisation du Lapita étaient la poterie et les datations. Les datations plus nombreuses et de plus en plus précises du Lapita dans tous les archipels amenèrent à revoir la durée du peuplement Lapita, montrant également que les variations dans la durée d'occupation des sites n'étaient pas négligeables. Des décors complexes, appartenant au Far Western Lapita, furent mis au jour dans des sites des îles Fidji, des Tonga, du Vanuatu ou de Nouvelle-Calédonie. Summerhayes souligna l'ambiguïté de la régionalisation : géographie et temporalité étaient étroitement liées ; un seul terme désignait à la fois une région géographique et une période chronologique. S'il reconnaissait tout de même une pause dans l'archipel Bismarck tout en rejetant l'idée d'un appauvrissement stylistique dans le temps, Summerhayes proposa d'abandonner cette régionalisation pour une simple périodisation chronologique, car selon lui le facteur temporel était nettement plus important que l'implantation géographique. Il montra que, dans le Bismarck, les différents styles ont une réalité chronologique mais non géographique. Il proposa alors une distinction classique en période ancienne, moyenne et récente, rendant obsolètes les termes et la notion de (far) Western, Eastern et Southern Lapita.



Site de Kamgot, île Babase.
Les décors du Lapita
dans la région occidentale
de l'archipel Bismarck
sont soigneusement construits
et réalisés avec une grande finesse.
© G. Summerhayes

Le Lapita évolua donc indépendamment dans chacun des archipels avec le temps. On connaît désormais des sites assez anciens (3200 ou 3100 BP) au Vanuatu (Makué et peut-être Téouma) ou aux îles Fidji (Bourewa). *A contrario*, certains sites dans le Bismarck sont récents, vers 2800 BP.



Site de Kamgot, île Babase.
© G. Summerhayes

Origine des groupes et temporalité

Pour NOURY (2005), il convient également de considérer le Lapita en termes de groupes distincts évoluant dans le temps, et se déplaçant dans toute l'aire géographique Lapita. Cela justifie ainsi les particularismes locaux à des périodes données dans les décors et les formes des pots, et peut-être aussi dans la présence d'objets particuliers comme les éclats d'obsidienne. Ces différents groupes Lapita pouvant échanger entre eux, s'allier ou s'isoler, le style et les motifs des poteries s'en trouvent modifiés constamment, s'appauvrissant dans certaines régions (dans l'Est, par exemple) ou privilégiant certaines formes de poteries au profit d'autres dans d'autres îles. Ainsi, entre deux sites comme Makué (Vanuatu) et Bourewa (Fidji) dont les datations sont similaires, les décors sont très proches, tout en présentant des variantes significatives. Il est probable que ces deux sites ont été colonisés par deux branches « cousines », ayant en commun un ou plusieurs groupes « parents », probablement implantés originellement dans l'archipel Bismarck, en Nouvelle-Bretagne, et à Kamgot, dans les îles Anir, au sud-est de la Nouvelle-Irlande. Cette hypothèse explique les similitudes et les différences dans les décors, dans une chronologie relativement courte. Chacun de ces sites évoluait ensuite, pouvant à son tour servir de base à la colonisation d'un autre lieu (par exemple, Téouma à partir de Makué). Les rythmes de l'évolution pouvaient donc être plus ou moins rapides selon les groupes et les régions. Il n'y a donc plus de régionalisation possible dans ce cas.

C'est la chronologie qui demeure donc le paramètre dominant, et l'évolution du Lapita est désormais perçue en termes de périodes. Et même si cela peut amener à des imprécisions ou à des paradoxes : dans notre exemple, les sites de Bourewa et Makué sont de la même époque ; les décors se ressemblent sans être pour autant similaires, de nombreux motifs ne sont pas strictement identiques, certains ont été privilégiés, etc. Il y a donc confusion à envisager une périodisation sans tenir compte du ou des groupes d'origine. La périodisation du Lapita permet de différencier les évolutions majeures, mais ne permet pas d'identifier les variations locales et régionales liées aux différents groupes d'origine.

L'homogénéité du Lapita en tant que culture n'exclut pas une certaine diversité des groupes constituant la société Lapita. Cette diversité entraînera au cours des siècles des évolutions diverses et favorisera dans les archipels les plus lointains du Pacifique central l'émergence des sociétés polynésiennes.

POUR EN SAVOIR PLUS

ANSON, 1983

GREEN, 1979

SUMMERHAYES, 2001

À RETENIR

Plutôt que la géographie, c'est l'origine des groupes Lapita et le temps qui ont entraîné les différenciations dans les styles.

L'obsidienne, un matériau précieux qui voyage

Les sociétés du Pacifique ouest entretiennent des relations avec leurs voisins à travers des réseaux d'échanges souvent très élaborés et ritualisés. Le système le plus connu est celui de la *kula*, dans le nord de la Mélanésie, étudié par Bronislaw MALINOWSKI et publié en 1922. D'autres systèmes d'échanges similaires existent en Mélanésie, comme à Siassi à l'ouest de la Nouvelle-Bretagne ; dans certains archipels, ce sont les ressources spécifiques ou l'artisanat qui circulent, comme les monnaies de plumes rouges dans les îles Santa Cruz. Les produits à haute valeur symbolique sont distribués des producteurs vers les utilisateurs ou entre utilisateurs. Ces échanges qui ont survécu après le contact avec le monde européen permettent de réguler les interactions sociales entre les îles et favorisent la stabilité démographique et politique entre les groupes partenaires.



Éclat d'obsidienne
provenant du site de Makué
à Aore (Vanuatu).

La découverte dans plusieurs sites Lapita anciens de l'Océanie lointaine d'éclats d'obsidienne provenant de sources identifiées dans l'archipel Bismarck a servi de support à l'élaboration d'un modèle d'échanges de longue distance entre ces communautés. Pour KIRCH (1988, 1997), ces éclats d'obsidienne indiquent qu'il existait entre les communautés Lapita un réseau formel d'échanges qui assurait ainsi aux colons une « ligne de vie » vers leur base dans le Bismarck. Prenant pour exemple les nombreux éclats d'obsidienne provenant de Nouvelle-Bretagne, à 2 000 km plus au nord, mis au jour dans le site de Nenumbo, aux îles Santa Cruz, KIRCH (1997) conclut que ces vestiges démontrent « que les communautés Lapita maintenaient la communication à travers les vastes étendues du Pacifique ouest ». Dans ce modèle, l'échange de biens entre communautés est une stratégie de survie pour les colons en route vers l'est. L'obsidienne est alors le marqueur durable d'un système d'échanges qui incluait peut-être d'autres biens plus périssables (vanneries, tubercules, animaux), ou bien dont l'origine est moins facile à identifier (parures en coquillage ou pots). Étonnamment, les études de provenance réalisées sur les argiles des poteries n'ont jamais permis, à quelques rares exceptions près, de démontrer que ces pots avaient été transportés loin de leur lieu de fabrication.

Les sources principales d'obsidienne dans le Bismarck pendant le Lapita sont au nombre de deux, l'une en Nouvelle-Bretagne (Kutau) et l'autre dans les îles Manus, au nord de la Nouvelle-Irlande. En Océanie lointaine, un verre volcanique proche de l'obsidienne existe aux îles Banks (Vanuatu) et de petites sources ont également été identifiées dans le nord des îles Tonga (Tafahi) et à Samoa.

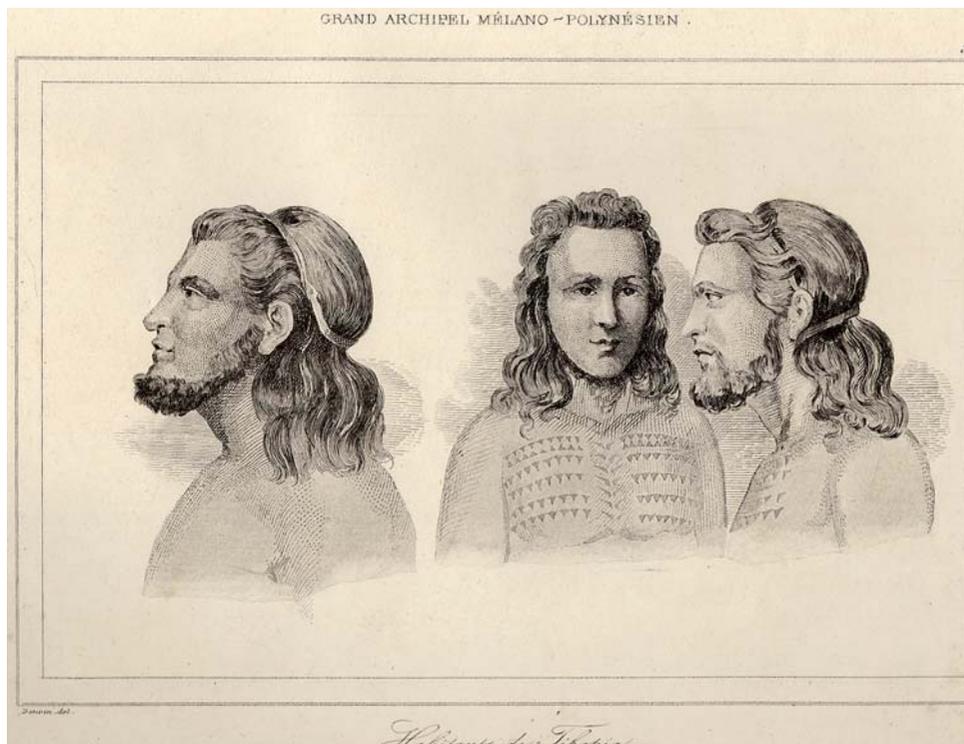
L'utilisation de l'obsidienne par l'homme remonte en Nouvelle-Bretagne, bien avant la période Lapita, à près de 20 000 ans. Pendant le Lapita, l'obsidienne est transportée dans tout l'archipel Bismarck. En Océanie lointaine, des quantités importantes ont été mises au jour dans les îles Santa Cruz et au Vanuatu (Makué et, dans une moindre mesure, Téouma). Quelques éclats seulement ont été transportés plus au sud (Nouvelle-Calédonie) ou plus à l'est (Fidji, Tonga, Samoa). Ils ont, semble-t-il, été transportés dans ces îles par des colons des Santa Cruz ou du Nord-Vanuatu.

Au vu des découvertes récentes (GALIPAUD *et al.*, 2007 ; BEDFORD, 2006), on doit aujourd'hui nuancer l'hypothèse des grands réseaux d'échanges que les premières découvertes avaient suggérés. Dans l'archipel Bismarck, l'obsidienne est très largement diffusée pendant le Lapita et les sources changent au cours du temps. Dans les sites les plus anciens, autour de 3300 BP, la source dominante est celle de Kutau, en Nouvelle-Bretagne. Pendant la période suivante, à partir de 2900 BP, c'est l'obsidienne des îles de l'Amirauté qui est échangée. Les sources de Nouvelle-Bretagne sont de nouveau majoritairement utilisées au cours de la période la plus récente, à partir de 2700 BP, et une nouvelle source, celle de Mopir au nord-ouest de la Nouvelle-Bretagne, fait son apparition. L'abondance de l'obsidienne dans tous les sites Lapita de l'archipel Bismarck et la variation dans les sources au cours des siècles montrent qu'il existe dans cette région de véritables réseaux de distribution de l'obsidienne. Aux îles Santa Cruz et dans le nord du Vanuatu, la source dominante de l'obsidienne est celle de Kutau, en Nouvelle-Bretagne, ce qui, ajouté au style ancien de la céramique et aux datations, confirme à la fois l'origine et l'ancienneté du peuplement de ces îles. Il n'y a pas dans les îles plus au sud ou à l'est d'obsidienne en quantité suffisante pour justifier l'hypothèse de réseaux d'échanges sur de longues distances. Au contraire, la présence d'obsidienne suggère l'avancée rapide vers les Santa Cruz et le nord du Vanuatu de communautés Lapita du Bismarck utilisant l'obsidienne. Dans ces îles vierges, ces populations ont installé des bases avancées à partir desquelles d'autres sites de l'Océanie lointaine ont pu être découverts. L'hypothèse des grands réseaux d'échanges à travers l'Océanie insulaire ne tient plus. Cela ne veut pas pour autant dire que les Lapita ont vécu isolés dans les différents archipels, mais seulement que les éclats d'obsidienne découverts au Vanuatu, en Nouvelle-Calédonie ou bien à Fidji sont les preuves de l'origine des groupes Lapita et une indication de leur capacité à voyager loin de leur source.

Lapita et origine des Polynésiens

L'origine des Polynésiens est la question principale qui agite les milieux scientifiques dès le XVIII^e siècle. Depuis les voyages des premiers navigateurs occidentaux (Cook, Bougainville, Lapérouse notamment), les Polynésiens sont au cœur de l'intérêt des scientifiques occidentaux. James Cook, Joseph Banks et les officiers et scientifiques des expéditions suivantes ont constitué des lexiques pour communiquer avec les insulaires, et ils ont très vite remarqué des ressemblances étonnantes entre les différentes langues polynésiennes sur de très grands espaces océaniques. Comment et pourquoi ces populations avaient-elles peuplé le Pacifique et s'étaient-elles isolées au point d'atteindre des archipels très lointains comme Hawaii ou l'île de Pâques ? Par ailleurs, selon eux, il existait des différences linguistiques et « ethniques » non négligeables entre les Polynésiens et les Mélanésiens, ce qui fut formalisé dans la première moitié du XIX^e siècle par les ouvrages de Dumont d'Urville et de Domeny de Rienzi et par le découpage de l'Océanie en plusieurs zones selon des préjugés scientifiques et raciaux.

La grande question était alors de comprendre d'où venaient les Polynésiens. De l'Amérique du Sud ou de l'Asie de Sud-Est ? Certains imaginèrent que les îles polynésiennes étaient les vestiges d'un continent englouti, d'autres pensaient même que les Polynésiens avaient pu naître sur place. Certains indices mettaient les scientifiques et les navigateurs dans le doute : la patate douce, originaire des Amériques, était présente, des monuments mégalithiques également. Mais la linguistique et d'autres traits culturels (les mythes recueillis, en particulier) faisaient par ailleurs penser à une origine asiatique. La nature des sociétés mélanésiennes,



Polynésiens de l'île de Tikopia, aux Santa Cruz.
L'aspect très « occidental » des Polynésiens qui étonnait les navigateurs du XVIII^e siècle est encore accentué sur cette gravure tirée d'un dessin de l'expédition de Dumont d'Urville.
(Domeny de Rienzi ; Firmin Didot, 1838)

« sauvages à peau foncée et cheveux crépus », excluait une origine commune et, si les Polynésiens venaient bien d'Asie, c'est donc en passant plus au nord, par la Micronésie, qu'ils auraient peuplé les archipels orientaux. Outre une hiérarchisation des « races », les scientifiques occidentaux posèrent les bases d'une histoire et de problématiques bien particulières qui ont pour certaines perduré jusqu'à nos jours, tant dans le domaine des sciences humaines que dans celui des relations politiques. Les découvertes des premiers fragments de poterie Lapita à Watom, par le père O'Meyer, puis celles de Tonga, Fidji et de Nouvelle-Calédonie apportèrent les preuves manquantes d'une culture élaborée, antérieure aux sociétés plus frustes de la Mélanésie moderne, dont la distribution établissait un lien direct entre Asie du Sud-Est et archipels polynésiens occidentaux.

Les recherches confirment aujourd'hui que l'origine biologique, culturelle et linguistique des Polynésiens se trouve dans le Lapita, et que les traits culturels propres aux Polynésiens se développèrent dans la région de Tonga/Samoa, au centre du Pacifique. La découverte du Lapita et la datation de cette migration ancienne à travers les îles du Pacifique, unissant la Mélanésie et la Polynésie occidentale au sein d'une communauté de culture, puis la reconnaissance d'une unité linguistique du Pacifique insulaire datant de la diaspora Lapita imposent l'idée d'une origine Lapita pour les Polynésiens orientaux. Ils seraient devenus polynésiens dans ce qui est aujourd'hui la Polynésie occidentale à partir d'un fond culturel hérité des Lapita orientaux. La simplification des formes de la poterie Lapita, la disparition rapide des décors marquent en Polynésie occidentale l'évolution des groupes fondateurs Lapita, isolés de leurs bases trop lointaines. Le fait que toutes les langues polynésiennes parlées actuellement se rattachent à une seule proto-langue, le proto-polynésien, est aussi considéré comme une preuve de l'origine ancienne et unique des Polynésiens.

Ces dernières années, quelques chercheurs ont tenté d'affiner ce modèle d'une origine uniquement Lapita du monde polynésien en le nuancant. Les données apportées par la génétique ne permettent pas en effet d'imaginer une origine commune pour tous les Polynésiens centraux et orientaux, et elles ne concluent pas à une identité parfaite entre les Lapita et les Polynésiens. De plus, ces recherches montrent que les origines génétiques des animaux domestiques associés à la colonisation Lapita du Pacifique central sont suffisamment divergentes pour exclure une origine unique. S'il y a donc bien une composante Lapita dans le peuplement ancien de la Polynésie occidentale, les ancêtres des Polynésiens orientaux ont sans doute bénéficié d'autres influences, micronésiennes et asiatiques, avant de peupler les espaces immenses de l'Océanie orientale vers l'an mille de notre ère.

Les décors céramiques : des archives à déchiffrer

Les sociétés insulaires du Pacifique sont caractérisées par une utilisation importante de matériaux périssables comme le bambou ou le bois, et l'archéologue est souvent démuné devant la pauvreté des traces ou vestiges qu'il a à sa disposition pour tenter de déchiffrer leur histoire. La société Lapita ne fait pas exception, si ce n'est par l'abondance de la poterie richement décorée. Cette poterie a donc naturellement servi de support aux tentatives de reconstruction de ce passé lointain. L'organisation des décors, la nature des thèmes évoqués, les symboles récurrents et les variations sont autant d'éléments qui permettent d'évoquer la société dans ce qu'elle a de plus profond : sa vision symbolique du monde.



Tessons décorés de motifs Lapita.
La fragmentation des tessons
complique la tâche de reconstruction
des formes et d'analyse des motifs.
© J.-C. Galipaud

Une méthode pour décrire les décors

Inventaire des tessons décorés

Les sources documentaires concernant les décors Lapita sont très variées, et difficiles à consulter : les illustrations d'articles ou de livres sur le Lapita ne montrent qu'une petite partie des tessons découverts. La plupart des tessons de poterie Lapita décorés sont conservés dans les dépôts des services d'archéologie ou des centres de recherches.

Depuis 1997, A. Noury a entrepris le recensement de tous les tessons Lapita décorés dans le but de constituer une base de recherche exhaustive et fiable. C'est une tâche compliquée, et certaines collections, comme celle de Heydrick à Malo dans les années 1970, ne sont toujours pas localisées. La multiplicité des sources, l'hétérogénéité des publications et l'utilisation ponctuelle de codes rendent la normalisation des collections de décors difficile.

Enregistrement et analyse

Malgré ces difficultés, entre 25 000 et 30 000 tessons décorés ont été recensés. Depuis 1997, Noury a tenté en parallèle de concevoir un logiciel permettant l'enregistrement des décors par informatique. L'objectif était de décomposer chaque frise (y compris les grands décors) et d'associer chaque fiche aux données de terrain (site, niveau, carrés de fouilles...). Des outils de recherches de décors et d'analyses étaient inclus (statistiques, croisements de données...). Le logiciel, dénommé « Lapitadraw », a été présenté dans une première version par A. NOURY en 2000 dans le cadre d'un DEA à l'université Paris I, puis dans une version finale à la conférence sur le Lapita qui s'est tenue à Tonga en 2005, et a été mis gratuitement à disposition des chercheurs, en français et en anglais, ainsi que la base de données complète des décors inventoriés à cette date.

La méthode employée par Noury se base sur les méthodes préexistantes [celles de S. M. MEAD (1973-1975), D. ANSON (1983), J.-P. SIORAT (1988) et N. SHARP (1988)]. Lapitadraw permet en effet de pouvoir enregistrer les décors selon n'importe quelle méthode choisie. Les frises annexes (frises peu larges accompagnant les grands décors au-dessous et en dessous) ont été étudiées séparément, en regroupant tous les motifs similaires. Les plus grands motifs ont été décomposés (voir les encarts sur les CO, CU, CV et CM) et chaque variation est étudiée spatialement et temporellement. Deux types d'études ont été conçues. Les premières sont des études de type monographique, sur un site précis. Des études statistiques des répartitions en fonction de la stratigraphie et de la localisation sont menées (par exemple pour les sites de Vatcha, Nessadiou, Koumac [Nouvelle-Calédonie], Makué, Malo [Vanuatu] et Bourewa [Fidji] en particulier). Ces études permettent de caractériser les spécificités décoratives de chaque site si elles existent. Le second type d'études concerne l'examen de chaque groupe de motifs dans tous les sites, afin de tenter de comprendre comment les graphismes ont pu évoluer dans le temps et l'espace, et ainsi appréhender leur répartition géographique dans le monde Lapita. Ce type d'études est d'autant plus fiable que le corpus étudié est élevé et varié. En l'occurrence, environ 30 000 tessons décorés dans plusieurs dizaines de sites permettent d'obtenir des indications assez précises sur la variabilité et l'organisation des décors.

L'évolution des motifs dans le temps

Les décors Lapita ont évolué dans le temps. Par conséquent, toute analyse des motifs ne peut se permettre d'omettre ce paramètre fondamental. Pour comprendre l'importance de l'évolution des décors, considérons la figure 6.

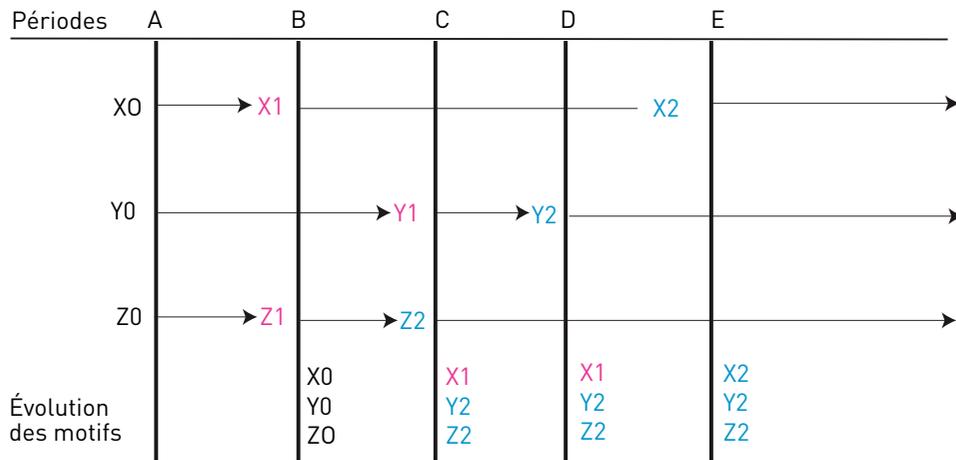


Fig. 6 – Modèle théorique de la variation dans la composition des décors d'une poterie Lapita en fonction des possibilités d'évolution de chaque motif. X, Y et Z sont des motifs. Le chiffre suivant indique l'étape de la transformation. (d'après NOURY, 2005)

Chaque motif Lapita a pu en théorie évoluer de manière indépendante (rythme, processus...). Si trois motifs Lapita X, Y et Z se sont transformés à des rythmes différents dans les sites archéologiques, quelles qu'en soient les raisons d'origine (potiers, croyances, rapidité de communication, etc.), des compositions générales sur les poteries peuvent être bien différentes suivant la période considérée. Ainsi dans l'exemple, à la période A, les motifs X0, Y0 et Z0 peuvent former un décor de poterie. Mais à la période B, les motifs X et Z auront évolué, mais pas le Y. Les compositions entre les périodes A et B seront donc différentes, à l'exception du motif Y qui demeure inchangé. Les combinaisons ainsi possibles sont multiples, et il est bien évident qu'avec 10, 20 ou 50 motifs sur plusieurs périodes, la tâche d'identification devient particulièrement ardue.

Un deuxième facteur n'est pas à négliger. En effet, si l'on intègre le paramètre de l'évolution possible et légèrement décalée des motifs dans différents sites archéologiques (du fait d'une transformation d'un motif sur un site arrivant légèrement plus tard dans les autres sites à

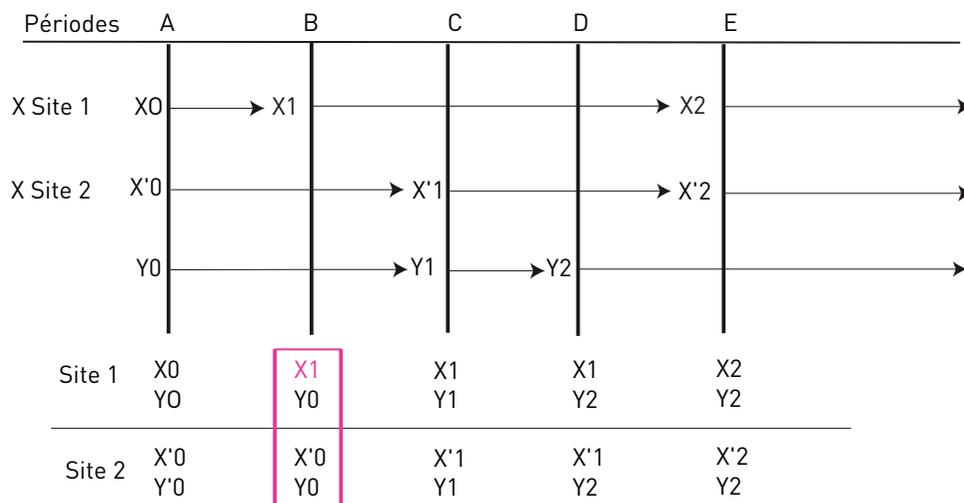
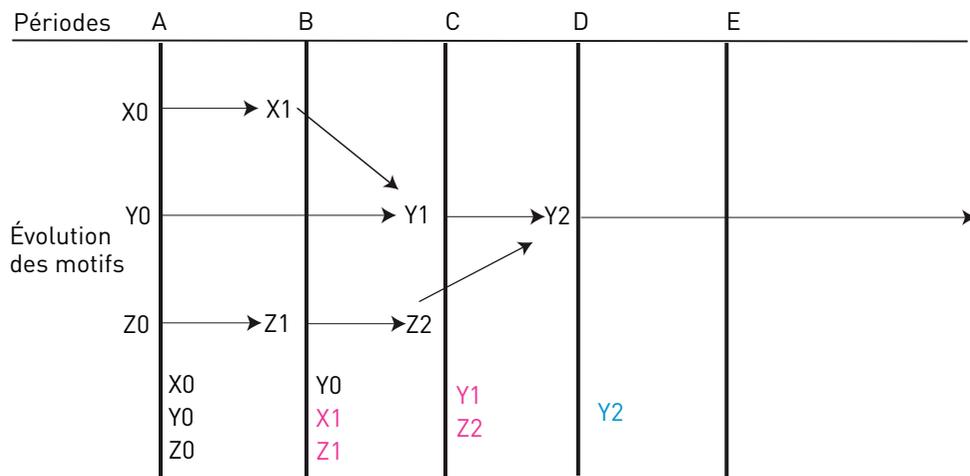


Fig. 7 – Même modèle que celui de la figure 6, en prenant en compte plusieurs sites archéologiques (d'après NOURY, 2005)

Fig. 8 – Modèle d'évolution des décors issus de la fusion de deux motifs.
(d'après NOURY, 2005)



cause, par exemple, de la lenteur des communications), une même composition peut être légèrement différente dans deux sites distincts (fig. 7). On pourra trouver ainsi des tessons décorés dans ces différents sites avec une composition similaire, sauf pour un ou deux motifs dans un site qui présenteront un caractère plus archaïque que dans l'autre site. Ce cas de figure n'est pas uniquement théorique : il en existe de nombreuses occurrences en Nouvelle-Calédonie. On peut trouver par exemple un décor du Lapita récent avec encore quelques caractéristiques du Lapita moyen.

Un troisième phénomène a existé au cours du Lapita. Les décors sont géométriques, et du fait de l'« effet miroir » (voir p. 88) et en particulier de la présence des décors mixtes et de la « simplification » des motifs, les Lapita sont arrivés dans des cas très particuliers à ce que les évolutions de deux motifs débouchent sur un seul et même motif graphique (fig. 8).

Une composition avec plusieurs décors dans une période ancienne ne peut apparaître dans une période récente que sous la forme d'un ou deux motifs seulement. Il est bien évident que cette fusion n'a eu lieu que lorsque les significations des motifs permettaient aussi la synthèse des symboliques de deux motifs. Dans certains cas, il semble que cela ne fut pas possible et nous allons voir que les Lapita ont imaginé des subterfuges graphiques pour éviter la fusion et conserver deux motifs distincts.

POUR EN SAVOIR PLUS

NOURY, 1998, 2000, 2005

À RETENIR

L'inventaire de tous les motifs décoratifs dépend entièrement de l'identification de ce qu'est un motif, et de ses variations multiples à travers le temps.

Les décors des poteries Lapita

Les grands décors : les visages

Quatre catégories de grands motifs constituent le corpus Lapita. Ils sont déclinés en de nombreuses variantes internes, mais sont le plus souvent accompagnés des mêmes frises annexes. Du fait de l'historique de la recherche, en particulier des travaux de J.-P. Siorat, les grands décors furent nommés par le terme « composite » car ils furent réalisés à la fois par des outils droits et des outils ronds et courbes, *a contrario* des décors linéaires uniquement réalisés à l'aide d'outils droits. Ces quatre catégories [composite-médaille [CM], composite-oblique [CO], composite-ondulé [CU] et composite-vertical [CV]] ont toujours été

Représentation d'un visage réaliste dans un décor complexe de grande qualité comprenant ce qui pourrait être le corps et les « bras » écartés, stylisés. À l'intérieur du « corps » se trouve un second visage triangulaire. Les motifs en éventail inversés sous les yeux rappellent des marques de tatouages. Site de Nenumbo (îles Salomon). © P. Sheppard



étudiées indépendamment les unes des autres (voir SPRIGGS, 1990 ; SAND *et al.*, 1996). Seuls les composites-médallions et les composites-verticaux furent mis en relation, notamment par des liens chronologiques : la plupart des CM seraient antérieurs aux CV. Il est étonnant que les CO et les CU n'aient pas suscité plus d'études détaillées. Le nombre des CO connus doit avoisiner au moins la centaine d'exemplaires, sans compter les tessons dont les décors sont fragmentés mais dont on reconnaît une partie du corps central d'un CO.

M. SPRIGGS a montré en 1990 que les CM et les CV (sous les termes de décors « simple face » ou « double face ») pouvaient représenter des visages anthropomorphes d'ancêtres ou de dieux. Il n'est guère possible d'en préciser plus la nature à ce stade. En 2005, A. NOURY a tenté de démontrer que les CO pouvaient être également interprétés comme tels. En fait, il semble que tous les grands décors représentent des visages plus ou moins anthropomorphes (Noury, travail en cours).

En effet, pour représenter un visage humain avec un outil droit, un courbe et un rond, le nombre de possibilités de base est somme toute assez limité. Mais les variations de ces éléments entre eux sont en revanche très nombreuses. Selon les éléments du visage que l'on souhaitait voir représenter en priorité, un potier (ou une potière) modifiait ou insistait sur les yeux, le nez, la bouche ou les oreilles. Les CU, par exemple, ont une large bouche, ce que les autres décors n'ont pas. Le nez, les yeux ou les oreilles ont été les parties les plus sensibles et donc celles qui subirent le plus de variations. La forme générale des visages (souvent en triangle) fut également très prisée.

L'étude détaillée de toutes ces variations est en cours depuis plusieurs années (NOURY, 2000, 2005, en cours) et permet d'établir les liens entre chaque grand motif et leurs variations dans le temps et dans l'espace. Elles sont dues à plusieurs facteurs qui intervenaient dans la société Lapita : l'époque, le groupe et le lieu de réalisation, mais aussi probablement les statuts sociaux acquis par le « détenteur » de la poterie, ou de celui ou celle qui était censé être représenté.

Ainsi, il semble par exemple que des variations de détails pouvaient intervenir lors d'un déplacement de population dans un nouveau site, ou à l'occasion d'une rencontre entre deux parties (deux groupes Lapita) lors d'un mariage ou d'une fusion entre deux groupes différents ; il est difficile de le préciser.

À ce stade, il n'est guère envisageable d'affirmer que certains motifs, ou certaines variations, pouvaient être la propriété d'une personne particulière, d'un chef, ou d'un groupe, mais cela est très probable. Les analyses montrent des concentrations de variantes très claires dans certains sites archéologiques, et celles-ci évoluent avec le temps. À terme, certains décors ne se retrouvent que dans une zone géographique très restreinte (voir le CV en Nouvelle-Calédonie, par exemple) et n'ont pas été utilisés au-delà. L'utilisation de ces motifs semble alors nettement démontrer qu'ils étaient réservés à un groupe ou à une personne très spécifique, comme l'aîné d'une famille, les cadets créant de nouvelles variations pour les utiliser à leurs propres fins.

Les frises annexes

De part et d'autre des grands décors (et parfois même à l'intérieur de ces derniers), de nombreuses frises géométriques, plus petites, ont été réalisées. Des fragments de poteries avec ces frises se retrouvent à foison dans les sites archéologiques. Leur compréhension peut paradoxalement s'avérer très ardue : qu'est-ce qu'un motif ? Est-ce que deux variantes étaient à considérer comme deux motifs distincts ? Ou bien comme un seul motif dont on a dérivé les attributs, de la même manière que les grands décors ?

Les premières études, dans les années 1970 et 1980 (MEAD, 1973, 1975 ; ANSON, 1983, 1986 ; SIORAT, 1988 ; SHARP, 1988) s'attachèrent strictement à respecter la première hypothèse : chaque infime variation était considérée comme un nouveau motif. Cela ne manqua pas de soulever de nouveaux problèmes : une « erreur » de réalisation, un écart infime d'une forme devaient-ils être considérés comme un nouveau motif ? Les débats entre spécialistes furent donc passionnés et intenses, mais sans issue possible : il n'y avait pas de résolution logique du problème en partant de ces bases.

Avec la multiplication des découvertes de sites Lapita, la profusion de nouveaux motifs (ou de nouvelles variantes selon le point de vue) révéla la richesse des frises annexes. Il devint presque impossible d'utiliser la méthode de S. M. Mead, à moins de considérer subjectivement que telle « variante » est identique à tel motif de base.

Si l'on s'attache aux similarités plutôt qu'aux différences, l'organisation des frises annexes est beaucoup plus claire : en regroupant les motifs similaires, puis en effectuant des statistiques à grande échelle sur tous les sites Lapita, on peut s'apercevoir que des groupes de variantes s'organisent très clairement. C'est ce que nous avons commencé à montrer avec les motifs « en éventail » en 2005. Une dizaine de grands groupes sont ainsi apparus.

Cependant, la logique de leur variation semble différer de celle des grands décors : certains ne varient ni en fonction du site ou de la région, ni en fonction de la chronologie. L'étude en cours des associations des petites frises entre elles et avec les grands visages montre que ces motifs venaient « préciser », ou compléter, les grands visages sans pour autant poursuivre le même rythme de modification de leur état. Par exemple, on peut constater des associations récurrentes de trois motifs annexes. Avec les grands décors, il y a également des logiques d'assemblage dans les compositions, par des relations logiques de type : « Si présence de tel motif, alors il doit y avoir telle frise... »

La réunion de toutes ces variations et des associations entre les décors (frises annexes, grands décors) forme des décors très variés sur les poteries entières, et souvent uniques, même si ceux-ci pouvaient se ressembler beaucoup. Pour compliquer le tout, les décors furent différents selon les formes des poteries, et leurs emplacements sur celles-ci (bords, carènes...). Du fait que l'on ne retrouve que très rarement des poteries complètes, cet aspect est difficile à appréhender. Mais il semble que les décors furent aussi apposés en fonction des formes des poteries. Des règles strictes régissaient les décors, portant sur



Décors en frises, bâtonnets et éventails. Ces motifs sont très fréquents dans les frises annexes. Site de Foué. © J.-C. Galipaud



Fragment de décor composite-médaille (visage), surmonté de bandeaux verticaux en « éventail ». Tous les grands décors étaient insérés entre plusieurs frises annexes, plus petites, au-dessus et en dessous. Site de Makué (Aore, Vanuatu). © J.-C. Galipaud

la manière dont ils devaient être réalisés et sur les formes de poteries sur lesquelles ils devaient figurer. Sans doute cela reflète-t-il une différence d'utilisation et de conception rituelle ou sociale sous-jacente. Il s'agit donc de témoins précieux pour comprendre l'organisation sociale des Lapita.

L'exemple le plus remarquable à ce stade de nos connaissances est celui des marqueurs de groupes. En effet, certains décors semblent avoir directement changé selon les groupes Lapita (peut-être des familles élargies). L'étude des évolutions graphiques de ces groupes dans le temps et dans l'espace permet ainsi de suivre certains mouvements de population (NOURY, 2005 : 69-85).

Le recensement de tous les marqueurs est en cours. Il en existe environ une quarantaine et l'inventaire n'est certainement pas exhaustif. Tous ces groupes ont pour origine quatre marqueurs initiaux. Soit ceux-ci se sont « dégradés », soit ils ont fusionné entre eux. On peut donc supposer qu'au commencement de l'élaboration de la poterie Lapita, il existait trois ou quatre groupes originaux en Nouvelle-Bretagne et en Nouvelle-Irlande qui se sont dispersés ensuite dans le Pacifique. Le processus ici suggéré est que les nouveaux groupes de

migrants (cadets de famille ?) modifièrent les marqueurs de leur famille d'origine pour créer leur propre « emblème », la nouvelle marque d'un groupe, ou d'un chef. Certains sites archéologiques ne contiennent ainsi qu'une seule marque, d'autres en recèlent beaucoup. C'est le cas dans le centre-nord du Vanuatu, dans la région des îles de Malo et d'Aore qui semble avoir été un lieu stratégique d'échanges et de passage. Les marqueurs et les variétés de motifs y sont nettement plus abondants qu'ailleurs. Dans le site de Makué par exemple, où plusieurs occupations successives sont attestées, les marques de groupes diffèrent selon les périodes.

Les décorations Lapita sont donc une véritable fenêtre ouverte sur la ou plutôt les sociétés Lapita, sur les mouvements de populations et l'organisation sociale. Subsistent d'autres facteurs que nous appréhendons mal : quelles sont les différences entre les décorations en pointillés, et celles en incisés, ou encore imprimées par des coquillages ? Dans certaines cultures plus récentes en Océanie, cette différence de technique peut indiquer des statuts sociaux, une utilisation rituelle ou cérémonielle, ou encore un usage courant dans la vie quotidienne.

On peut aussi s'interroger sur le rapport entre les poteries décorées et celles qui ne l'étaient pas. S'agit-il de deux types de poteries dont la valeur sociale était différente ? Ou bien d'ouvrages de deux populations différentes, ou bien encore de deux types de poteries réalisées à deux époques successives ?

Des réponses existent, mais partielles. En Polynésie occidentale, de la poterie à engobe rouge mais non décorée semble avoir remplacé les poteries décorées. En revanche, d'autres poteries non décorées ont aussi coexisté durant la période Lapita. Il est très difficile d'en estimer la proportion et la valeur sociale par rapport à la poterie décorée. Les poteries étant partiellement ornées (souvent elles ne l'étaient pas sous la carène) et retrouvées en morceaux, il n'est guère aisé d'en calculer l'importance réelle dans les collections.

Ainsi, beaucoup de questions demeurent en suspens concernant les décorations Lapita. Ne serait-ce que par l'étude des marqueurs de groupes, il apparaît qu'il manque certainement à notre connaissance des sites importants dans certaines zones géographiques (dans le nord de la Nouvelle-Calédonie, par exemple). Des variantes de décors sont possibles mais restent encore à trouver sur le terrain. En ce qui concerne leur interprétation, les débats sont en cours (NOURY, 2005), mais le rythme des fouilles de sites Lapita s'est sensiblement ralenti depuis le début des années 2000.

POUR EN SAVOIR PLUS

ANSON, 1983
MEAD, 1973, 1975
NOURY, 2005
SAND, 1993
SHARP, 1988
SIORAT, 1988
SPRIGGS, 1990

À RETENIR

Les décors Lapita sont constitués de deux catégories de frises : des grands visages plus ou moins stylisés et des petites frises annexes au-dessus et en dessous de ces visages.



Décor composite-médaille
du site de Vatcha (Nouvelle-Calédonie)
découvert par M. Lenormand.
© J.-P. Siorat

Les décors composites-médailles (CM)

Les décors CM sont de larges décors représentant soit un visage simple orné de médailles (CM2), soit un grand décor contenant souvent un double visage (CM1) et appelé « double-face ».

L'étude qui fait référence est celle de M. SPRIGGS (1990 : 83-122), en ayant défini plusieurs types selon deux critères : la forme du médaillon (« earplug ») et le degré de schématisation du décor. Il proposa ainsi une séquence chronologique allant des décors de type I (double-face) aux décors de type II (simple face à médaillon) pour finalement aboutir à des décors de type II récents, qui sont les composites-verticaux de Nouvelle-Calédonie.

Décors composites-obliques,
ou visages anthropomorphes.

A = Visage à simple face,
site de Kamgot (Babase),
fouille G. Summerhayes.

Remarquer que la forme des yeux
et le remplissage du médaillon
ne sont pas dus au hasard
et reflètent peut-être un statut
et une appartenance sociale
spécifiques.

B = Visage à simple face,
site de Makué (Vanuatu),
fouille J.-C. Galipaud.

La forme des yeux est relativement
fréquente, noter la frise supérieure
en éventail (comme en A)
qui est presque systématiquement
appliquée à ces types de décors
à simple face.

© A. Noury (à gauche)
© J.-C. Galipaud (à droite)

Ces grands décors sont rares et semblent avoir été réservés pour des personnes de haut rang ou des occasions particulières. Quelques CM ont été découverts depuis 1990, notamment un grand décor à Mussau (KIRCH, 1987 : 137 fig. 5.5). De ce décor, très fourni en détails graphiques, semblent découler les deux grandes catégories que l'on retrouve ensuite dans tous les archipels.

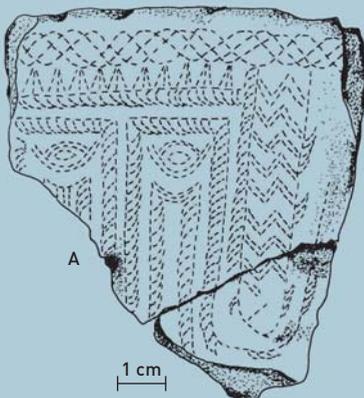
Il est intéressant d'observer la diversité des détails usités dans les visages ; les yeux sont un très bon exemple, même si leur étude pose sans doute plus de questions qu'elle n'en résout.

Selon S. CHIU (2005 : 23), la représentation des yeux aurait pu être un symbole de l'union de deux « maisons » austronésiennes, ou la création d'une nouvelle. Si l'on se rapporte seulement au nombre de variantes des yeux (et eux seuls), cette interprétation est plus fragile, car nous n'avons répertorié que 18 variantes.

Comme celles-ci sont distribuées assez largement dans tout le monde Lapita, il est difficile d'y voir des créations entre maisons, comme pour le cas des marqueurs de groupes, bien plus nombreux. En revanche, une seconde remarque de S. Chiu est bien plus acceptable : en effet, KIRCH (1997) avait proposé que les décors Lapita aient pu être transférés depuis le tatouage. Or, dans ce cas, les marques d'œil et surtout sous les yeux pourraient être issues de cette technique. Ainsi, les marques reproduiraient les mêmes règles sociales que celles qui pouvaient être appliquées dans les tatouages. Dans les différentes manières de réaliser les yeux, on peut voir des signes forts de différenciation sociale.

Le tatouage sous et autour des yeux est très fréquent dans le Pacifique (par exemple en Nouvelle-Bretagne, cf. PARKINSON, 1999 [1907] : 63, 96).

M. SPRIGGS (1990 : 118, fig. 32) a répertorié 14 variantes de médailles (« oreilles ») qui sont pour la plupart des marqueurs de groupes. Ces motifs venaient sans doute préciser l'appartenance ou le rang du sujet représenté (dieu, ancêtre...). De part et d'autre d'un visage, les deux médailles n'étaient pas forcément identiques.



Les décors composites-obliques (CO)

Ces décors sont très répandus dans le monde Lapita, et les variantes sont nombreuses. Ils représentent des visages en triangle, accompagné d'un corps également représenté avec des dessins géométriques (bras et jambes auxquels il manque les extrémités) en forme de « vague » ou de « labyrinthe » (fig. 9, 10 et 11).

Fig. 9 – Typologie des décors composites-obliques (CO).

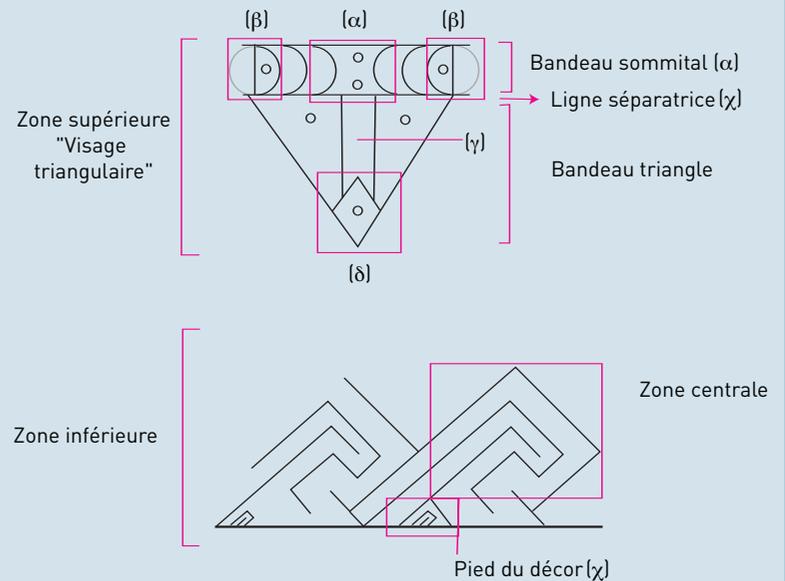


Figure 10 – Variantes des visages en triangle.

I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	
										Visages
										Nez
Composites-obliques				Visage triangle (C. obliques)	C. ondulés	Composites-obliques				

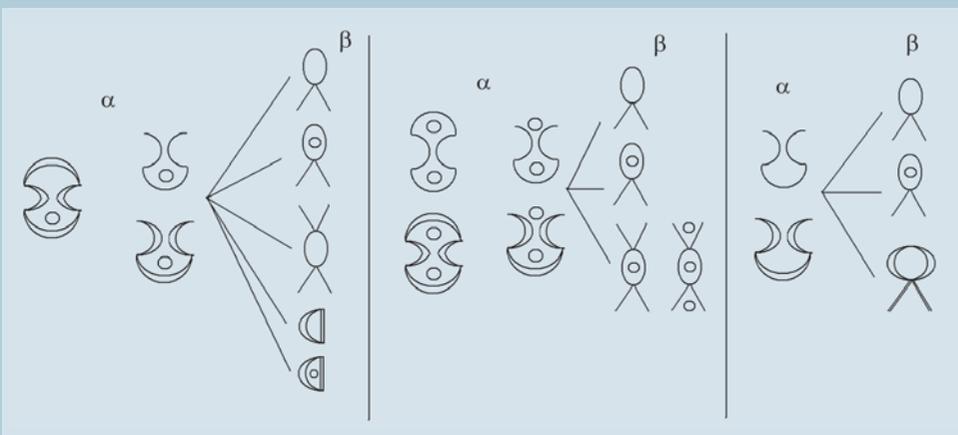


Figure 11– Variantes de l'élément des CO de type II.



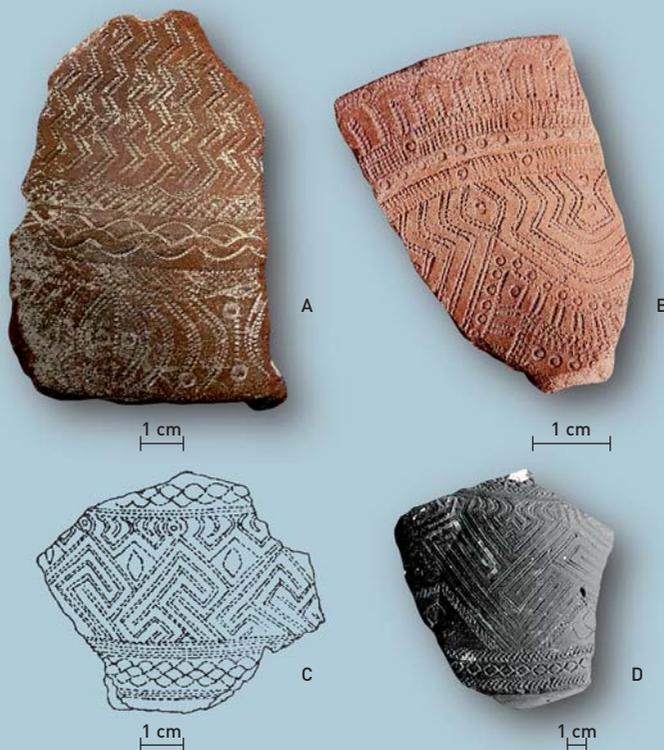
Exemples de décors composite-obliques.

a-e, h : site de Bourewa (Fidji) ;
f-g : site de Nessadiou (Nouvelle-Calédonie).

© A. Noury

C'est le « nez » du visage qui est l'élément central des CO, à bout pointu ou arrondi, agrémenté de cercles ou non, et parfois d'autres éléments plus complexes. Le suivi géographique de ces différentes variantes correspond nettement aux routes établies par l'étude des marqueurs de groupes. La forme d'un nez demeure encore importante dans les arts océaniques plus récents. C'est à la fois un symbole de différenciation culturelle et sociale majeur. Les yeux de ces visages sont également assez variables, car ils pouvaient être coupés dans leur partie médiane par un ou plusieurs bâtonnets verticaux.

Ce sont les formes des nez et des yeux qui sont reprises, partiellement, dans les frises annexes au-dessus et en dessous des visages.



Exemples de décors composites-obliques.

A = Site de Makué (Vanuatu), fouilles J.-C. Galipaud ;

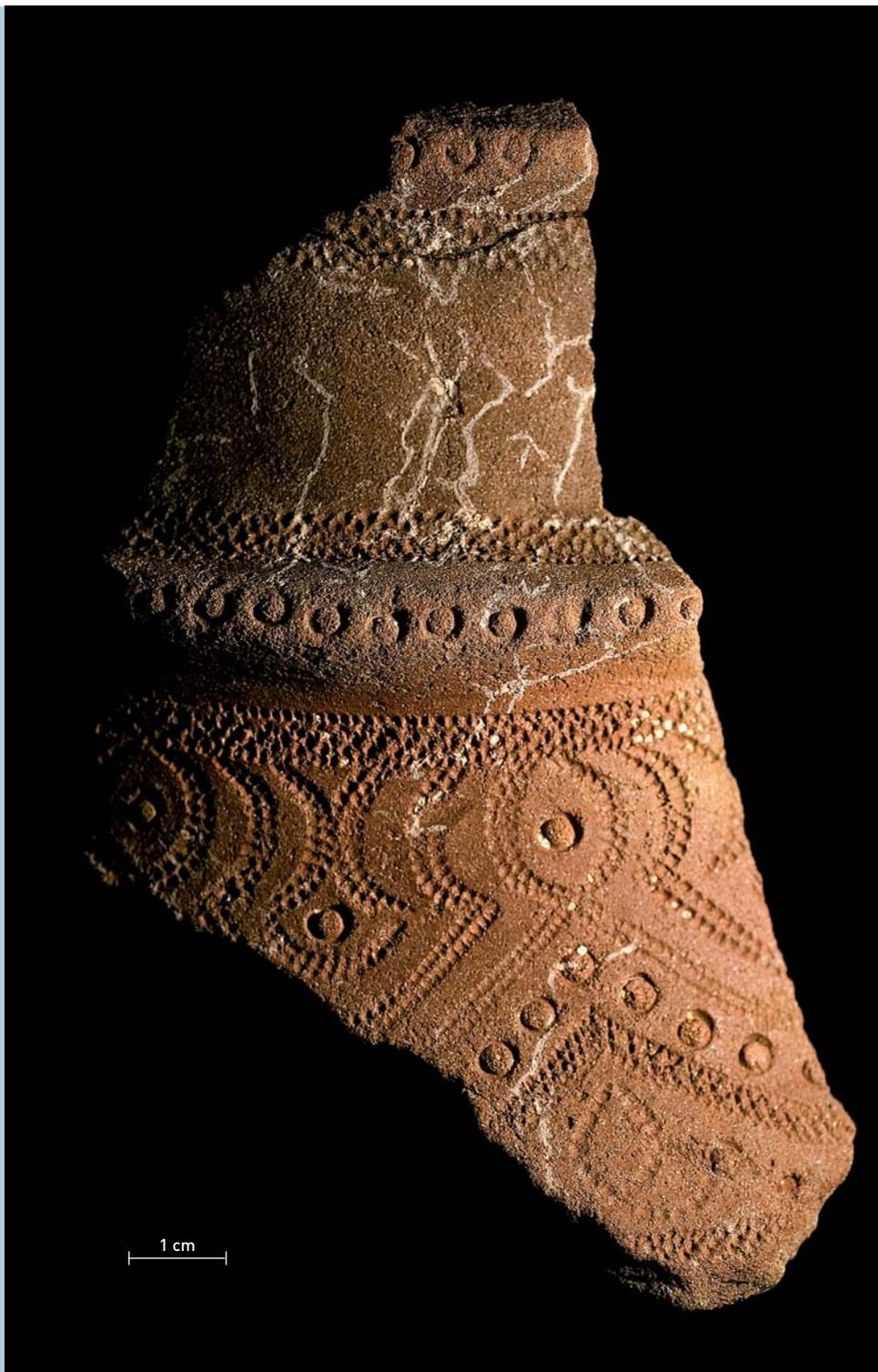
B = Site de Vatcha (Nouvelle-Calédonie), fouilles D. Frimigacci.

© J.-P. Siorat

C = Site de Nessadiou (Nouvelle-Calédonie), d'après SIORAT, 1992 : 205

D = Site de Lavaka (Vanikoro), ramassage de surface de J.-C. Galipaud.

© J.-C. Galipaud



Décor composite-ondulé de type II du site de Makué. Cette variante du « nez », avec des lignes doubles et un cercle inséré, est la plus fréquente au cours du Lapita (environ 28 % des variantes recensées).

© J.-C. Galipaud

Les décors composites-ondulés (CU) ou CO de type VI

Les décors composites-ondulés (CU) sont méconnus. Très peu d'exemplaires ont été découverts ou publiés. Les fouilles du site de Makué au Vanuatu en ont livré au moins huit. La reprise de certaines analyses a permis d'en identifier d'autres que l'on avait oubliés, notamment aux îles Santa Cruz et aux îles Fidji (fig. 12 et 13).

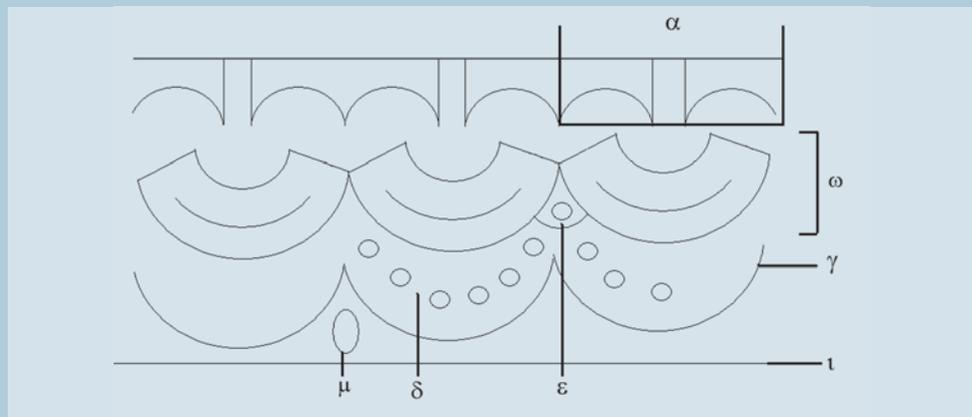


Fig. 12 – Typologie des décors composites-ondulés (CU).

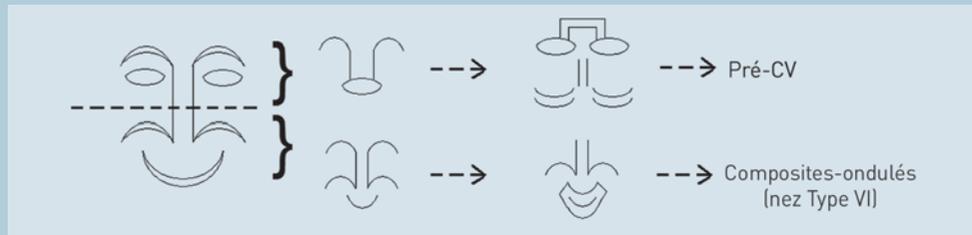


Fig. 13 – Les composites-ondulés dérivent de la partie inférieure d'un visage Lapita.

Il s'agit donc essentiellement d'une bouche surmontée d'un nez. Cependant, cette interprétation est encore à vérifier, car le corpus d'exemples est encore trop faible pour mieux comprendre comment ces décors ont évolué dans le temps. Ce sont essentiellement les variantes du nez qui permettent de bien différencier les CU. Ces variantes se distinguent par le nombre de lignes (simples ou doubles), par la présence ou non de cercles et le nombre de ceux-ci, et leur emplacement précis. Sept variantes sur 11 ne se retrouvent que dans un seul site. À Makué, on compte 5 variantes sur 8 tessons CU. Chaque exemplaire est donc unique.

Ces décors furent très utilisés dans la fosse à poteries entières de Koné, et surtout au Vanuatu (Makué, Téouma) et dans le centre de la Nouvelle-Calédonie (Nessadiou à Bourail). Ces décors sont très probablement anciens et furent abandonnés ou très simplifiés par la suite jusqu'à devenir méconnaissables. Par exemple, les CU des îles Fidji (Bourewa) et de Makué, dont les niveaux anciens sont tous les deux datés d'environ 3200-3100 BP, comportent ce type de décors, directement issus de sites anciens de l'archipel Bismarck, comme dans le site de Kamgot (Babase Island) qui en possède quelques-uns et dont la datation pourrait remonter à 3300 BP.



1 cm



1 cm



1 cm

Exemples de composites-ondulés (CU). Les composites-ondulés sont très présents au Vanuatu. A-C : site de Makué (Vanuatu), fouilles J.-C. Galipaud. © J.-C. Galipaud

Les décors composites-verticaux (CV)

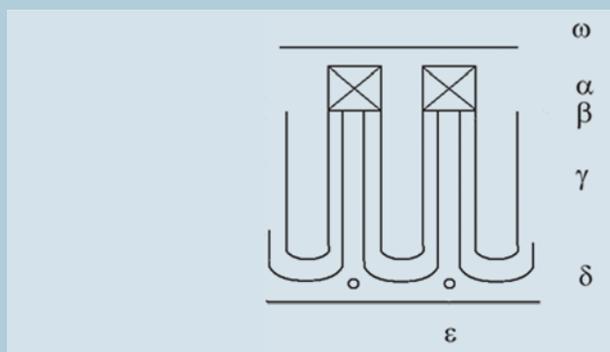


Fig. 14 - Typologie des décors composites-verticaux.



Fig. 15 - Principales variantes de l'élément des CV.

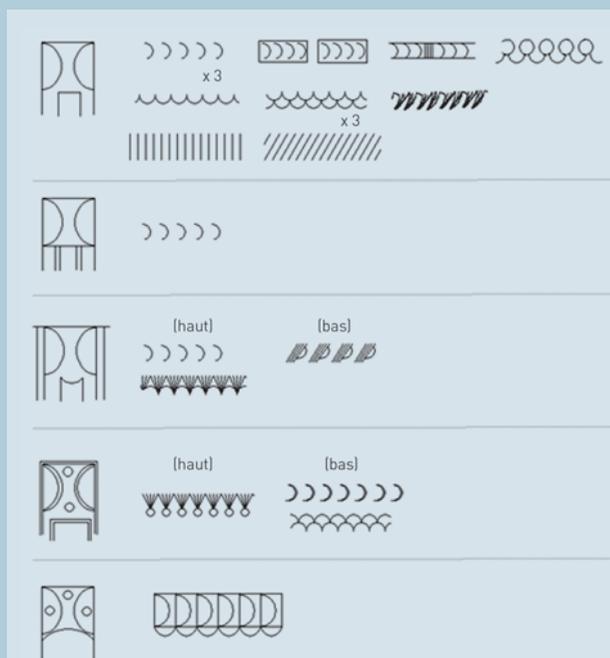


Fig. 16 - Variantes connues de l'élément des CVIII et leurs frises accompagnatrices (au-dessus).

M. SPRIGGS (1990) fut le premier à mettre en évidence la dimension temporelle récente des décors composites-verticaux. Selon lui, ces décors ont évolué à partir des grands décors « en visage » [simple médaillon ou double-face], principalement au sud de la Mélanésie. Ils étaient des décors spécifiques du Southern Lapita (Lapita méridional), décrit notamment par C. SAND (2000). En 2003, S. CHIU soulignait le rôle que ceux-ci jouèrent au cours de la période Lapita en Nouvelle-Calédonie (Koné). Les « yeux » et/ou les décors supérieurs pouvaient avoir joué le rôle de marques de statut social, ou de signes de groupe. Lors d'un mariage ou d'union entre deux groupes, ces signes auraient pu être modifiés pour indiquer la « fondation » d'une nouvelle maison. Ces « motifs intégrés », comme les appelle S. CHIU (2003 : 261), pouvaient être utilisés par les chefs de ces maisons.

La genèse des CV semble provenir de décors plus anciens, et pas seulement des décors à visages à médaillon (CM). Cela sous-entend que l'évolution des CV a eu lieu en parallèle à l'apparition de nouveaux marqueurs de groupes, au moment de l'arrivée des premiers Lapita en Nouvelle-Calédonie. Certains décors ont subi une rotation à 90° lors de leur arrivée dans le nord de l'archipel (NOURY, 2005 : fig. 55). Les CV sont toujours structurés de la même manière, mais avec un grand nombre de variantes dans leurs éléments constitutifs (fig. 14, 15 et 16).

Les frises associées (des bâtonnets, des triangles...) sont souvent les mêmes, la composition générale demeure peu changée. En revanche, les variantes internes sont très nombreuses, sans doute à cause de l'appartenance d'un motif à un groupe, ou à une personne particulière. Le maintien d'une tradition de règles décoratives traduisant des règles sociales, une « coutume », semble avoir été très respecté.

Les frises annexes semblent être des reproductions partielles (demi ou quart) de l'élément supérieur des CV. Ces derniers étant également des marqueurs de groupes, il serait donc possible que les poteries décorées de CV représentent le visage d'un chef surmonté de ses différents attributs (clans pour lesquels il aurait le droit à la Parole par exemple, de la même manière que sur les parures récentes nommées généralement *kapkap*). Mais cela ne demeure pour l'instant qu'une hypothèse.



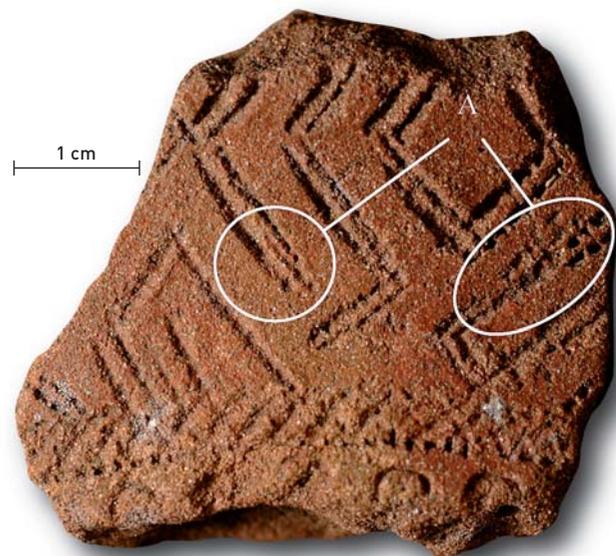
Décors composites-verticaux
du site de Lapita.
Ces décors sont uniques
à la Nouvelle-Calédonie.
© J.-C. Galipaud

■ Organisation des décors

Les outils et les formes de base

Les décors étaient réalisés par estampage avec un peigne en bois ou en os, avant la cuisson du pot. La complexité des motifs géométriques devait nécessiter une assez grande précision pour parvenir à ce que les décors soient accolés précisément autour de la poterie. Mais la qualité de réalisation des décors est très variable : certains sont très fins et précis, sans erreur d'estampage, d'autres ont visiblement été réalisés plus promptement, et l'on peut constater sur ces décors de nombreuses imperfections.

Tesson du site de Lapita montrant plusieurs erreurs d'estampage (déplacement vertical, A).
© A. Noury



Tesson avec une interruption et décalage de ligne (A). Ce décalage a pour effet qu'il apparaît 4 lignes du côté droit, alors que les autres motifs sont à 3 lignes.
Site de Lapita.
© A. Noury

Ces anomalies sont utiles pour appréhender ce qui pouvait être important, ou nécessaire (et donc bien réalisé) pour les Lapita, et ce qui était conçu plus hâtivement. Si certains décors sont clairement négligés, d'autres sont beaucoup plus litigieux. S'agit-il de réelles erreurs ou d'un décalage graphique volontaire revêtant une importance pour la compréhension d'un décor ? Cette question ne peut être résolue qu'après avoir étudié les multiples variantes d'un décor. Les anomalies, les décors atypiques y sont ainsi répertoriés.

On a suggéré que les Lapita décoraient leurs poteries avec des écailles de tortue, du moins pour la réalisation des courbes (AMBROSE, 1999). Mais aucun élément ne permet véritablement de l'affirmer avec certitude. Outre le côté symbolique de cet animal dans le monde océanien moderne, il était chassé et consommé, comme les restes de tortues marines dans de nombreux sites l'attestent. Les fouilles archéologiques n'ont jamais livré d'outils ou d'objets que l'on aurait pu associer aux décorations des pots. Et cela n'a rien de surprenant. Ces outils ont pu être fabriqués dans des matières périssables, et surtout rien ne nous dit que les poteries ont été décorées à l'emplacement où elles ont été abandonnées.

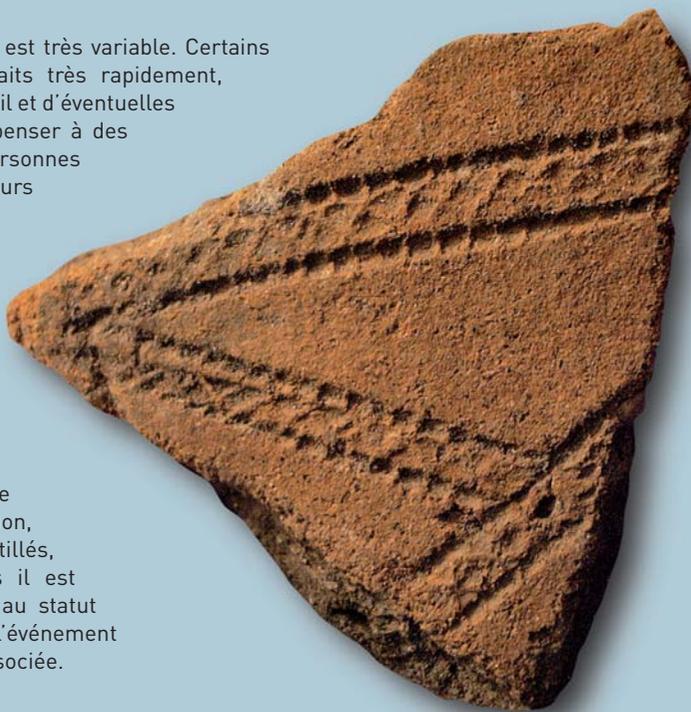
Les techniques de fabrication des décors

Les décors n'ont pas tous été réalisés à l'aide d'une seule et même technique. La technique des pointillés est bien entendu la plus fréquente et c'est elle qui a permis de caractériser la poterie Lapita. Les outils étaient de trois sortes : droits, courbes et ronds. Les deux premiers étaient dentelés, l'outil rond étant une sorte de poinçon. Ces outils n'ont jamais été retrouvés dans un site Lapita, ce qui laisse supposer qu'ils étaient en matière périssable, ou que les pots n'étaient pas décorés à l'endroit où ils étaient abandonnés. Les deux hypothèses ne sont pas exclusives. Mais il existe également des décors caractéristiques du Lapita qui furent incisés. Ils sont de deux types : les décors dont les motifs sont différents des motifs pointillés, et qui existèrent dès le début du Lapita. Et les décors incisés qui imitent des décors pointillés, mais que l'on ne retrouve que pour la période récente du Lapita. D'autres techniques de décorations plus marginales furent aussi occasionnellement utilisées (à l'aide de coquillages, technique appelée *cardial*, ou par des impressions d'ongles).

Selon W. Ambrose, les outils utilisés étaient des écailles de tortue. Pour les courber, il aurait suffi de les chauffer à 90 °C. Une roulette n'aurait cependant pas existé, comme d'autres chercheurs le suggèrent (BEST, 2002).

Les décors étaient réalisés de haut en bas et de la gauche vers la droite, avant la cuisson. Lorsqu'un motif nécessitait plusieurs outils différents, le décorateur effectuait d'abord un premier passage avec le premier outil, puis le complétait avec un second outil, voire plus. Après la cuisson, il est possible que de la couleur ait été ajoutée, mais les conditions de préservation et les méthodes de fouilles (lavage des tessons dès leur découverte) n'ont permis de retrouver que très peu d'exemplaires, peu indicatifs (BEDFORD, 2006). Les traces d'un remplissage de chaux (blanches) dans les pointillés, plus fréquentes, nous laissent imaginer la qualité esthétique que les décors pouvaient avoir.

La qualité de la réalisation est très variable. Certains décors sont résolument faits très rapidement, sans trop se soucier du détail et d'éventuelles erreurs. Ils peuvent faire penser à des décors réalisés par des personnes inexpérimentées ou en cours d'apprentissage. D'autres au contraire sont extrêmement fins et bien conçus, la moindre erreur d'estampage a été « gommée » dans l'argile pour ne laisser qu'un décor « parfait ». Il est difficile de connaître le degré de différence entre ces deux types de réalisation, ou entre des décors pointillés, incisés ou *cardiaux*. Mais il est possible que cela soit lié au statut social ou à l'importance de l'événement auxquels la poterie était associée.



Tesson du site de Bourewa (Fidji) qui montre l'utilisation de la « roulette ». Cette dernière technique fut surtout réservée à des périodes anciennes.

© A. Noury

Décor en pointillé
(outil droit et outil courbe).
Site de Makué, île d'Aore.
© J.-C. Galipaud

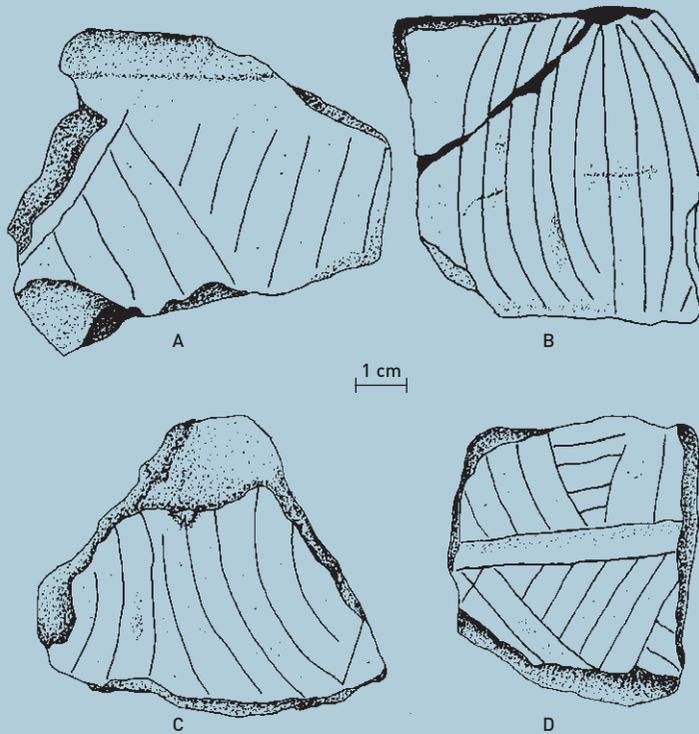


Fig. 17 – Décors incisés
(A à D : site de Bourewa, Fidji).
Ces décors incisés sont mélangés
aux décors pointillés
dans les niveaux anciens et récents.
Les motifs représentés
sont très différents de ceux
qui ont été faits en pointillés.
© A. Noury

Trois formes de base ont été utilisées : rond, droit et courbe. En outre, une « roulette » a pu exister pour faire des décors étendus [BEST, 2002]. Mais si l'existence des trois outils de base est confirmée par l'étude des pointillés, celle d'une roulette à l'ouest des îles Fidji n'est pas formellement attestée, du moins de manière massive. Sur le site de Bourewa, de nombreux tessons comportent des petites bandes comprenant des décors très fins. L'usage d'une roulette de faible largeur paraît presque indispensable pour réaliser de telles frises. Le diamètre ou les tailles de ces outils sont très variables, et il est très difficile, et dans la plupart des cas impossible, de mesurer avec précision leur dimension. Dans les exemples les plus favorables (impressions profondes et nettes, décor bien conservé), on peut compter les pointillés. Si un pointillé est différent des autres (plus large, un léger défaut caractéristique), on peut alors repérer les limites de chaque impression d'outils. Sur certains tessons, on peut facilement identifier les différents outils utilisés. Sur un outil droit par exemple, le nombre de pointillés peut être très variable d'une poterie à une autre, mais sur le même tesson, ce chiffre reste le même.

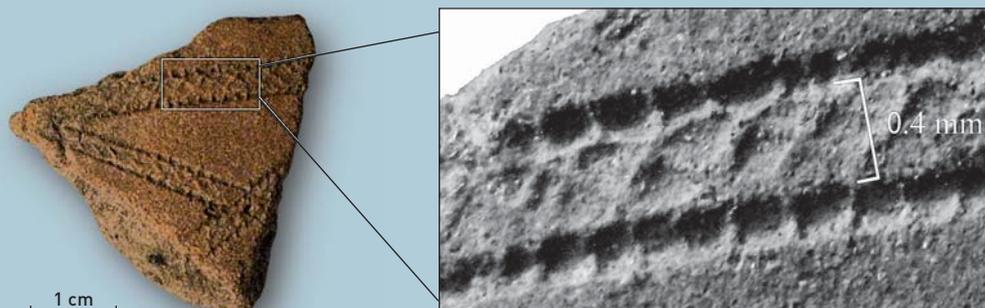
En observant les superpositions des traces d'outils, on peut aussi, dans de bonnes conditions, observer les différentes séquences que le potier a suivies pour décorer le pot. La norme était de décorer de haut en bas, et de la gauche vers la droite. Mais cette norme demeure fluctuante en fonction surtout de l'optimisation du temps. Par exemple, le potier préférait garder son outil droit pour faire les décors droits d'une seule traite, puis il pouvait revenir sur la frise avec un outil rond, ou un outil courbe.

Nous avons tenté de mettre en évidence l'usage d'un même outil sur plusieurs tessons à l'intérieur d'une collection [Lapita (Nouvelle-Calédonie)], voire de plusieurs sites différents [Malo, Makué (Vanuatu), Nenumbo (îles Salomon)]. Mais aucun résultat probant n'a été révélé.

L'objectif de cette recherche était de repérer des tessons réalisés à l'aide d'un même outil sur deux sites différents, montrant ainsi de manière formelle des liens entre ces sites. D'autre part, cela pourrait théoriquement permettre d'identifier des décors différents réalisés par un même outil, et donc, montrer la relative contemporanéité des motifs ainsi réalisés.



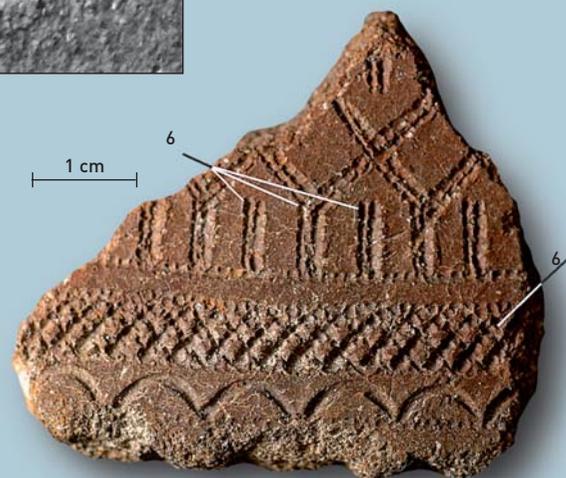
Les décors étaient réalisés à l'aide de trois outils principaux de forme droite, courbe ou circulaire.
© J.-C. Galipaud



Tesson de Bourewa (Fidji) montrant l'usage probable d'une roulette permettant de réaliser minutieusement ces fines frises. Les demi-cercles imbriqués apparaissent alors en relief, alors que ce décor apparaît en creux dans les tessons néo-calédoniens, par exemple.
© A. Noury



Exemple de tesson permettant de compter les pointillés très précisément. Site de Makué (Vanuatu).
© J.-C. Galipaud



Exemple de comptage des pointillés présents sur l'outil ayant servi à la décoration. Tesson du site de Makué (Vanuatu).
© J.-C. Galipaud

L'organisation en frises

Les décors étaient composés de plusieurs bandeaux (ou frises) horizontaux s'étalant sur le pourtour de la poterie. Ces frises pouvaient être à l'intérieur d'un pot dont le bord est évasé, mais elles étaient surtout sur la surface externe, généralement entre le bord et la carène, voire parfois un peu en dessous de celle-ci. Pour les coupes, le pied était en revanche entièrement décoré.

Les grands décors composites peuvent dépasser une dizaine de centimètres de hauteur. Leurs différents types sont peu nombreux (moins d'une demi-douzaine) mais sont connus par de très nombreuses sous-variantes. Ils sont plus figuratifs que les petites frises. Ces dernières sont en revanche plus géométriques. Elles répètent horizontalement un motif particulier (ou verticalement dans de rares cas). Elles peuvent être en outre utilisées à l'intérieur même des grands décors. Il existe environ une vingtaine de types de frises annexes bien identifiées. Mais le nombre de variantes peut être pour certaines frises très élevé. Si l'on multiplie les types de grands décors et de petites frises au nombre de leurs variantes respectives, on obtient plusieurs centaines de motifs qui correspondent aux très nombreux motifs des travaux de D. Anson ou de S. M. Mead.

Il existait certes d'autres modes de décoration. Dès le Lapita ancien, il existe de grands décors réalisés en incisé. Les motifs sont toujours les mêmes et différents de ceux réalisés en pointillés. Mais ce n'est que dans la période récente du Lapita que l'incisé tend à remplacer la technique pointillée. Une autre technique décorative, le battoir, est présente dans le Lapita de Nouvelle-Calédonie et plus tard à Fidji. Le battoir, utilisé pour affermir les parois du pot, peut constituer un mode décoratif en soi si la batte utilisée est gravée. Dans le Lapita, les traces intentionnelles de battoir sont rares, mais la technique était utilisée, en Nouvelle-Calédonie en particulier, sur des poteries plus frustes associées au Lapita dans les sites.

Les trois formes d'outils Lapita permettent, grâce à leur combinaison, de réaliser de nombreux motifs. Cela dit, certaines formes sont quasiment impossibles à reproduire avec ces outils. Le cas de la spirale est le plus significatif : la spirale ne semble pas avoir existé dans le corpus décoratif du Lapita, du moins sur les poteries. D'autres motifs difficiles à réaliser ont été faits en incisé. D'ailleurs, les motifs incisés anciens ne sont pas reproductibles avec les outils pointillés. La méthode des Lapita, avec trois formes de poinçons, est remarquable dans la reproductibilité à l'identique du même motif dans chaque frise horizontale. En effet, reproduire à l'identique un cercle sur le pourtour de la poterie n'est pas aisé en incisant. En revanche, cela devient beaucoup plus facile par estampage.

Une telle standardisation des motifs de base (rond, courbe, droit) est un facteur qui a dû jouer un rôle non négligeable dans la conservation de l'aspect des décors identiques pendant plusieurs centaines d'années. Mais n'oublions pas que les motifs ont probablement existé sur d'autres supports que la céramique (voir GREEN, 1979). Il faut ainsi différencier les décors incisés anciens et récents. Les décors anciens ont été créés pour évoquer des motifs impossibles à réaliser par la méthode du pointillé. À l'inverse, les décors récents s'attellent à reproduire des décors pointillés déjà existants, voire à les déformer dans les périodes post-Lapita.

L'effet miroir : la symétrie verticale des décors

Les décors sont représentés de manières différentes selon qu'ils sont situés sur un bord, au-dessus ou au-dessous d'une carène, ou encore au-dessus d'un fond. Les motifs sont ainsi « à l'endroit » au-dessous du bord mais « à l'envers » au-dessus d'une carène (fig. 18).

Cette règle est quasi générale et très peu d'exemples contraires ont été publiés à notre connaissance. Les rares tessons dans ce cas sont souvent mal représentés (à l'envers ou de travers) et un examen détaillé révèle la mauvaise interprétation de leur orientation. Les seules exceptions proviennent des décors Lapita les plus anciens, dont presque tous ont été découverts dans l'archipel Bismarck. Chaque motif peut ainsi revêtir trois positions différentes : à l'endroit, à l'envers et mixte. La dernière catégorie comprend les décors qui sont alternativement à l'endroit et à l'envers. Ils sont souvent plus larges que les frises annexes et peuvent être assimilés à des grands décors composites.

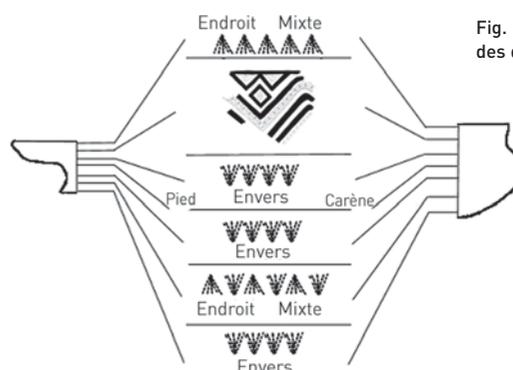


Fig. 18 – Composition avancée des décors : l'effet miroir.

Une explication technique peut être avancée pour justifier cette règle : il est plus aisé pour un potier de décorer certaines parties du pot (le haut de la carène, par exemple) en le retournant. Même si cette explication est probable, on ne doit pas oublier que, dans certains cas, elle n'est pas de mise : un bord très ouvert, par exemple, aura l'intérieur du bord décoré à l'endroit (ce qui est normal). Mais l'extérieur (au-dessous du bord) le sera à l'endroit également alors que, techniquement, il aurait été plus facile de retourner le pot pour le décorer. D'autre part, la plupart des grands morceaux de poteries de Nouvelle-Calédonie et du Vanuatu montrent que l'espace sous la carène n'était pas systématiquement décoré.

On peut rapprocher cette technique décorative symétrique d'autres types d'artisanat océanien : les tapas, les nattes, les boucliers, les chambranles de cases et, plus rarement, les tatouages sont souvent symétriques. Doit-on en conclure que les décors sont issus d'un de ces artisanats ? Même si cela reste plausible, on ne peut encore établir de lien direct. En revanche, on peut se rappeler une proposition de J.-P. SIORAT (1988) concernant la présence de couvercles de pots dans certains corpus de tessons. Quelques fragments de couvercles sont d'ailleurs présents et identifiés dans les collections de Nessadiou et de Vatcha, ce qui a permis de déterminer une partie de l'orientation de leurs motifs. Il est probable en effet que certains de ces couvercles avaient une forme similaire à celle du pot sur lequel ils trônaient. On imagine bien dans ce cas les Lapita retournant leurs pots avec couvercles suivant l'utilisation qu'ils voulaient en faire. Le pot devenant couvercle, le couvercle devenant pot. Les motifs étaient pour moitié à l'endroit, et pour moitié à l'envers.

POUR EN SAVOIR PLUS

- AMBROSE, 2007
- BEST, 2002
- NOURY, 2005
- SIORAT, 1988, 1992

À RETENIR

Des règles très précises guidaient les artistes Lapita.

Outre les fameux décors en pointillés, il existait d'autres types de décorations, dont les décors incisés.

Fabriquer des poteries Lapita aujourd'hui

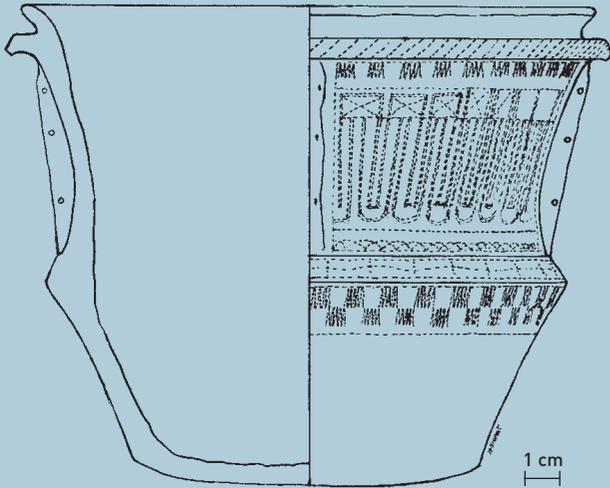


Fig. 19 – Schéma d'origine du décor à reconstituer de la poterie.
Dessin J.-P. Siorat

L'expérimentation est une des voies utiles pour comprendre les techniques anciennes. Jean-Pierre Siorat réinvente les techniques des potiers Lapita depuis près de vingt ans. Les essais de cuisson infructueux, les décorations mal calculées, les erreurs de conception des formes : chaque tentative permet de mieux appréhender les étapes anciennes de la fabrication, depuis le choix de l'argile et du bon dégraissant jusqu'à la cuisson finale après la décoration. Si, pour lui, fabriquer un pot Lapita est « simple », il n'en a pas moins fallu beaucoup de patience pour arriver à un résultat. Les musées du monde entier font appel à lui pour réaliser des répliques (exposition au Bishop Museum à Hawaï) et il organise des actions de sensibilisation envers les jeunes de Nouvelle-Calédonie.

Afin d'imiter la composition et l'hygrométrie de la pâte utilisée par les Lapita, il sélectionne de l'argile de Nouvelle-Calédonie qu'il trie pour en retirer les gros éléments, puis il ajoute du sable corallien de plage calibré à 0,4-0,5 mm. L'argile vendue en magasin ne manquerait pas de faire exploser les pots lors de la cuisson. Celle-ci est effectuée pendant une heure ou deux sur un simple feu de bois. Une seule journée (cuisson et décoration incluse) suffit à un potier exercé pour fabriquer un pot.

Les décorations des poteries sont reproduites à partir de gros fragments découverts lors des fouilles archéologiques. Cela permet à J.-P. Siorat de comprendre les modalités de réalisation des décors, et les outils (dentelés ou non) utilisés. Ses recherches l'ont amené à proposer cinq outils de base : un rond, deux courbes et deux droits. Les deux derniers étant déclinés en une grande et une petite taille pour pouvoir gérer tous les types de décors (SIORAT, 1988, 1992 ; site internet : "<http://www.Lapitapots.nc>").



Reconstitution d'une coupe ouverte
ou d'un couvercle avant la cuisson.
© J.-P. Siorat



Reconstitution d'un pot de Lifou
à partir d'un décor.
Le couvercle est également
une restitution à partir de tessons
existants.
L'assemblage entre la poterie
et le couvercle est probable
mais n'est pas prouvé par la fouille,
à l'exception d'un pot entier
recouvert d'un coupe formant
couvercle dans le site de Téouma
au Vanuatu.
On notera avec grand intérêt
la présence des liens qui unissent
les deux par des trous dans le bord
et dans les renforts d'encolure.
Le pot seul mesure 28 cm d'ouverture,
24 cm à la carène et 22 cm de hauteur
et il doit peser à peu près
deux kilogrammes.
© J.-P. Siorat

Reconstitution de deux poteries
de Nouvelle-Calédonie.
© J.-P. Siorat



La société Lapita

L'homme Lapita

La récente découverte d'un cimetière de la période Lapita à Téouma dans l'île d'Efate, au centre de l'archipel du Vanuatu, apporte un éclairage neuf sur la difficile question de l'origine des populations Lapita et nous informe sur les conditions de vie de ces découvreurs océaniens.

Le site, situé dans les terres de la baie de Téouma, a révélé plusieurs dizaines de sépultures. Les fouilles se poursuivent actuellement, et il a été annoncé récemment (juillet 2010) la découverte de deux squelettes d'enfants. Les squelettes sont associés à de la poterie décorée et d'autres artefacts. Ce site unique apportera des éclaircissements sur les pratiques funéraires Lapita, qui jusqu'à présent étaient presque inconnues : l'importance des crânes dans les rituels est édifiante, et les liens avec la poterie décorée sont désormais établis. L'état de conservation des squelettes va permettre des analyses génétiques et d'autres études sur le régime alimentaire, les maladies et l'état physique des populations Lapita (VALENTIN *et al.*, 2010).

Selon que l'on applique les résultats des études génétiques réalisées sur les populations actuelles à la résolution de la question de l'origine des populations Lapita en Asie ou bien à celle de leur proximité génétique en Océanie, les réponses sont contradictoires. La nature des gènes interrogés et l'échantillonnage ajoutent encore à la complexité de l'interprétation. Compte tenu du lien qui semble aujourd'hui démontré entre les premiers colons Lapita et les Polynésiens d'aujourd'hui, c'est chez ces derniers que de nombreux généticiens sont allés chercher des réponses aux interrogations sur l'origine ultime de ces Océaniens. Aujourd'hui, il apparaît que Polynésiens et Micronésiens n'ont que peu d'affinité génétique avec leurs voisins mélanésiens, sauf ceux de la frange polynésienne (Fidji), et n'ont pas non plus de liens génétiques suffisants

Un squelette en cours d'étude sur le site de Téouma.
© J.-C. Galipaud



avec les populations de Taïwan pour conforter l'hypothèse d'un développement du Néolithique austronésien dans cette île. Par contre, on observe une concordance génétique importante entre les Polynésiens, les Micronésiens et les populations des îles de l'Asie du Sud-Est mais aussi des populations aborigènes de Taïwan et du nord des Philippines. Les Lapita et leurs descendants sont donc originaires des îles du Sud-Est asiatique avant l'expansion mongoloïde vers ces mêmes îles.

Des études plus précises ont cependant montré que les Polynésiens ont une double origine génétique, avec un apport mélanésien dans les lignées mâles, et que ces caractères génétiques hérités des Mélanésiens sont plus anciens que les caractères asiatiques. Cette tendance s'inverse en allant vers l'est, ce qui conforte l'idée d'un peuplement graduel et systématique des îles de la Polynésie centrale vers la Polynésie orientale. Fidji semble jouer un rôle majeur dans la gestation du monde polynésien, mais aussi l'archipel Bismarck. En effet, les résultats d'une analyse de l'ADN mitochondrial (transmis par les femmes) sur des restes anciens (XIX^e siècle) des Salomon et leur comparaison avec les résultats d'analyses similaires en Asie du Sud-Est et en Océanie indiquent qu'il existe une similitude entre les individus de l'archipel Bismarck, des îles Santa Cruz et du reste de la Mélanésie insulaire. Les individus des grandes îles des Salomon, par contre, où aucun site Lapita ancien n'a jamais été trouvé, ont des résultats différents, plus proches de ceux de la Nouvelle-Guinée (RICAUT *et al.*, 2010).

Les résultats de l'étude génétique des restes humains anciens datant du Lapita, ceux de Téouma en particulier, ne permettent pas de confirmer l'hypothèse d'une origine uniquement Lapita des Polynésiens d'aujourd'hui. Malgré les limites évidentes de l'étude de l'ADN ancien, il est clair que les populations Lapita n'étaient pas génétiquement homogènes et que leur signature génétique renvoie à un fond commun à tout le Pacifique insulaire.

De ces données émergent pourtant plusieurs informations. Les Lapita ne sont pas génétiquement similaires aux Polynésiens d'aujourd'hui, ce qui implique que l'idée d'une traversée rapide de la Mélanésie (modèle du fast train) par des populations asiatiques qui peuplent la Polynésie n'est pas confirmée par la génétique. Il existe dès l'origine une diversité naturelle chez l'homme Lapita, et cette diversité va encore augmenter lors du lent brassage qui se produit pendant l'exploration et le peuplement des îles vierges de la Mélanésie et de la Polynésie occidentale. Cette diversité génétique a pu empêcher ou limiter les risques de dérive génétique liés à l'isolement relatif de petites populations installées dans les îles de la Polynésie centrale. Enfin, la diversité actuelle des Mélanésiens insulaires et des Polynésiens s'explique nécessairement par d'autres flux migratoires ayant eu lieu à la suite du Lapita.

POUR EN SAVOIR PLUS

FRIEDLAENDER *et al.*, 2008

HAGELBERG, 2007

RICAUT *et al.*, 2010

À RETENIR

La diversité génétique des Lapita montre qu'ils n'avaient pas une origine unique.

Il n'y a pas de corrélation entre les Lapita et un groupe humain particulier, tel que les Polynésiens.

Économie des sites

On ne connaît guère l'aspect que pouvaient prendre les habitats terrestres des Lapita, leur organisation et les modes de subsistance réels qui furent en jeu. Et pour cause : très peu de structures d'habitations ont été jusqu'à présent retrouvées. Les sites Lapita sont pour la plupart en bord de mer (mais peut-être est-ce un biais dû aux recherches essentiellement axées sur cet environnement ?). L'action conjointe de la mer et de l'ensevelissement par la forêt n'a laissé que très peu de traces de trous de poteaux, d'éventuelles fosses, ou encore de foyers et de zones horticoles. Il est donc difficile d'estimer les surfaces occupées et les interactions avec la nature. Selon les estimations réalisées par différents chercheurs, la grande majorité des sites couvre une surface de moins de 5 000 m². Cependant, ce type de calcul est particulièrement aléatoire, du fait même que les structures au sol sont peu ou pas du tout visibles. Si l'on se base uniquement sur la poterie, on peut ne pas se retrouver sur un site d'habitat, mais sur un site cérémoniel ou de sépulture. L'habitat pouvait avoir été plus loin dans les terres, par exemple.

On sait cependant que l'irruption des Lapita dans certaines îles correspond à une période de relative déforestation, qui prendra une ampleur bien plus grande dans les périodes suivantes. Certaines espèces animales semblent avoir été décimées dès les premières occupations humaines, certains grands oiseaux en particulier. Des espèces de mégapodes (*Megapodius*) ont été lourdement décimées aux Samoa, Tonga, Fidji, au Vanuatu et en Nouvelle-Calédonie (dans ce dernier archipel, le grand *Megapodius Sylvianis neocaledoniae*, d'environ 1 m de hauteur, a disparu). En Nouvelle-Calédonie, le crocodile *Mekosuchus inexpectatus* s'est également éteint (ANDERSON *et al.*, 2010).



Faune aujourd'hui disparue :
Sylvianis, crocodile et tortue.
Dessin J.-P. Siorat

On a longtemps pensé que les Lapita ne s'installaient que sur les petites îles satellites de grandes terres, ou bien encore qu'ils préféraient systématiquement les lieux où il y avait un lagon, et non pas au bord des récifs frangeants. C'est effectivement le cas pour une assez grande proportion de sites, mais c'est loin d'être une généralité absolue. Les implantations Lapita sont finalement très variables. Les Lapita se sont adaptés ponctuellement aux différents environnements disponibles. Les impératifs étaient la présence d'eau douce et un accès facile à la mer et à ses ressources.

Les habitats des sites de Nenumbo (îles Santa Cruz) et de Talepakemalai (îles Mussau) sont les deux exemples les plus intéressants concernant les structures d'habitat.

Une structure d'habitation à Nenumbo ?

Roger Green a découvert sur le site de Nenumbo (RF2) aux îles Santa Cruz plusieurs dizaines de trous de poteaux qu'il a interprétés comme une structure d'habitation d'environ 7 x 10 m, avec peut-être un plancher surélevé et un ou plusieurs foyers, une aire de préparation de la nourriture un peu plus loin, des fosses de stockages de denrées et peut-être une palissade en bois. Un puits aurait pu avoir été aménagé pour atteindre une petite nappe phréatique.

L'ensemble fut fouillé sur plus de 150 m², et Green se basa notamment sur les différences de concentration des différents artefacts (poterie, obsidienne, déchets osseux et coquilliers) pour définir les différentes zones. Certaines interprétations mériteraient peut-être un réexamen, mais cette petite implantation humaine nous montre un rare exemple d'installation terrestre.

Le lagon, en face d'une passe, et des terres fertiles un peu plus loin ont pu fournir toutes les ressources alimentaires que les Lapita souhaitaient : des ressources marines importantes et la possibilité de pratiquer la chasse ou l'arboriculture, même si aucune trace probante n'a été retrouvée.

La durée de l'occupation du site fut assez courte, une centaine d'années, peut-être beaucoup moins. Cependant, rien ne prouve vraiment que ce site ait pu être plus qu'un habitat très temporaire, ou un site ponctuel cérémoniel par exemple. La surface occupée est relativement réduite, et les différentes zones ne sont pas clairement délimitées.

Un village lacustre à Talepakemalai

P. V. Kirch effectua des fouilles, dans un milieu très humide et complexe, sur le site de Talepakemalai, sur l'île d'Eloaua aux îles Mussau. Des habitats sur pilotis furent retrouvés, accompagnés d'un riche matériel archéologique : poteries finement décorées, de l'obsidienne bien entendu et même une petite statuette en os et une dent de cochon, ainsi que de la parure. La rangée de maisons sur pilotis couvrait une surface d'environ 82 000 m². Ce site exceptionnel attend d'être à nouveau fouillé, mais les coûts et les difficultés d'organisation ne permettent pas à l'heure actuelle de poursuivre ces intéressants travaux.

Selon Kirch, plusieurs générations de Lapita auraient pu y vivre durant environ 800 ans. On connaît de nombreux exemples ethnographiques de ce type d'implantation sur pilotis dans le Pacifique. L'économie y est essentiellement tournée vers l'océan, et les populations y demeurant sont bien souvent des marins chevronnés. Dans le cas des semi-nomades de la mer d'Asie du Sud-Est, il s'agit de la première forme de sédentarisation lorsqu'ils abandonnent pour un temps ou définitivement leurs bateaux-maisons.

D'autres restes de structures d'habitats de moindre importance ont été retrouvés, à Lolokoka (sur l'île de Niuatoputapu), et surtout dans l'archipel Bismarck, aux îles Arawe et à Kreslo par exemple, mais il s'agit le plus souvent d'interprétations basées sur des concentrations anormales d'artefacts suggérant la présence de structures, plutôt que d'évidentes traces.

Économie marine contre agriculture

À la suite d'archéologues comme Colin Renfrew, qui pensent que les grandes évolutions linguistiques eurent lieu à la suite de grandes évolutions culturelles comme l'apparition de l'agriculture, Peter Bellwood, Roger Green et d'autres ont proposé l'idée que la domestication du riz en Chine du Sud-Est fut à l'origine de l'apparition des langues austronésiennes et des mouvements culturels qui conduisirent au peuplement de l'Océanie lointaine. Et, par conséquent, que les Lapita possédaient une économie basée sur l'agriculture, même si aucun terme pour désigner le mot « riz » n'a pu être reconstruit en proto-océanien.

Cependant, il reste de nombreuses questions pour justifier pleinement cette acceptation. Tout d'abord, les preuves archéologiques évidentes pour confirmer la présence d'agriculture ou d'horticulture manquent: la présence de l'igname et du taro n'est pas formellement attestée dans les sites Lapita, en dehors de quelques phytolites. Les restes végétaux sont absents à l'exception de graines carbonisées ou préservées en milieu humide, et les outils spécifiques à l'agriculture font défaut. Certes, il existe dans le Lapita des herminettes qui purent servir à la coupe et la taille du bois. On ne retrouve pas non plus les structures liées à ce type d'activité, par exemple, de grandes fosses à *ma* (lieu de stockage de denrées issues de la macération du fruit de l'arbre à pain ou de la banane) comme aux îles Marquises, ou des terrasses horticoles connues dans de nombreuses régions. Les évidence de la déforestation à grande échelle, enfin, apparaissent au plus tôt à la fin de la période Lapita, mais surtout bien après le début de l'ère chrétienne.

D'autre part, les traces d'élevage sont fugaces : les restes de cochon et de chien sont peu nombreux, bien souvent ils apparaissent plutôt tardivement. On ne peut donc pas appliquer un modèle de néolithisation classique pour le Lapita. La nature même de la colonisation Lapita implique une maîtrise de la mer qui en soi exclut au moins dans un premier temps la sédentarisation, préalable à l'agriculture et à l'élevage.

Il est possible qu'au cours du Lapita le plus ancien, les stratégies de subsistance adoptées par les Lapita aient été essentiellement tournées vers la mer et la pêche, la chasse à la tortue (notamment la grande tortue verte, *Chelonia mydas*), au lamantin et autres gros poissons ou mammifères, ainsi que vers une chasse intensive de certains oiseaux. Cette période de découverte et de colonisation des îles nécessita un mode de vie nomade ou semi-nomade qui favorisa une économie de prédation et des installations terrestres ponctuelles et relativement sommaires. Puis, dans un second temps, une sédentarisation progressive a pu voir l'émergence de sites occupés plus longuement, avec l'apparition d'une agriculture, ou plutôt d'une horticulture, basée sur les plantes à tubercules comme le taro.

POUR EN SAVOIR PLUS

BELLWOOD, 1997

KIRCH et HUNT (eds), 1988

SHEPPARD et GREEN, 1991

À RETENIR

Les Lapita anciens exploitent presque uniquement les ressources marines ; la sédentarisation progressive des communautés conduit au développement d'une économie agricole plus marquée.

Lapita, cochon et génétique

Le cochon, le poulet et le chien auraient été introduits dans le Pacifique par les Lapita. C'est du moins la théorie généralement admise, même si les restes osseux de ces animaux découverts dans les sites Lapita ne le prouvent pas forcément. Les restes de chiens sont pour ainsi dire absents. Quant au cochon, il n'est attesté que dans quelques sites Lapita et son introduction pourrait être tardive. En revanche, la génétique a pu montrer l'introduction de la canne à sucre (cultivée), de la banane *Australimusa* et du rat *Rattus exulans*. L'importance du cochon dans les sociétés mélanésiennes actuelles est à souligner, et s'il fut introduit durant le Lapita, il est possible que son rôle social ait été déjà notable à cette époque.

Des études génétiques sur certaines espèces de cochons montrent que deux espèces durent être introduites : le *Sus scrofa* et le *Sus celebensis*. La taxinomie précise n'est pas encore connue. Une troisième espèce aurait pu exister en Nouvelle-Guinée vers 6000 BP, mais sa présence fait encore débat parmi les spécialistes.

L'étude génétique du cochon sauvage, ou « wild boar », en Asie du Sud-Est et en Océanie montre qu'il n'a pas d'affinité avec les espèces de Taïwan, et donc contredit le modèle d'une origine des Lapita agriculteurs à Taïwan. Au contraire, l'étude fait apparaître l'importance d'Halmahera (Indonésie), déjà le lieu d'origine du rat qui se propagea dans le Pacifique (*rattus exulans*, un très bon traceur du peuplement des îles) et du marqueur génétique humain (ADN mitochondrial) nommé « motif polynésien ».

Une étude sur les cochons sacrés hermaphrodites du Vanuatu (Narave, Kapia) indique que ces espèces furent domestiquées en Asie du Sud-Est et sont proches génétiquement des cochons sauvages du Vietnam. Ils auraient donc pu être dispersés par les Lapita en Océanie.

L'origine génétique du cochon introduit par les Lapita (et leurs successeurs, car plusieurs introductions sont suspectées) est donc à chercher probablement au Vietnam, mais en tout cas pas dans la région de Taïwan. Cela n'est pas incompatible avec une origine humaine des Lapita à Taïwan. Comme nous l'avons vu, plusieurs groupes humains ont dû participer à la genèse du Lapita, et le cochon peut être un apport localisé, de la région d'Halmahera par exemple. Une introduction de ces espèces en Océanie à la fin de la période Lapita n'est pas non plus à exclure.

Le cochon fait partie des animaux domestiqués pendant la période Lapita. Néanmoins, il apparaît dans les sites uniquement à la fin du Lapita, quand les îles sont régulièrement habitées.



Les cochons sont des animaux assez fragiles, ne supportant pas bien les longs voyages en mer. Leur introduction ne fut donc pas une aventure anodine. Leur importance culturelle ne fait pas de doute, car le « coût » d'un cochon était considérable pour l'homme. On estime, en effet, qu'un cochon consomme autant qu'un homme et que, du strict point de vue alimentaire, la nourriture qu'il peut procurer ne contrebalance pas ce qu'il consomme. La charge du transport et de l'élevage des bêtes pendant une première exploration Lapita est donc peu probable, car peu rentable.

Le monde des ancêtres, ou comment interpréter les décors des poteries

La période Lapita est une énigme passionnante en soi : ses origines, les motivations humaines pour de telles navigations en haute mer il y a 3 300 ans engendrent une foule de questions qui n'ont pour l'instant trouvé que quelques explications ponctuelles. Cette grande expansion humaine est avant tout maritime et n'est finalement qu'un des prolongements de l'expansion des Austronésiens depuis le continent asiatique quelques milliers d'années plus tôt, suivie d'un apport local dans le Bismarck. Le peuplement de la Polynésie orientale il y a 1 000 ans environ jusqu'à Hawaï, l'île de Pâques et la Nouvelle-Zélande en sera l'achèvement.

Les décors des poteries ont très tôt été l'objet des attentions et des interrogations. Ils ont participé pour une grande part à la fascination pour cette période. Comment les comprendre, les interpréter ? Que veulent-ils nous dire ? Dès la première découverte des décors, chacun se perd en conjectures et tente de les traduire dans son langage moderne. Leur essence même, très géométrique et composée de frises, capte l'esprit des curieux. Et si l'exercice s'avère très ludique dans un premier temps, il s'en suit toujours la même amère désillusion : impossible de les comprendre, certaines pièces du puzzle manquent ! Il ne s'agit pas d'une écriture qu'il suffirait de décrypter avec une pierre de Rosette et un vocabulaire adapté. Il y a là une quantité de règles et de symboles qui nous échappent.

Pour les spécialistes, il n'est guère possible de comprendre ce que les Lapita ont voulu représenter sur leurs poteries. Il serait vain de vouloir tenter de retrouver la signification de décors dont la mémoire s'est perdue depuis des millénaires. Il faut se restreindre à ne les étudier que par le biais statistique et comparatif, et ce même si l'on ne comprend pas comment ils s'organisaient entre eux, et ce qu'ils voulaient dire. Certes le consensus existe sur leur probable utilisation cérémonielle. Une fonction utilitaire est peu envisageable, du fait de la fragilité des pots et de la porosité des parois. En outre, les décors semblent si organisés et si complexes qu'ils devaient être régis par des règles très strictes, ce qui suggère pour leur utilisation une organisation sociale bien déterminée.

Au-delà de l'interprétation d'un certain type de visage par SPRIGGS en 1990, il n'y a pas eu d'autre proposition d'envergure pour la compréhension des décors pendant plusieurs années. KIRCH (1997) suggéra que les décors devaient être à l'origine issus de motifs de tatouages. Ceux-ci auraient été reproduits sur les poteries dès le début de l'époque Lapita. Son élève, S. Chiu, travaillant sur une collection du site éponyme de Lapita, proposa alors dans sa thèse de doctorat que certains motifs au-dessus des décors à nez allongés (les composites-verticaux, uniquement présents en Nouvelle-Calédonie) représentent les familles, ou les statuts sociaux particuliers. Ces motifs incluaient, selon elle, les yeux. Elle étendit alors son interprétation des yeux (leurs formes, d'éventuelles marques de tatouages autour d'eux), considérant que ces motifs étaient très importants sur les visages à médaillons et pouvaient signifier un statut social particulier : celui de chef de famille ou de clan (CHIU, 2005).

Dans un autre registre, en 2007, TERRELL et SCHECHTER, sur la base d'une chronologie céramique dans un site du nord de la Nouvelle-Guinée (proche d'Aitape, où trois tessons décorés Lapita furent découverts), comparèrent les interprétations locales récentes avec de la poterie Lapita de Nouvelle-Calédonie. Ils en déduisirent que les décors Lapita pouvaient représenter des tortues, ou leurs empreintes laissées dans le sable, en rappelant l'importance symbolique de la tortue dans les mondes mélanésien et polynésien.

Le résultat peut-être le plus intéressant fut de montrer (ou du moins de proposer l'hypothèse) que les Lapita étaient probablement divisés en divers groupes, et que chacun d'entre eux portait une marque différente, des « marques de groupes », comme nous l'avons déjà évoqué

Les visages appliqués ou surmodelés

Outre les éléments de préhension, des éléments modelés ont parfois été ajoutés sur les pots. Décorés ou non, ces modelages ajoutent une dimension supplémentaire à certains pots.

Les plus spectaculaires sont des représentations de face humaine. À ce jour, huit petites têtes en argile bien conservées ont été trouvées. Certaines de ces petites têtes ont des motifs pointillés, comme si elles avaient été tatouées (fig. 20). Elles étaient intégrées sur la poterie à un décor plus vaste qui pouvait représenter le corps, par exemple.

Aux îles Santa Cruz (Ngamanie) et au Vanuatu (Téouma), des modelages d'oiseaux (« tatoués ») ornaient les bords d'une poterie, le bec tourné vers l'intérieur du pot (fig. 21). Plus récemment, P. Nunn a trouvé à Bourewa plusieurs modelages uniques, que A. Noury interprète comme des formes zoomorphes, dont peut-être une tortue ajoutée à un décor pointillé. Certains de ces modelages se situent dans les médaillons des visages, ce qui montre leur importance symbolique et esthétique.

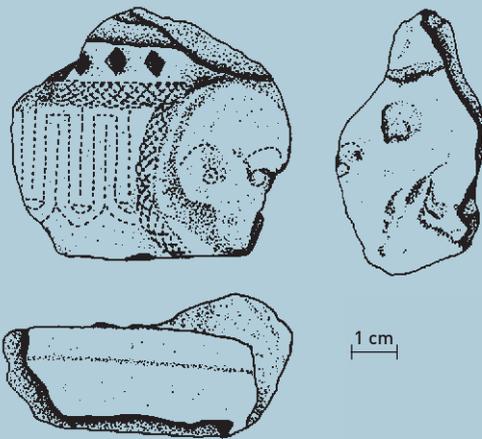
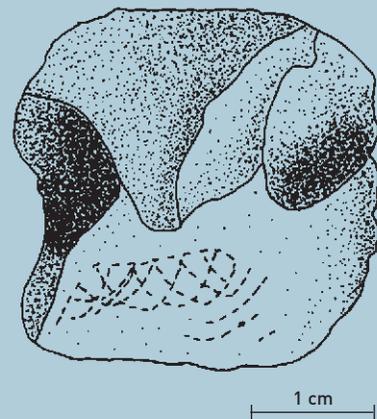


Fig. 20 – Tête modelée appliquée sur un tesson décoré. Site de Bourewa (îles Fidji), fouilles de P. D. Nunn. La tête est inversée par rapport au bord de la poterie. Il s'agit peut-être d'un couvercle. Les yeux et les sourcils sont représentés en pointillés, ce qui est rare pour ce type d'objet. Dessin A. Noury

Fig. 21 – Petit tesson modelé et décoré découvert par R. C. Green sur le site de Ngamanie (îles Santa Cruz). Il est difficile d'identifier ce que ce modelage pouvait représenter (tête d'oiseau ?). Dans son rapport sur la céramique de ce site, Donovan montre un modelage beaucoup plus évident d'un oiseau, avec un bec triangulaire. Dessin A. Noury



Si l'on se réfère aux études ethnologiques de la région, ces modelages auraient pu renforcer la valeur symbolique des décors. Et si l'on en retrouve peu, c'est qu'ils étaient apposés sur la poterie, ils pouvaient donc se détacher facilement, puis se détériorer rapidement. Leur connaissance est précieuse, car les modelages sur les poteries permettent de mieux comprendre des décors géométriques. Les visages humains et les animaux sont les principaux éléments modelés rajoutés aux poteries, mais il existe également quelques cas d'éléments surmodelés plus simples comme des cordons ou des pastilles.



1 cm

Tête modelée du site de Lapita (Nouvelle-Calédonie), [voir NOURY, 2007].
Vue de face, noter les petits ronds pour délimiter les yeux qui auraient pu contenir une perle, de la nacre ou des pigments de couleur.
© A. Noury



1 cm

Tête modelée du site de Lapita (Nouvelle-Calédonie), [voir NOURY, 2007].
Vue de profil, la face antérieure montre que ce petit visage était autrefois appliqué sur une poterie.
© A. Noury



1 cm

Site de Bourewa (îles Fidji) (fouille P. D. Nunn).
Tesson présentant les restes d'un modelage probable d'une tortue. Au centre, on peut discerner l'emplacement noirâtre vertical dans lequel un modelage du corps de la tortue s'insérait. Sur la gauche, des restes modelés des pattes courbées. Noter l'insertion du décor pointillé dans l'ensemble du modelage.
© A. Noury

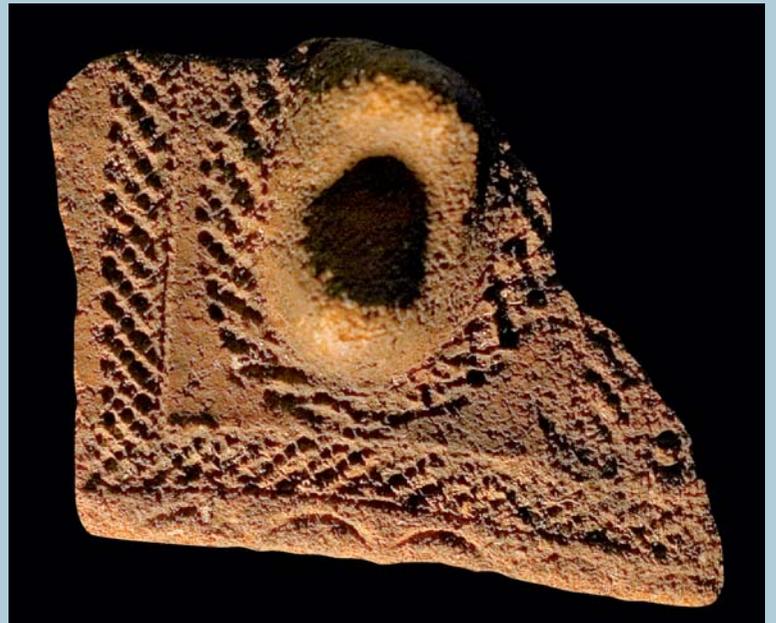


1 cm

Site de Bourewa (îles Fidji) (fouille P. D. Nunn).
Tesson grand et massif, avec à droite un visage à simple face, et à gauche un gros modelage symétrique dont l'identification est peu claire. S'agit-il d'un être anthropomorphe en miroir, comme sur le décor pointillé de Mussau (voir KIRCH, 1997), d'un lézard, ou d'un animal de type « grenouille » [qui n'existe pas dans le Pacifique, mais est présent en Asie du Sud-Est] ?
© A. Noury

1 cm

Site de Bourewa (îles Fidji) (fouille P. D. Nunn).
Cette petite sphère modelée constitue le médaillon d'un grand décor composite-médaille, ou décor à double-face. Le tesson est très érodé, et il est difficile de savoir si le modelage était décoré, même si des pointillés sont présents.
© A. Noury



précédemment. Des unions ou la création d'une nouvelle colonie pouvaient engendrer la modification de la marque de groupe précédente. Les marqueurs de groupes excluent ici les yeux, et de nombreux motifs présents dans tout le monde Lapita sont répertoriés. Par ailleurs, il semble également que les motifs pouvaient être représentés à l'aide de 1, 2 ou 3 lignes parallèles (parfois plus dans certains sites). La répartition de ces trois types de réalisations ne semble pas vouée au hasard et paraît compléter l'usage des marques de groupes. Sur ces bases, on peut ainsi suivre en théorie les mouvements de chaque groupe dans le temps et l'espace, leurs divisions ou leur réunion selon les sites. Ainsi, les sites du centre du monde Lapita (Nord-Vanuatu et îles Santa Cruz aux Salomon) possèdent le plus grand nombre de marqueurs de groupes, à la différence de petits sites isolés qui n'en comportent qu'un ou deux, ce qui montre que les premiers étaient situés dans le centre stratégique des mouvements Lapita.

En outre, A. Noury a noté des analogies entre les symboles mythologiques les plus fréquents dans le Pacifique (soleil, lune, animaux [tortue, oiseaux, serpents...], « âmes » ou esprits des morts...) et certains motifs Lapita. Tout cela constituait des conjectures basées sur une comparaison entre les éléments graphiques Lapita et les traits ethnologiques les plus diffusés dans le Pacifique. Cependant, l'ensemble de ces observations amenait à concevoir les décorations comme une représentation d'un ancêtre, entouré par de nombreux éléments symboliques se rattachant au monde des morts : lune, voûte céleste, terre soutenue par des serpents, tortues messagères, « âme » des défunts. La conclusion alors fut de proposer l'hypothèse que les poteries Lapita décorées auraient pu être un élément rituel important dans les cérémonies funéraires, ce qui s'avère être le cas sur le site de Téouma, où la campagne de fouilles de 2005 a révélé des poteries associées aux squelettes.

Les décors des poteries montreraient donc les défunts, avec leurs attributs sociaux : leur statut social, à quelle(s) famille(s) ils appartenaient, et différentes références symboliques au monde des ancêtres. Il n'est pas exclu que certaines frises annexes, notamment supérieures, traduisent une partie de la généalogie de l'ancêtre ou du défunt représenté. Les formes des yeux, du nez et des oreilles permettaient de différencier les individus entre eux, et un Lapita pouvait sans doute reconnaître de quelle branche cousine, lointaine ou proche, telle poterie provenait. Le monde était alors perçu comme une grande ellipse céleste, en forme de cloche, au-dessus du monde des vivants, soutenu par des animaux serpentiformes. La communication entre ces espaces s'établissait par des animaux messagers comme la tortue, que l'on retrouve sous forme de décors et de modelage.

Dans l'exemple du site de Téouma, des ossements, en particulier un crâne, ont été retrouvés dans les poteries décorées. Des modelages d'oiseaux sont aussi présents, tournés vers l'intérieur d'un pot. Cela montre que les décorations revêtaient une importance et une signification symboliques très fortes. Des récits ethnographiques montrent que les poteries pouvaient servir de contenants des esprits des défunts. Dans la mesure où « l'âme » ne meurt pas, ne disparaît pas dans les sociétés océaniques, mais se transforme, évolue et passe d'un monde à l'autre, la poterie décorée n'est qu'une enveloppe de transition entre deux mondes. Dans ce cas, les poteries décorées auraient pu être aussi utilisées au cours d'autres cérémonies, toujours en possible relation avec le monde des morts, le territoire des ancêtres, qui est un facteur omniprésent dans les sociétés océaniques préindustrielles. Certains décors auraient pu être spécifiques à des actes rituels, liés notamment à l'horticulture, à la pêche et aux différents stades d'initiation d'un homme au sein du groupe (NOURY, 2005 et travail en cours).

Les décors furent sans doute un mode de transmission de données entre les générations et entre les différents groupes Lapita. En cela, ils transcrivent en leur sein des informations précieuses pour la compréhension de la (ou des) société (s) Lapita. Ils sont le pendant écrit,

ou plutôt transcrit, de la Parole ou de la Coutume des Lapita. En somme, ils constituent l'image géométrique de l'oralité et de leur structure sociale. En tentant de comprendre les décorations Lapita, on peut espérer mettre au jour, comme une empreinte négative, la culture de peuples disparus il y a plus de 2 700 ans.

POUR EN SAVOIR PLUS

CHIU, 2005

KIRCH, 1997

NOURY, 2005

SPRIGGS, 1990, 1993

À RETENIR

Les décors Lapita pourraient représenter les croyances anciennes, tournées vers le monde des ancêtres.

Ils comportent une série de symboles qui pourraient témoigner d'une organisation sociale hiérarchisée.

La poterie décorée était un moyen d'expression privilégié pour la transmission de la pensée des Lapita.

La parure

Les objets de parure Lapita que l'on retrouve en fouilles sont issus du travail des coquillages : cônes (*Conus litteratus*, *Conus leopardus*), coquilles de *Tridacna*, huîtres *Spondylus* et coquillages de type *Trochus*. Des écailles de tortues présentes sur les sites purent également servir d'objets de décoration. Il s'agit de perles pour des colliers, des bracelets ou des plaques rectangulaires ou trapézoïdales pour des colliers ou des plastrons. Ces pièces sont percées à leurs extrémités pour permettre d'y placer des liens en cordelettes. Il est bien évident que l'on ne retrouve pas de traces d'ornements périssables en matière végétale (feuilles, fleurs, cordes) ou animale (peaux, plumes...). Certains fragments de bracelets ont été décorés des mêmes motifs que les poteries. Plusieurs exemples ont été découverts en Nouvelle-Calédonie. Des fragments des différentes étapes de fabrication ont été retrouvés, ce qui permet une reconstruction des chaînes opératoires.

Les objets de parure sont très valorisés en Océanie, et de nombreux exemples ethnographiques soulignent leur importance dans la vie sociale et les échanges entre les communautés. L'exemple le plus connu est le cycle de la *kula* (MALINOWSKI, 1922), où deux types d'objets *mwali* et *soulava* s'échangent selon des routes et des modalités cérémonielles précises. Dans toutes les sociétés, les parures corporelles peuvent indiquer le statut social, le sexe, une appartenance, un pouvoir spécifique, un stade d'initiation, une richesse... pour les hommes comme pour les femmes. Plus simplement, la parure est pour l'être humain un moyen de signifier son identité.

S'il n'est pas possible de connaître le rôle des parures Lapita, elles furent probablement d'une grande importance sociale. Les bracelets décorés sont ornés de marqueurs de groupes, ce qui pourrait confirmer que leur fonction n'était pas purement décorative. Pour P. V. KIRCH (1997 : 237-238), certains sites Lapita pouvaient être spécialisés dans la confection d'objets de parure qui auraient été échangés contre d'autres objets avec les autres communautés. Cela aurait été le cas des sites de Talepakemalai à Bismarck et de Lakeba et Naigani aux îles Fidji.

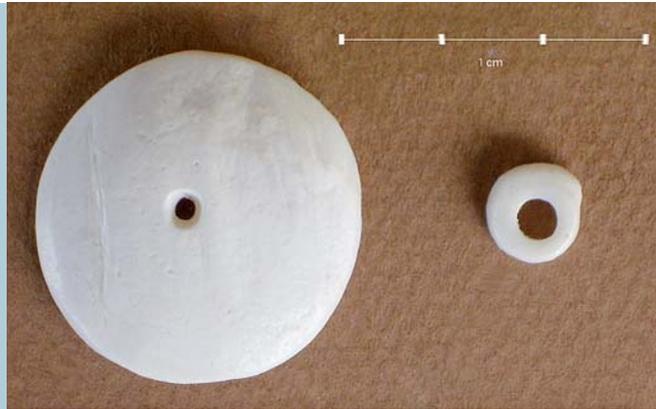
La couleur blanchâtre actuelle des objets de parure Lapita tient à leur enfouissement pendant plus de trois mille ans, et à leur séjour parfois prolongé dans l'eau de mer. À l'époque, les parures revêtaient les couleurs et la texture des coquillages, peut-être rehaussées de peintures ou de lanières en fibres végétales. Elles devaient donc être colorées et relativement brillantes.

Perles perforées.
Site de Lapita (Nouvelle-Calédonie).
© A. Noury



Reconstitution d'un bracelet.
Site de Lapita (Nouvelle-Calédonie).
© A. Noury





Disque et perle perforés.
Site de Lapita (Nouvelle-Calédonie).
© A. Noury



Plaquettes trapézoïdales
perforées à chaque angle.
Site de Lapita
(Nouvelle-Calédonie).
© A. Noury



Fragments de bracelets
en coquillage (*Conus* sp.)
provenant des sites Lapita de Koumac
et Lapita (Nouvelle-Calédonie).
Ces deux bracelets sont décorés
avec des motifs simples appartenant
au corpus des marqueurs de groupes.
© J.-P. Siorat

Conclusion

Une mémoire à recouvrer, un exemple à méditer

Ces cinquante dernières années de recherches archéologiques dans le Pacifique ont révélé que les Lapita, les ancêtres des Océaniens qui ont peuplé les îles il y a 3 000 ans, étaient les membres d'une culture riche et complexe. Le monde dans lequel ils ont évolué était vaste et parfois inexploré, et ils ont sans cesse dû s'adapter à de nouveaux environnements.

L'étude du Lapita est donc une occasion unique de pouvoir étudier les fonctionnements d'une société humaine qui, en nomadisant, se retrouve à la fois en contact avec des lieux déjà occupés par d'autres cultures mais aussi avec des lieux encore vierges. De plus, elle permet de voir comment, à une période récente sur l'échelle géologique, les milieux naturels réagirent face à l'apparition de ce nouveau prédateur qu'est l'Homme. À l'heure où les problèmes d'environnement et de mondialisation sont au centre des débats médiatiques et scientifiques, la période Lapita est un exemple précieux pour aider à la compréhension de nombreuses questions, alors que certains s'interrogent, en France ou ailleurs, sur l'utilité de l'archéologie, en particulier en Océanie : quel fut l'impact de la déforestation sur les populations Lapita ? Les disparitions d'espèces animales au cours du Lapita ont-elles bouleversé l'environnement ? Le remodelage des paysages dû à l'agriculture, ou encore les conditions de survie de l'Homme dans des milieux parfois difficiles, les contacts entre différentes cultures : tous ces thèmes sont à la fois des interrogations pour la compréhension du Lapita et des sujets d'actualité.

Les Lapita descendent, en partie, des populations austronésiennes qui peuplèrent l'Asie du Sud-Est à partir de 5000 ans BP. Ils ne sont qu'une partie de ces peuples et ils voyagèrent vers la Micronésie et au nord de la Nouvelle-Guinée pour se retrouver face à des populations autochtones dans l'archipel Bismarck, il y a environ 3 500 ans. L'archipel, sortant d'un cataclysme sans précédent à l'époque, l'éruption WK2 du volcan Witori, devait alors se reconstruire. La faune et la flore mais aussi les sociétés humaines sur place avaient dû être fortement perturbées, comme le montre l'abandon de certains sites dans la région de Talasea (Nouvelle-Bretagne). L'arrivée de ces navigateurs austronésiens fut donc probablement, pour les populations locales, une occasion de se réorganiser socialement, d'acquérir de nouvelles techniques, de nouveaux concepts, et d'intégrer des réseaux d'échanges au-delà des océans. Pour les Austronésiens, l'archipel Bismarck n'était qu'une étape de plus, mais il s'agissait d'un lieu fragilisé et donc propice à leur intégration. C'était en outre une porte vers les îles Salomon, puis vers des îles totalement vierges, et donc idéales à prospecter même si les lieux n'étaient pas dénués de dangers de toutes sortes.

Il semble qu'il y ait eu deux périodes Lapita : l'une ancienne, durant laquelle les mouvements vers l'est et vers le sud poursuivaient la logique de découverte, d'échanges et d'exploitation des ressources marines et terrestres, mais sans agriculture. Peut-être que le mode de vie des Lapita pouvait ressembler à celui des sociétés nomades de la mer que l'on retrouve encore en Asie du Sud-Est. L'arrêt des Lapita juste avant les îles Cook pourrait correspondre à trois facteurs différents : la difficulté de navigation vers ces îles du fait des vents et des courants contraires, un éloignement important par rapport aux bases occidentales des Lapita et enfin peut-être un rapide bouleversement social (ou religieux) limité à la Polynésie occidentale, qui aurait stoppé l'avancée vers l'est.

Dans une seconde période, les sites Lapita devinrent plus que des étapes temporaires ou des points de rencontre : des familles s'y installèrent durablement, et cette sédentarisation put sans doute permettre le développement de l'horticulture, une déforestation plus intensive, et le début d'une individualisation de chaque village, de chaque région.

Durant cette sédentarisation, probablement à partir de 2800 ans BP, les réseaux d'échanges entre les communautés les plus proches ou ayant le plus d'affinités entre elles continuèrent de fonctionner. Mais au cours du temps, chacune de ces sociétés abandonna certains traits culturels et techniques pour les transformer au gré de leurs nouveaux environnements et de leurs besoins, à des rythmes différents.

L'élément symbolique du Lapita, la poterie décorée d'engobe rouge et de pointillés, est un des éléments ayant disparu, en général dès 2800 ans BP. Dans certains lieux, elle fut peut-être conservée sans décorations, mais avec les mêmes formes. Dans d'autres endroits, les formes changèrent. Enfin, chez d'autres « Lapita », ou plutôt « post-Lapita », elle disparut.

Ce rapide exposé décrivant une histoire simple qui pourrait illustrer les découvertes archéologiques devrait pourtant être nuancé et précisé à travers l'étude d'autres sites. La recherche sur le Lapita n'en est encore qu'à une première phase de développement, et l'apparition récente de nouvelles techniques de recherches, d'une plus grande facilité dans les transports et dans les conditions d'accès pour des fouilles devrait favoriser considérablement les recherches à venir.

L'étude des décorations Lapita, sur la base d'une quantité de matériel déjà importante, permet d'appréhender avec intérêt plusieurs aspects de la vie sociale des Lapita et de leur rapport avec le monde environnant.

De même, des recherches en cours, ou à mener, en Micronésie et surtout en Asie du Sud-Est vont sans doute apporter leur lot de découvertes pour préciser les modalités de la naissance du Lapita, ou l'existence de cultures archéologiques parentes dans ces archipels.

Enfin, les travaux sur le premier millénaire avant J.-C., du Vanuatu à Samoa, permettront bientôt de comprendre comment s'est déroulée la période critique succédant immédiatement à la période Lapita.

Bibliographie

- ALLEN J., 1984 – In Search of the Lapita Homeland: Reconstructing the Prehistory of the Bismarck Archipelago. *Journal of Pacific History*, 19 (4) : 186-187.
- ALLEN J., 2000 – « From beach to beach: the development of maritime economies in prehistoric Melanesia ». In O'Connor S., Veth P. (eds) : *East of Wallace's Line; Studies of Past and Present Maritime Cultures of the Indo-Pacific Region*, Modern Quaternary Research in SE Asia 16, Rotterdam, A. A. Balkema : 139-177.
- ALLEN J., GOSDEN C. (eds), 1991 – *Report of the Lapita Homeland Project*. Occasional Papers in Prehistory 20, Canberra, Department of Prehistory, Research School of Pacific Studies, Australian National University.
- AMBROSE W. R., 1991 – « Lapita or not Lapita: the case of the Manus pots ». In Allen J., Gosden C. (eds) : *Report of the Lapita Homeland Project*, Canberra, Department of Prehistory, Research School of Pacific Studies, Australian National University, Occasional Papers in Prehistory, 20 : 103-112.
- AMBROSE W. R., 1999 – « Curves, tines, scutes and Lapita ware ». In Galipaud J.-C., Lilley I. (eds) : *The Western Pacific 5000-2000 BP: Colonisations and transformations*, Paris, IRD Éditions : 119-126.
- AMBROSE W. R., 2007 – « The implements of Lapita ceramic stamped ornamentation ». In : *Oceanic Explorations: Lapita and Western Pacific Settlement* : 213-221.
- ANDERSON A. J., 2000 – « Slow boats from China: issues in the prehistory of Indo-Pacific seafaring ». In O'Connor S., Veth P. (eds) : *East of Wallace's Line: studies of past and present maritime cultures of the Indo-Pacific region*, Rotterdam, Balkema : 13-50.
- ANDERSON A. J., 2001 – « Mobility models of Lapita migration ». In Clark G. R., Anderson A. J., Vunidilo T. (eds) : *The archaeology of Lapita dispersal in Oceania papers from the Fourth Lapita Conference*, June 2000, Canberra, Pandanus Books, Research School of Pacific and Asian Studies, The Australian National University : 15-23.
- ANDERSON A., CLARK G., 1999 – The Age of Lapita Settlement in Fiji. *Archaeology in Oceania*, 34.
- ANDERSON A. J., BEDFORD S., CLARK G., LILLEY I., SAND C., SUMMERHAYES G., TORRENCE R., 2001 – « An inventory of Lapita sites containing dentate-stamped pottery ». In Clarke G. R., Anderson A. J., Vunidilo T. (eds) : *The Archaeology of Lapita Dispersal in Oceania*, Canberra, Department of Prehistory, Australian National University, Terra Australis, 17 : 1-13.
- ANDERSON A., SAND C., PETCHEY F., WORTHY T., 2010 – Faunal Extinction and Human Habitation in New Caledonia. *Journal of Pacific Archaeology*, 1 (1).
- ANSON D., 1983 – *Lapita Pottery of the Bismarck Archipelago and its Affinities*. Ph.D. thesis, University of Sydney, Sydney.
- ANSON D., 1986 – Lapita pottery of the Bismarck Archipelago and its affinities. *Archaeology in Oceania*, 21 (3) : 157-165.
- ANSON D., 1990 – « Aspiring to Paradise ». In Spriggs M. (ed.) : *Lapita Design, Form and Composition*, Canberra, Department of Prehistory, Research School of Pacific Studies, Australian National University. *Occasional Papers in Prehistory*, 19 : 53-58.
- BEDFORD S., 1999 – « Lapita and post-Lapita ceramic sequences from Erromango, Southern Vanuatu ». In Galipaud J.-C., Lilley I. (eds) : *The Pacific from 5000 to 2000 B.P. Colonisation and Transformations*, Paris, IRD Éditions : 127-138.
- BEDFORD S., 2006 – The Pacific's earliest painted pottery: an added layer of intrigue to the Lapita debate and beyond. *Antiquity*, 80 (309) : 544-557.

- BEDFORD S., SPRIGGS M., REGENVANU R., 2006 – The Téouma Lapita site and the early human settlement of the Pacific Islands. *Antiquity*, 80 : 812-828.
- BEDFORD S., SAND C., CONNAUGHTON S. (eds), 2007 – Oceanic Explorations: Lapita and Western Pacific Settlement. *Terra Australis*, 26, ANH, Canberra, ANU E-Press.
- BELLWOOD P., 1997 – *Prehistory of the Indo-Malaysian Archipelago*, nouvelle édition. University of Hawai'i Press, Honolulu.
- BELLWOOD P., FOX J., TRYON D. (eds.), 2006 – *The Austronesians-Historical and Comparative Perspectives*. Australian National University.
- BEST S., 2002 – *Lapita: A View from the East*. Auckland, New Zealand Archaeological Association Monograph, 24.
- BIRKS L., 1973 – Archaeological excavations at Sigatoka dune site, Fiji. *Bulletin of the Fiji Museum*, 1.
- BURLEY D. V., 1999 – « Lapita settlement to the east: Recent data and new perspectives from Ha`apai prehistory ». In Galipaud J.-C., Lilley I. (eds) : *The Pacific from 5000 to 2000 B.P., Colonisations and Transformations*, Nouméa, Orstom : 189-200.
- BURLEY D. V., 2007 – « In search of Lapita and Polynesian Plainware settlements in Vava'u, Kingdom of Tonga ». In Bedford S., Sand C., Connaughton S. P. (eds) : *Oceanic Explorations: Lapita and Western Pacific settlement*, Terra Australis, 26, ANU E-Press, Australian National University : 187-198.
- BURLEY D. V., NELSON E., SHUTLER Jr R., 1999 – A radiocarbon chronology for the Eastern Lapita frontier in Tonga. *Archaeology in Oceania*, 34 : 59-72.
- BURLEY D., STOREY A., WITT J., 2002 – « On the Definition and Implications of Eastern Lapita Ceramics in Tonga ». In Bedford S., Sand C., Burley D. (eds) : *Fifty Years in the Field: Essays in Honour and celebration of the archaeological career of Richard Shutler Jr.*, Auckland, New Zealand Archaeological Association Monograph, 25 : 213-226.
- CHIU S., 2003 – *The Socio-economic Functions of Lapita Ceramic Production and Exchange: A case study from WKO013A, Koné, New Caledonia*. Thèse de PhD non publiée, University of California, Berkeley.
- CHIU S., 2005 – Meanings of a Lapita Face: Materialized Social Memory in Ancient House Societies. *Taiwan Journal of Anthropology*, 3 : 1-47.
- CHIU S., SAND C., 2005 – Recording of the Lapita motifs: proposal for a complete recording method. *Archaeology in New Zealand*, 48 (2) : 133-150.
- CLARK G., ANDERSON A., 2001 – The pattern of Lapita settlement in Fiji. *Archaeology in Oceania*, 36.
- CLARK G., ANDERSON A., MATARARABA S., 2001 – The Lapita site at Votua, Northern Lau Islands, Fiji. *Archaeology in Oceania*, 36 : 134-145.
- CLARK G., ANDERSON A., SOROVI-VUNIDILO T. (eds), 2001 – The Archaeology of Lapita Dispersal in Oceania: Papers from the Fourth Lapita Conference, June 2000, Canberra, Australia. *Terra Australis*, 17, Canberra, Centre for Archaeological Research and Department of Archaeology and Natural History, Australian National University.
- CLARK G., MURRAY T., 2006 – Decay characteristics of the eastern Lapita design system. *Archaeology in Oceania*, 41 : 107-117.
- CLARK J. T., COLE T., 1997 – *Environmental change and human prehistory in the Central Pacific: Archaeological and palynological investigations on Totoya Island, Fiji*. Rapport non publié au Fiji Museum, Suva.
- CROWTHER A., 2005 – Starch Residues on Undecorated Lapita Pottery from Anir, New Ireland. *Archaeology in Oceania*, 40.
- DAVIDSON J. M., HINDS E., HOLDAWAY S., LEACH B. F., 1990 – The Lapita site of Natunuku, Fiji. *New Zealand Journal of Archaeology*, 12 : 121-155.
- DIAMOND J. M., 1988 – Express train to Polynesia. *Nature*, 326 : 307-308.

- DONOVAN L. J., 1973 – *A study of the Decorative System of the Lapita Potters of the Reefs and Santa Cruz Islands*. Mémoire MA non publié, University of Auckland.
- FRIEDLAENDER J. S., FRIEDLAENDER F. R., REED F. A., KIDD K. K., KIDD J. R., 2008 – The genetic structure of Pacific Islanders. *PLoS Genet*, 4 (1).
- FRIMIGACCI D., 1974 – Les deux niveaux à poterie du site de Vatcha (île des Pins). *Journal de la Société des Océanistes*, XXX (42-43), Paris.
- FRIMIGACCI D., 1975 – *La préhistoire néo-calédonienne*. Thèse de doct., univ. Paris-I Panthéon-Sorbonne, non publiée.
- FRIMIGACCI D., 1980 – Localisation éco-géographique et utilisation de l'espace de quelques sites Lapita de Nouvelle-Calédonie : essai d'interprétation. *Journal de la Société des Océanistes*, XXXVI, mars-juin 1980, Musée de l'Homme, Paris.
- FRIMIGACCI D., 1999 – « Où sont allés les potiers Lapita de Bourail ? Remarques sur le site WK0001 ». In Galipaud J.-C., Lilley J. (eds) : *The Western Pacific, 5000 to 2000 B.P.: Colonisations and Transformations*, Paris, IRD Éditions : 63-84.
- GALIPAUD J.-C., 1988 – *La poterie préhistorique néo-calédonienne et ses implications dans l'étude du processus de peuplement du Pacifique occidental*. Thèse de doct., univ. Paris-I Panthéon-Sorbonne, non publiée.
- GALIPAUD J.-C. (éd.), 1992 a – « Poterie Lapita et peuplement ». Actes du colloque Lapita Nouméa-1992, Orstom, Nouméa.
- GALIPAUD J.-C., 1992 b – « Le site de Tiwi et le peuplement de la Nouvelle-Calédonie ». In Galipaud J.-C. (éd.) : *Poterie Lapita et peuplement*, Actes du colloque Lapita Nouméa-1992, Orstom, Nouméa : 103-110.
- GALIPAUD J.-C., 1996 – « New Caledonia: some recent archaeological perspectives ». In Davidson J., Irwin G., Leach F., Pawley A., Brown D. (eds) : *Oceanic Culture History: Essays in Honour of Roger Green*, New Zealand Journal of Archaeology Special Publication : 297-305.
- GALIPAUD J.-C., 1997 – A revision of the Archaeological Sequence of Southern New Caledonia. *New Zealand Journal of Archaeology*, 17 (1995) : 77-109.
- GALIPAUD J.-C., 1999 – « De quelques impressions : l'exemple de la poterie imprimée au battoir en Océanie lointaine ». In Galipaud J.-C., Lilley I. (eds) : *Le Pacifique de 5000 à 2000 avant le présent : suppléments à l'histoire d'une colonisation = The Pacific from 5000 to 2000 BP: colonisation and transformations*, Paris, IRD Éditions : 105-117.
- GALIPAUD J.-C., 2010 – « Makué et Shokraon : premiers peuplements et évolution des cultures dans le nord du Vanuatu ». In Sand C., Bedford S. (eds) : *Lapita. Ancêtres océaniens*, Paris, Réunion des Musées nationaux.
- GALIPAUD J.-C., LILLEY I., 2000 – *Le Pacifique de 5000 à 2000 avant le présent : suppléments à l'histoire d'une colonisation = The Pacific from 5000 to 2000 BP: colonisation and transformations*. Paris, IRD Éditions.
- GALIPAUD J.-C., SWETE KELLY M. C., 2007 – New evidence relating to the transport of obsidian from New Britain to Vanuatu. *Antiquity*, 81 (312).
- GARANGER J., 1972 – Archéologie des Nouvelles-Hébrides, contribution à la connaissance des îles du Centre. *Publication de la Société des Océanistes*, 30, Paris.
- GIFFORD E. W., 1951 – Archaeological Excavations in Fiji. *Anthropological Records*, 13 (3), University of California Press, Berkeley.
- GIFFORD R. J., SHUTLER R. Jr., 1956 – Archaeological Excavations in New Caledonia. *Anthropological Records*, 18 (1), Berkeley and Los Angeles, University of California Press.
- GOLSON J., 1961 – Report on New Zealand, Western Polynesia, New Caledonia and Fiji. *Asian Perspectives*, 5 : 1/2.
- GOLSON J., 1971 – « Lapita ware and its transformations ». In Green R., Kelly M. (eds.) : *Studies in Oceanic Culture History*, 2, *Pacific Anthropological Records*, 12, Honolulu, Bishop Museum : 67-76.

- GOSDEN C., 1992 – Production systems and the colonization of the Western Pacific. *World Archaeology*, 24 : 55-69.
- GREEN R. C., 1977 – « Lapita Sites in the Santa Cruz Group ». In Green R. C., Cresswell M. M. (eds) : *Southeast Solomon Islands Cultural History. A Preliminary Survey*, Wellington, The Royal Society of New Zealand, Bulletin 11 : 245-265.
- GREEN R. C., 1979 – « Lapita ». In Jennings J. D. (ed.) : *The Prehistory of Polynesia*, Cambridge, Mass., Harvard University Press : 27-60.
- GREEN R. C., 1985 – Comment: Sprigg's 'The Lapita Cultural Complex'. *The Journal of Pacific History*, 20 : 220-224.
- GREEN R. C., 1991 – The Lapita Cultural Complex: Current Evidence and Proposed Models. *Bulletin of the Indo-Pacific Prehistory Association*, 11 (2) : 295-305.
- GREEN R. C., 1992 – « Definitions of the Lapita Cultural Complex and its non-ceramic component ». In Galipaud J.-C. (ed.) : *Poterie Lapita et peuplement*, Nouméa, Orstom : 7-20.
- GREEN R. C., 2000 – « Lapita and the cultural models for intrusion, integration and innovation ». In Anderson A., Murray T. (eds) : *Australian Archaeologist: collected papers in honour of Jim Allen*, Canberra, Coombs Academic Publishing, Australian National University : 372-392.
- GREEN R. C., 2003 – « The Lapita horizon and traditions – Signature for one set of oceanic migrations ». In Sand C. (ed.) : *Pacific Archaeology: assessments and prospects Proceedings of the Conference for the 50th anniversary of the first Lapita excavation. Koné-Nouméa 2002*, Nouméa, Les Cahiers de l'archéologie en Nouvelle-Calédonie, 15 : 95-120.
- GREEN R. C., MITCHELL J. L. S., 1983 – New Caledonian Culture History: A Review of the Archaeological Sequence. *New Zealand Journal of Archaeology*, 5 : 1-87.
- GREEN R. C., PAWLEY A. K., 1999 – « Early Oceanic architectural forms and settlement patterns: Linguistic, archaeological and ethnological perspectives ». In Blench R., Spriggs M. (eds) : *Archaeology and Language III: Artefacts, Languages and Texts*, London, Routledge : 31-39.
- HAGE P., 1999 – Linguistic Evidence for Primogeniture and Ranking in Proto-Oceanic Society. *Oceanic Linguistics*, 38 (2) : 366-375.
- HAGELBERG E., 2007 – Ancient and modern mitochondrial DNA sequences and the colonization of the Pacific. *Electrophoresis*, 18 (9) : 1529-1533.
- HEDRICK J. D., 1971 – Lapita style pottery from Malo island. *Journal of the Polynesian Society*, 80 : 5-19.
- HORROCKS M., BEDFORD S., 2005 – Microfossil analysis of Lapita deposits in Vanuatu reveals introduced Araceae (aroids). *Archaeol. Oceania* : 67-74.
- HORROCKS M., NUNN P. D., 2007 – Evidence for introduced taro (*Colocasia esculenta*) and lesser yam (*Dioscorea esculenta*) in Lapita-era (c. 3050-2500 cal. yr BP) deposits from Bourewa, southwest Viti Levu Island, Fiji. *J. Archaeol. Sci.*, 34 (2007) : 739-748.
- HORROCKS M., BEDFORD S., SPRIGGS M., 2009 – A short note on banana (*Musa*) phytoliths in Lapita, immediately post-Lapita and modern period archaeological deposits from Vanuatu. *Journal of Archaeological Science*, 36 (9) September 2009 : 2048-2054.
- HUNG H.-C., 2005 – Neolithic interaction between Taiwan and Northern Luzon: the pottery and jade evidence from the Cagayan valley. *Journal of Austronesian Studies*, 1 (1).
- INTOH M., 1992 – « Pottery traditions in Micronesia ». In Galipaud J.-C. (ed) : *Lapita et peuplement. Proceedings of the Lapita workshop*, Nouméa, Orstom : 67-80.
- IRWIN G. J., 1992 – *The Prehistoric Exploration and Colonisation of the Pacific*. Cambridge, Cambridge University Press.
- KIRCH P. V., 1987 – Lapita and Oceanic cultural origins: excavations in the Mussau Islands, Bismarck Archipelago, 1985. *Journal of Field Archaeology*, 14 : 163-180.

- KIRCH P. V., 1988 – « Problems and Issues in Lapita Archaeology ». In Kirch P. V., Hunt T. (eds) : *Archaeology of the Lapita Cultural Complex: A Critical Review*, Seattle, Thomas Burke Memorial Washington State Museum Research Report No. 5 : 158-165.
- KIRCH P. V., 1993 – « Radiocarbon chronology of the To'aga site ». In Kirch P. V., Hunt T. L. (eds) : *The To'aga site: three millennia of Polynesian occupation in the Manu'a Islands, American Samoa*, Contributions of the University of California Archaeological Research Facility No. 51, Berkeley, University of California : 85-92.
- KIRCH P. V., 1997 – *The Lapita Peoples. Ancestors of the Oceanic World*. Oxford, Blackwell.
- KIRCH P. V., 2000 – *On the Road of the Winds: An Archaeological History of the Pacific Islands before European Contact*. Berkeley, University of California Press.
- KIRCH P. V., GREEN R. C., 2001 – *Hawaiki, ancestral Polynesia, an essay in Historical anthropology*. Cambridge University Press, Cambridge.
- KIRCH P. V., HUNT T. (eds), 1988 – « The Spatial and Temporal Boundaries of Lapita ». In Kirch P. V., Hunt T. (eds) : *Archaeology of the Lapita Cultural Complex: A Critical Review*, Thomas Burke Memorial Washington State Museum Research Report No. 5, Seattle, The Burke Museum : 9-32.
- KIRCH P. V., HUNT T. L., WEISLER M., BUTLER V., ALLEN M. S., 1991 – « Mussau Islands prehistory: results of the 1985-86 excavations ». In Allen J., Gosden C. (eds) : *Report of the Lapita Homeland Project*, Occasional Papers in Prehistory, No. 20, Canberra, Department of Prehistory, Australian National University : 144-163.
- LÉVI-STRAUSS Cl., 1975 – *La voie des masques*. 2 vol., Genève, Skira.
- MC KERN W. C., 1929 – The archaeology of Tonga. *B. P. Bishop Museum Bulletin*, 60, Honolulu.
- MALINOWSKI B., 1989 [1922] – *Les argonautes du Pacifique occidental*. Paris, coll. Tel, Gallimard.
- MAY P., TUCKSON M., 2000 (rééd. 1982) – *Traditional pottery of Papua New Guinea*. Honolulu, University of Hawai'i Press.
- MEAD S. M., 1973 [1975] – « The decorative system of the Lapita potters of Sigatoka, Fiji ». In Mead S. M., Birks L., Birks H., Shaw E. (eds) : *The Lapita Pottery Style of Fiji and its Associations*, Wellington, The Polynesian Society : 19-43.
- MEAD S. M., BIRKS L., BIRKS H., SHAW E., 1975 – *The Lapita Pottery Style of Fiji and Its Associations*. Wellington, Polynesian Society Memoir, 38.
- MEYER P. O., 1909 – Funde prähistorischer Töpferei und Steinmesser auf Vatom, Bismarck-Archipel. *Anthropos*, IV : 1093-1095.
- MEYER P. O., 1910 – Funde von Menschen- und Tierknochen, von prähistorischer Töpferei und Steinwerkzeugen auf Vatom, Bismarck-Archipel. *Anthropos*, V : 1160-1161.
- NOURY A., 1998 – *Les décors des poteries Lapita du Vanuatu*. Mémoire de maîtrise non publié, univ. Paris-I Panthéon Sorbonne, Paris.
- NOURY A., 2000 – *Les décors Lapita en Mélanésie et en Polynésie occidentale, analyses-test de deux collections de Nouvelle-Calédonie : la collection Gifford et Shutler de Lapita [WK0013] et la collection Golson de Vatcha [KVO003]*. Mémoire de DEA non publié, univ. Paris-I Panthéon Sorbonne, Paris.
- NOURY A., 2003 – Étude préliminaire des tessons décorés du site d'Aore Resort (Vanuatu). Rapport non publié, IRD.
- NOURY A., 2005 – *Le reflet de l'âme Lapita. Essai d'interprétation des décors des poteries Lapita en Mélanésie et en Polynésie occidentale entre 3300 et 2700 avant le présent*. Versailles, Noury Éditions.
- NOURY A., 2007 – Lapita period modelled ceramic face from New Caledonia. *Archaeology in Oceania*, 42 (1) : 28-30.
- NUNN P. D., 1999 – Lapita pottery from Moturiki Island, central Fiji. *Archaeology in New Zealand*, 42 : 309-313.

- NUNN P. D., 2005 – Reconstructing tropical paleoshorelines using archaeological data: examples from the Fiji Archipelago, southwest Pacific. *Journal of Coastal Research*, Special Issue, 42 : 15-25.
- NUNN P. D., MATARARABA S., 2000 – New finds of Lapita pottery in northeast Fiji. *Archaeology in Oceania*, 35 : 96-97.
- NUNN P. D., KUMAR R., MATARARABA S., 2003 – « Recent research relating to Lapita settlement in Fiji ». In Sand C. (ed.) : *Pacific Archaeology: Assessments and Prospects (Proceedings of the International Conference for the 50th Anniversary of the First Lapita Excavation, Kone-Nouméa 2002)*, Nouméa, Services des Musées et du Patrimoine : 183-186.
- NUNN P. D., ISHIMURA T., DICKINSON W., KATAYAMA K., THOMAS F., KUMAR R., MATARARABA S., DAVIDSON J., WORTHY T., 2007 – The Lapita occupation of Naitabala, Moturiki Island, Central Fiji. *Asian Perspectives*, 46 : 96-132.
- OPPENHEIMER S., RICHARDS M., 2001 – Fast trains, slow boats, and the ancestry of the Polynesian islanders. *Science Progress*, 84 (3) : 157-181.
- PARKE A. L., 2000 – Coastal and inland Lapita sites in Vanua Levu, Fiji. *Archaeology in Oceania*, 35 : 116-119.
- PARKINSON R., 1999 [1907] – *Thirty Years in the South Seas: Land and People, Customs and Traditions in the Bismarck Archipelago and on the German Solomon Islands*. Honolulu, University of Hawai'i Press.
- POULSEN J., 1967 – *A Contribution to the Prehistory of the Tongan Islands*. Thèse de PhD non publiée, Department of Prehistory, Australian National University.
- POULSEN J., 1972 – Outlier Archaeology, Bellona. A preliminary Report on Field Work and Radiocarbon Dates, part 1: Archaeology. *A.P.A.O.*, VII (3) : 184-205.
- POULSEN J., 1987 – *Early Tongan Prehistory* (2 vols). Canberra, Department of Prehistory, Australian National University, *Terra Australis*, 12.
- RAINBIRD P., 2004 – *The Archaeology of Micronesia*. Cambridge, Cambridge University Press, Cambridge World Archaeology series.
- RIENZI (DOMENY DE) M. G. L., 1836 – *Océanie ou cinquième partie du monde, revue géographique et ethnographique* (3 tomes in-8). Paris, Firmin Didot éditeurs.
- RICAUT F. X., THOMAS T., MORMINA M., MURRAY P., COX M. P., BELLATTI M., FOLEY R. A., MIRAZON-LAHR M., 2010 – Ancient Solomon Islands mtDNA: assessing Holocene settlement and the impact of European contact. *Journal of Archaeological Science*, 37 : 1161-1170.
- ROE D., 1992 – « Investigations into the prehistory of the central Solomons: Some old and some new data from Northwest Guadalcanal ». In Galipaud J.-C. (éd.) : *Poterie Lapita et peuplement*, Nouméa, Orstom : 91-102.
- ROSS M., PAWLEY M., OSMOND M. (eds), 2008 – *The lexicon of Proto Oceanic: The culture and environment of ancestral Oceanic society*.
- SAND C., 1993 – «Données archéologiques et géomorphologiques du site ancien d'Asipani, Futuna (Polynésie occidentale)». *Journal de la Société des Océanistes*, 96 (2) : 117-144.
- SAND C., 1995 – *Le temps d'avant. La préhistoire de la Nouvelle-Calédonie*. Paris, L'Harmattan.
- SAND C., 1997 – *Collection Lapita de poteries du site de Foué*. Nouméa, Les Cahiers de l'archéologie en Nouvelle-Calédonie, 7.
- SAND C., 1998 – Archaeological report on localities WK0013A and WK0013B of the site of Lapita (Koné, New Caledonia). *Journal of the Polynesian Society*, 107 : 7-33.
- SAND C., 1999 – *Archéologie des origines : le Lapita calédonien/Archaeology of the Origins: New Caledonia's Lapita*. Nouméa, Les Cahiers de l'Archéologie en Nouvelle-Calédonie, 10.
- SAND C., 2000 – The specificities of the 'Southern Lapita Province': the New Caledonian case. *Archaeology in Oceania*, 35 : 20-33.
- SAND C. (ed.), 2003 – *Pacific Archaeology assessments and prospects. Proceedings of the International Conference for the 50th anniversary of the first Lapita excavation. Kone-Nouméa 2002*. Nouméa, Les Cahiers de l'Archéologie en Nouvelle-Calédonie, 15.

- SAND C., 2010 – *Lapita calédonien. Archéologie d'un premier peuplement insulaire océanien*. Paris, Société des Océanistes, Travaux et documents océanistes, 2.
- SAND C., BOLÉ J., OUETCHO A., 1996 – *Le début du peuplement austronésien de la Nouvelle-Calédonie*. Nouméa, Service des Musées et du Patrimoine, Les Cahiers de l'Archéologie en Nouvelle-Calédonie, 6.
- SAND C., BOLÉ J., OUETCHO A., 2002 – Site LPO023 of Kurin: characteristics of a Lapita settlement in the Loyalties Islands (New Caledonia). *Asian perspectives*, 41 (1).
- SAND C., OUETCHO A., BOLÉ J., BARET P., 2001 – Evaluating the 'Lapita Smoke Screen', site SG0015 of Goro, an early Austronesian Settlement on the South-East Coast of New-Caledonia's Grande Terre. *New Zealand Journal of Archaeology*, 2 (2000) : 91-111.
- SAPIR E., 1969 [1916] – Ethnologie et histoire : question de méthode. *Anthropologie*, 2. culture, Paris, Éditions de Minuit : 9-105.
- SÉMAH A.-M., GALIPAUD J.-C., 1992 – *La fouille du site Lapita de Patho (île de Maré, Nouvelle-Calédonie)*. Rapport d'activité sciences sociales, archéologie, centre Orstom, Nouméa, 5.
- SHARP N., 1988 – « Style and substance: a reconsideration of the Lapita decorative system ». In Kirch P. V., Hunt T. (eds) : *Archaeology of the Lapita Cultural Complex: a critical review*, Thomas Burke M. Washington State Museum research report n° 5, Seattle.
- SHEPPARD P., GREEN R. C., 1991 – Spatial analysis of the Nenumbo (SE-RF-2) Lapita site, Solomon Islands. *Archaeology in Oceania*, 26 : 89-101.
- SHEPPARD P. J., FELGATE M. W., ROGA K., KEOPO J., WALTER R., 1999 – « A Ceramic Sequence from Roviana Lagoon (New Georgia, Solomon Islands) ». In Galipaud J.-C., Lilley I. (eds) : *The Pacific from 5000 to 2000 BP: Colonization and Transformations*, Paris, IRD Éditions : 313-322.
- SHUTLER R. Jr, BURLEY D., DICKINSON W., NELSON E., CARLSON A., 1994 – Lapita, Colonization and the Peopling of the Tongan Archipelago. *Archaeology in Oceania*, 9 : 53-68.
- SIORAT J.-P., 1988 – *Le décor céramique Lapita de Nouvelle-Calédonie*. Mémoire de maîtrise non publié, univ. Paris-I, Paris.
- SIORAT J.-P., 1990 – « A technological analysis of Lapita pottery decoration ». In Spriggs M. (ed) : *Lapita Design, Form and Composition*, Canberra, Department of Prehistory, Research School of Pacific Studies, Australian National University, Occasional Papers in Prehistory, 19 : 59-82.
- SIORAT J.-P., 1992 – « Analyse test sur les décors des bandeaux principaux de la poterie Lapita du site WBR001 de Nouvelle-Calédonie ». In Galipaud J.-C. (ed.) : *Poterie Lapita et peuplement*, Nouméa, Orstom : 193-206.
- SIORAT J.-P., 1999 – « Les formes et les décors du matériel céramique du site WBR001 de Nessadiou ». In Galipaud J.-C., Lilley I. (eds) : *Le Pacifique de 5000 à 2000 avant le présent : suppléments à l'histoire d'une colonisation = The Pacific from 5000 to 2000 BP: colonisation and transformations*, Paris, IRD Éditions, 1999 : 105-117.
- SMART C. D., 1969 (n.d.) – *Notes on the Pottery Sequence obtained from Southern New Caledonia*. Canberra, Australian National University.
- SPECHT J., GOSDEN C., 1997 – Dating Lapita pottery in the Bismarck Archipelago, Papua New Guinea. *Asian Perspectives* : 75-199.
- SPRIGGS M., 1988 – *Lapita Design, Form and Composition*. Canberra, Department of Prehistory, Research School of Pacific Studies, Australian National University, Occasional Papers in Prehistory, 19.
- SPRIGGS M., 1990 – « The changing face of Lapita: transformations of a design ». In Spriggs M. (ed) : *Lapita Design, Form and Composition*, Canberra, Department of Prehistory, Research School of Pacific Studies, Australian National University, Occasional Papers in Prehistory, 19 : 83-122.
- SPRIGGS M., 1993 – « How much of the Lapita design system represents the human face? ». In Dark P. J. C., Rose R. G. (eds) : *Artistic Heritage in a Changing Pacific*, Bathurst, Crawford House Press : 7-14.
- SPRIGGS M., 1997 – *The Island Melanesians*. Oxford, Backwell Publ.

- SPRIGGS M., 1999 – « Archaeological dates and linguistic sub-groups in the settlement of the Island Southeast Asian-Pacific Region ». In Bellwood P., Bowdery D., Bulbeck D., Kiskesjo M., Green R., Lilley I., Maloney B. (eds) : *Indo-Pacific Prehistory: The Melaka Papers*, Bulletin of the Indo-Pacific Prehistory Association, 18, Canberra, Australian National University : 17-24.
- SPRIGGS M., 2007 – « The Neolithic and Austronesian Expansion within Island Southeast Asia and into the Pacific ». In Chiu S., Sand C. (eds) : *From Southeast Asia to the Pacific. Archaeological Perspectives on the Austronesian Expansion and the Lapita Cultural Complex*, Taipei, Academia Sinica : 104-140.
- SUMMERHAYES G. R., 1996 – *Interaction in Pacific prehistory: an approach based on the production, distribution and use of pottery*. Mémoire de PhD, La Trobe University, Melbourne.
- SUMMERHAYES G. R., 2000 – *Lapita Interaction*. Canberra, Department of Archaeology and Natural History and Centre for Archaeology, Australian National University, *Terra Australis*, 15.
- SUMMERHAYES G. R., 2001 – Far Western, Western, and Eastern Lapita: A Re-Evaluation. *Asian Perspectives*, 39 (1-2), University of Hawaiï Press.
- SUMMERHAYES G. R., 2003 – « Modeling differences between Lapita obsidian and pottery distribution patterns in the Bismarck Archipelago, Papua New Guinea ». In Sand C. (ed) : *Pacific Archaeology: assessments and prospects. Proceedings of the International Conference for the 50th anniversary of the first Lapita excavation. Koné-Nouméa 2002*, Nouméa, Les Cahiers de l'Archéologie en Nouvelle-Calédonie, 15 : 135-145.
- SUMMERHAYES G. R., 2004 – « The nature of prehistoric obsidian importation to Anir and the development of a 3,000 year old regional picture of obsidian exchange within the Bismarck Archipelago, Papua New Guinea ». In Attenbrow V. J., Fullagar R. (eds) : *Archaeologist and Anthropologist in the Western Pacific: Essays in Honour of Jim Specht*, Sydney, Records of the Australian Museum Supplement, 29 : 245-156.
- SUMMERHAYES G., SCALES I., 2005 – New Lapita Pottery Finds from Kolombangara, Western Solomon Islands. *Archaeology in Oceania*, 40.
- SUMMERHAYES G., MATISOO-SMITH E., MANDUI H., ALLEN J., SPECHT J., HOGG N., MCPHERSON S., 2010 – Tamuarawai (EQS): An Early Lapita Site on Emirau, New Ireland, PNG. *Journal of Pacific Archaeology*, 1 (1) : 62-75.
- TCHERKEZOFF S., 2009 – *Polynésie/Mélanésie - L'invention française des « races » et des régions de l'Océanie (XVI^e-XX^e siècles)*. Papeete, Au vent des îles.
- TERRELL J. E., 2003 – « Archaeological Inference and Ethnographic Analogies: Rethinking the Lapita Cultural Complex ». In Gillespie S. D., Nichols D. L. (eds) : *Archaeology Is Anthropology*, Archaeological Papers of the American Anthropological Association, 13 : 69-76.
- TERRELL J. E., WELSCH R. L., 1997 – Lapita and the temporal geography of prehistory. *Antiquity*, 71 : 548-572.
- TERRELL, J., SCHECHTER E., 2007 – Deciphering the Lapita Code: the Aitape Ceramic Sequence and Late Survival of the 'Lapita Face'. *Cambridge Archaeological Journal*, 17 (1) : 59-85.
- TERRELL J. E., HUNT T. L., GOSDEN C., 1997 – The dimensions of social life in the Pacific: Human diversity and the myth of the primitive isolate. *Current Anthropology*, 32.
- VALENTIN F., BEDFORD S., BUCKLEY H. R., SPRIGGS M., 2010 – Lapita Burial Practices: Evidence for Complex Body and Bone Treatment at the Téouma Cemetery, Vanuatu, Southwest Pacific. *The Journal of Island and Coastal Archaeology*, 5 (2) : 212-235.
- WARD G. K., 1975 – Archaeological investigation of the Banks Islands. *Far Eastern Prehistory Association Newsletter*, 5 : 22.
- WARD G. K., 1979 – *Prehistoric Settlement and Economy in a tropical small island environment: the Banks islands, insular Melanesia*. Canberra, Phd, ANU.
- WHITE J. P., 1992 – « New Ireland and Lapita ». In Galipaud J.-C. (éd.) : *Poterie Lapita et peuplement*, Nouméa, Éditions de l'Orstom : 83-90.

Annexe

Analyse des décors par ordinateur : le logiciel LapitaDraw

L'extrême variété des décors des poteries et leur organisation systématique représentent un problème récurrent pour leur enregistrement et leur compréhension. Dès 1988, des travaux furent entrepris pour tenter de réaliser un logiciel informatique permettant d'enregistrer les décors, puis de les analyser en grand nombre (SIORAT, 1988). La réflexion autour d'un outil informatique et sa conception furent le point de départ d'un programme de recherches mené par A. Noury, dès 1997. Une première version, LapitaDraw 1 (fig. 22), fut d'abord réalisée en GwBasic sous DOS. Ce logiciel fut conçu dès cette version pour tenter d'enregistrer les grands décors et a été perfectionné depuis. Cette première version, très limitée, permettait principalement de coder graphiquement des décors à l'aide de la méthode de J.-P. Siorat (1988) qui avait l'inconvénient d'être compliquée à déterminer. Mais elle n'était pas reliée à une base de données et ne permettait donc pas d'enregistrer les résultats. Cette version permit néanmoins de coder les décors de l'île de Malo (NOURY, 1998).

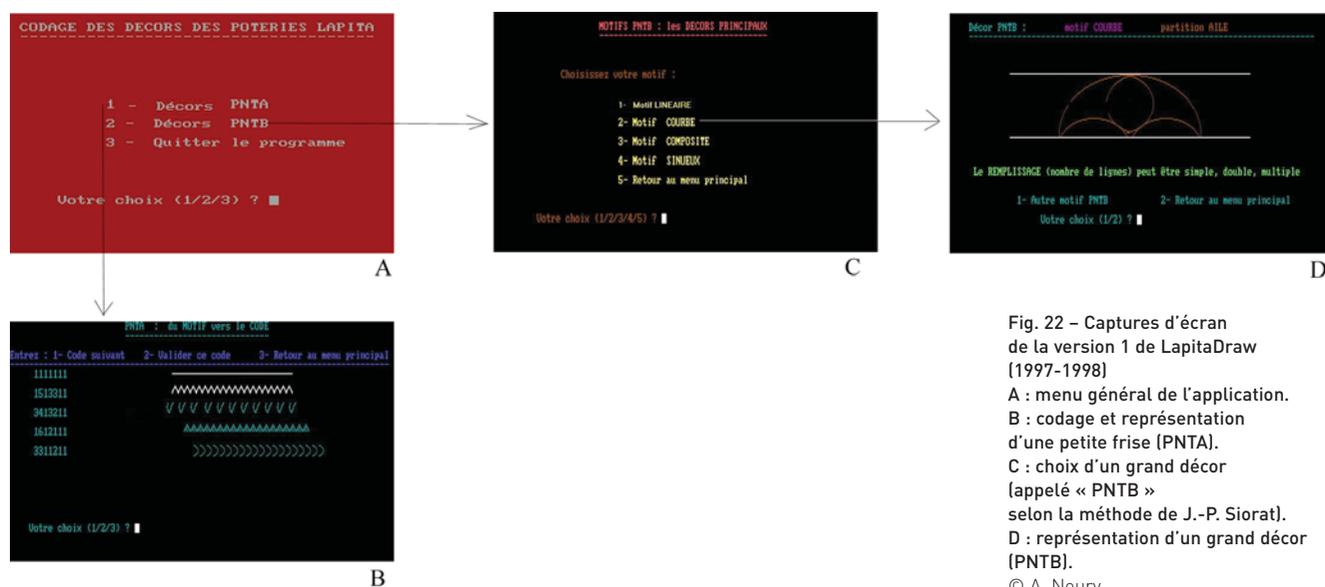


Fig. 22 – Captures d'écran de la version 1 de LapitaDraw (1997-1998)
A : menu général de l'application.
B : codage et représentation d'une petite frise (PNTA).
C : choix d'un grand décor (appelé « PNTB » selon la méthode de J.-P. Siorat).
D : représentation d'un grand décor (PNTB).
© A. Noury

LapitaDraw 2.0

Une deuxième version (fig. 23) fut entreprise en 1999. L'outil de développement (Visual Basic 6) et de base de données (Access97) permettait alors d'envisager des ajouts et modifications de grande ampleur. Deux analyses de tests furent réalisées sur les collections Gifford et Shuttler

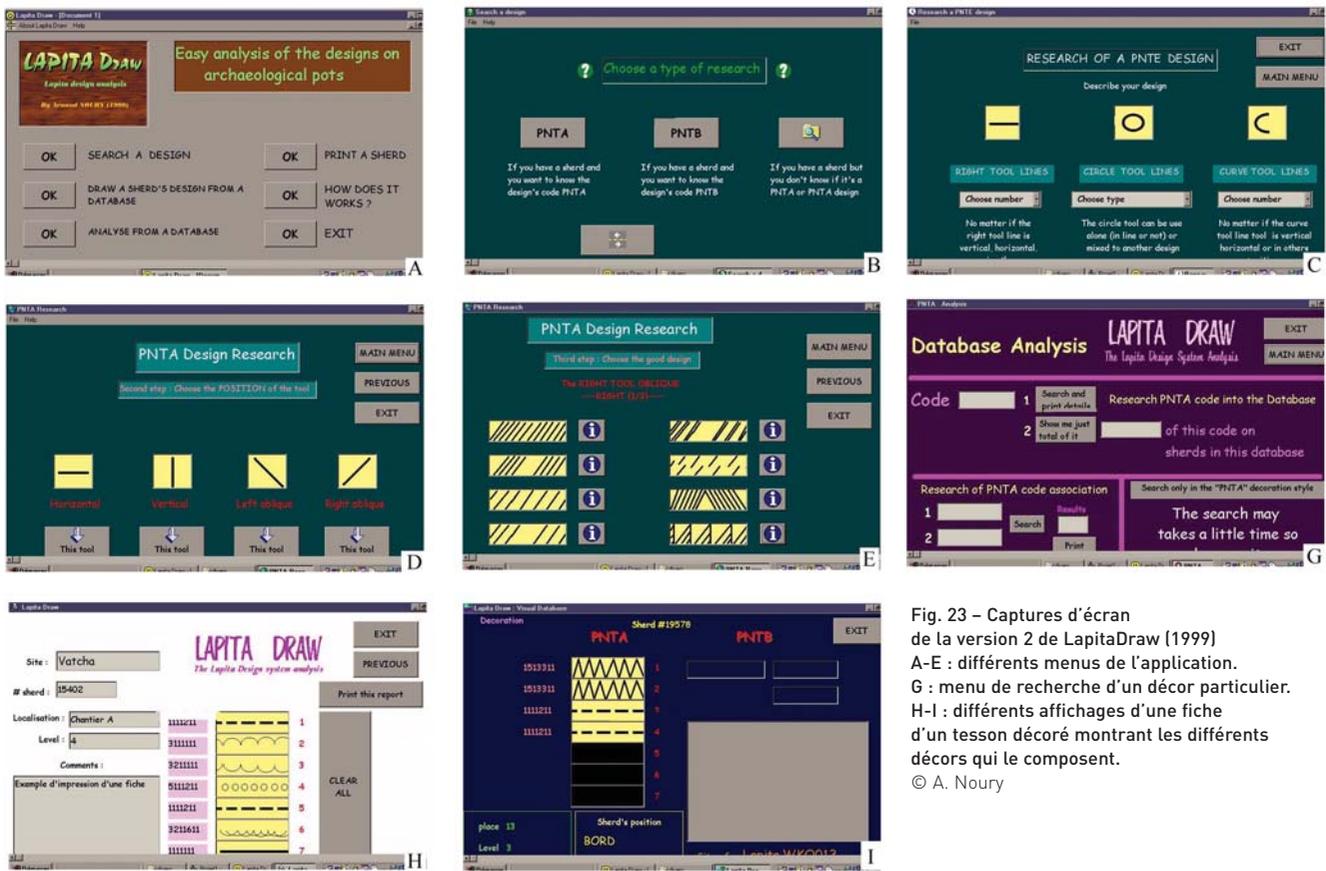


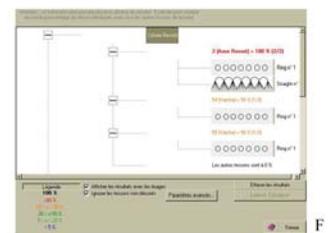
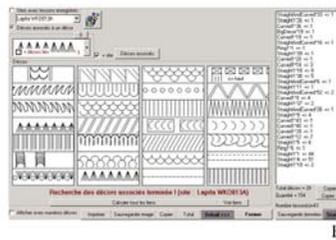
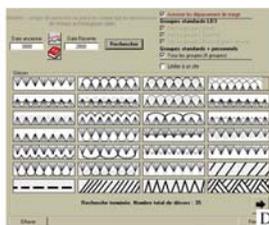
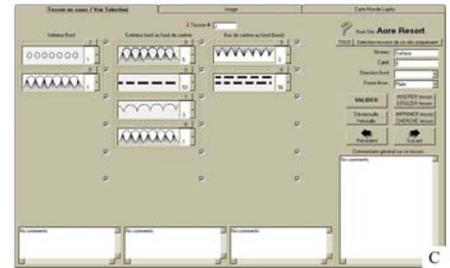
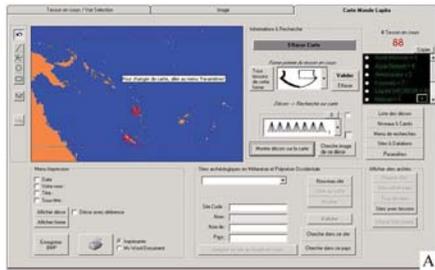
Fig. 23 – Captures d'écran de la version 2 de LapitaDraw (1999)
 A-E : différents menus de l'application.
 G : menu de recherche d'un décor particulier.
 H-I : différents affichages d'une fiche d'un tesson décoré montrant les différents décors qui le composent.
 © A. Noury

du site de Lapita et sur la collection Golson du site de Vatcha, donc environ 2 000 tessons décorés de Nouvelle-Calédonie. Mais le moteur n'était pas satisfaisant, car l'on ne pouvait intégrer de nouveaux décors découverts en fouilles par la suite.

LapitaDraw 3.0 à 3.7

Le développement de LapitaDraw 3 fut réalisé dans un cadre privé par A. Noury, en communiquant régulièrement aux chercheurs impliqués dans la recherche sur les décors Lapita des documents de synthèse et de présentation (NOURY, 2003, 2005 et texte présenté à la conférence Lapita aux îles Tonga en août 2005). Plusieurs versions ont été réalisées (LD 3.0 à 3.7). Les versions 3.0 à 3.4 et 3.7 (fig. 24) furent développées concurremment en français et en anglais, pour permettre éventuellement l'accès au programme aux chercheurs non francophones.

Le moteur de LD3 intègre un outil de dessin et de définition de décors, et de gestion de groupes de décors. Par conséquent, le moteur permet de gérer à la fois les petites frises comme les



grands décors, et rend possible l'utilisation de la méthode d'analyse désirée (Mead, Anson, Sharp, Siorat, ...). Les éléments annexes tels que les cartes géographiques sont entièrement paramétrables par l'utilisateur. Ce programme permet l'étude de tous les types de frises, de tous les types de décors (Lapita ou autre type de décor archéologique), voire dans certains cas d'autres types d'artefacts. Par exemple, un groupe de décors « mangaasi » (un style de poterie décorée d'incisions et de motifs appliqués postérieure au Lapita dans le centre du Vanuatu) a été créé. Des fonctions de recherches selon de multiples paramètres et d'affichage des résultats divers (cartes, listes, grilles...) permettent d'obtenir des résultats souvent étonnants. Bien entendu, un système d'import/export des données permet aux chercheurs d'échanger leurs informations.

Avenir technique de LapitaDraw

LapitaDraw 3 est développé sur une base Microsoft Access 2000, l'accès aux données peut bien entendu se faire directement en SQL (langage de requêtes dans des bases de données relationnelles de type Ms Access ou MS SQL server). Mais il serait intéressant de profiter des avancées technologiques disponibles depuis 2005, en utilisant notamment le framework .NET 4.0 pour la reconnaissance automatique des formes à partir de photos ou de dessins, et surtout des outils de « business intelligence » disponibles depuis les versions 2005 de Microsoft SQL Server et ultérieures. Ces outils puissants permettent des analyses très poussées des données (SSAS) et surtout préparent les données pour y effectuer ce que l'on appelle du « datamining ». En clair, la restitution des décors d'une poterie entière à partir d'un tessou est possible avec ces outils, si le corpus initial de décors de référence est suffisamment important. À l'aide d'algorithmes puissants jouant avec les statistiques et les probabilités, le datamining propose des hypothèses sérieuses de reconstitution de l'intégralité des décors de la poterie originale.

Fig. 24 – Captures d'écran de la version 3.7 de LapitaDraw (2002-2005).
A : recherche d'un motif ou d'une forme dans tous les sites archéologiques.
B : éditeur graphique de décors, contenant des outils spécifiques au Lapita.
C : exemple d'une fiche d'un tessou.
D : recherche de motifs inclus dans des niveaux datés d'une tranche chronologique requise.
E : recherche des motifs associés à un motif particulier, et dans un site précis.
F : calcul et recherche de toutes les associations similaires (le pourcentage de « similitude » doit être indiqué) dans une ou plusieurs collections définies, par rapport à un tessou particulier.
 © A. Noury

Glossaire

Dans la littérature de recherche relative au Lapita, de nombreux termes sont anglo-saxons, y compris dans les textes en français.

Anson (méthode)

La méthode d'enregistrement des décors de poteries Lapita de Dimitri Anson remplaça la méthode Mead en 1983. Un chiffre, déterminé par le chercheur, est attribué à chaque nouveau motif. Malheureusement, cette méthode présente l'inconvénient de multiplier les motifs à chaque variation, même mineure, d'un motif graphique.

Austronésiens

Les Austronésiens sont les populations qui parlaient, ou parlent, l'une des quelque 1 268 langues austronésiennes réparties en Asie du Sud-Est, en Océanie, mais aussi jusqu'à Madagascar. L'origine de ces langues, déterminée par la linguistique et l'archéologie notamment, remonte aux populations agricoles qui vivaient dans les zones côtières de la Chine du Sud et à Taïwan il y a environ 5 000 ans. Ces populations connaissaient déjà la poterie, la culture du riz et du millet. Les populations Lapita forment la branche orientale des Austronésiens et parlaient une langue austronésienne ancienne, le proto-océanien (POc).

Clan

Le terme ethnologique de clan est d'une définition complexe décrivant tous les groupes humains exogames qui se réclament d'un ancêtre fondateur commun soit par la lignée masculine, soit par celle des femmes. Il est possible, mais pas certain, que les différents groupes Lapita aient été organisés en clans et que les représentations de visages aient été la représentation de leurs lointains ancêtres.

Décor

Dans cet ouvrage, le décor Lapita est compris comme l'agencement de motifs et/ou de frises qui composent l'ensemble des éléments graphiques d'une poterie. Un décor est donc une composition étendue, en général assez complexe et raffinée.

« Eastern Lapita » (Lapita oriental)

L'Eastern Lapita (le terme anglais est d'usage même en français), défini par l'archéologue Roger Green, est la province Lapita des archipels de Tonga, Samoa, Fidji et Wallis et Futuna. Cette délimitation est basée sur les décors des poteries, qui sont à l'est plus simples que ceux de l'ouest (voir aussi Western Lapita).

Engobe

Enduit liquide à base d'argile plus ou moins colorée que l'on applique sur le pot sec avant cuisson. Pendant la période Lapita, une engobe de couleur rouge est souvent appliquée avant que l'on procède à la décoration du pot.

« Express train to Polynesia »

Le « train express vers la Polynésie » est un modèle proposé dans les années 1980 pour expliquer la diffusion rapide du Lapita. Ce modèle envisageait la colonisation Lapita du Pacifique comme une rapide traversée des îles du Pacifique ouest depuis l'Asie du Sud-Est jusqu'à la Polynésie occidentale. Les Lapita étaient, dans cette hypothèse, considérés comme les ancêtres directs des Polynésiens, et uniquement de ceux-ci.

« Far Western Lapita » (Lapita occidental ancien)

Ce terme (d'usage en français) proposé par l'archéologue Dimitri Anson désigne la période la plus ancienne du Lapita dans l'archipel Bismarck. Le Far Western Lapita est caractérisé par des décors très fins et élaborés, et par certaines formes de pots (coupe à pied à décor ajouré, par exemple) inconnues dans le Lapita plus récent.

Frise

Une frise décorative est un bandeau composé de la répétition de motifs graphiques identiques et se jouxtant sur toute la circonférence de la poterie. Les frises peuvent être larges et contenir de grands décors (en particulier des visages humains stylisés), ou moins larges et situées alors en général au-dessus et en dessous des grandes frises.

Kula (cycle de la)

La *kula* est un cycle intertribal d'échanges d'objets exclusivement cérémoniels (colliers, brassards) observé pour la première fois par l'ethnologue B. Malinowski dans les îles Trobriand (1922), à l'est de la Nouvelle-Guinée. Cette importante institution favorise les contacts entre les différentes îles mais aussi avec des archipels plus lointains. Les bénéfices que les participants en retirent sont essentiellement culturels et sociaux. D'autres réseaux d'échanges du même type ont été depuis identifiés dans le Pacifique, montrant la complexité et l'intensité des rapports entre les communautés.

Lapita géométrique

Cette expression fut proposée en 1974 par D. Frimigacci pour décrire certains décors réalisés par de profonds pointillés, qui donnent ainsi un aspect « géométrique » assez marqué. Si ce terme a permis à l'auteur de décrire certains motifs du site de Vatcha, à l'île des Pins, il semble aujourd'hui que cette définition ne couvre pas un type de décor voulu et réalisé de manière systématique par les potiers Lapita.

Maison

Pour les ethnologues, le terme de « maison » regroupe un ensemble d'individus dont la parenté n'est ni unilinéaire ou bilinéaire, ni cognatique, mais à mi-chemin entre les deux. Une maison est une « personne morale » qui possède des biens matériels et immatériels qui se transmettent avec un nom, un symbole, des titres. Les alliances et la parenté peuvent ainsi être adaptées pour constituer une maison, et si possible renforcer sa cohérence et son pouvoir. L'archéologue américain Patrick Kirch a proposé l'hypothèse que la société Lapita était de type « société à maison » en s'appuyant notamment sur la reconstruction linguistique des termes de parenté et sur les traces archéologiques de l'organisation spatiale. Les emblèmes de ces maisons pourraient alors être les « marqueurs de groupes » de certains décors Lapita.

Marqueurs de groupes

Dessins géométriques identifiés dans le corpus décoratif des poteries Lapita qui symbolisent un groupe d'individus. La nature de ces groupes n'est pas encore claire (famille, clan, « maison » ?), mais les marqueurs permettent d'identifier et de suivre certains mouvements des populations Lapita à travers la Mélanésie et la Polynésie occidentale. La puissance de ces symboles devait être importante, car dans presque tous les archipels, ces emblèmes ont perduré des siècles sur les poteries ou d'autres supports. On trouve encore ces dessins aujourd'hui sur des étoffes en tapa, des tambours, ou encore dans les tatouages ou les dessins sur le sable. Leur signification précise s'est effacée avec le temps.

Mead (méthode)

La méthode dite « Mead » fut imaginée par S. M. Mead en 1973 pour l'étude des décors Lapita. Différentes formes de base furent définies, ainsi que des marques de zones (« zone markers ») délimitant les différents motifs. Atteignant ses limites, elle fut remplacée par la méthode Anson.

Motif

Le motif est l'élément graphique de base dans la construction d'une frise. Ce motif sera répété à l'identique (rarement avec des variations) horizontalement sur le pourtour du pot. La répétition de motifs similaires forme une frise. Le motif est le résultat de l'application, en pointillé, d'un outil droit, courbe ou rond.

Obsidienne

C'est une roche vitreuse d'origine magmatique issue des épanchements en surface des roches acides, par petites plaques. L'obsidienne fut utilisée très tôt par les populations de l'archipel Bismarck, où elle est abondante. Les Lapita la transportèrent (sous forme d'éclats) sur de très longues distances. L'aspect même de la roche (noire, brillante et translucide) et son origine volcanique en ont probablement fait une matière symbolique pour les Lapita.

Océanie lointaine

L'Océanie lointaine est constituée par tous les archipels situés au sud d'une ligne imaginaire qui passerait entre le sud des îles Salomon et le nord de l'archipel du Vanuatu. Au sud et à l'est de cette limite, les îles sont vierges avant l'arrivée des Lapita. La faune et la flore de l'Océanie lointaine sont plus pauvres que celles de l'Océanie proche.

Océanie proche

Le terme d'« Océanie proche » s'applique à l'ensemble des archipels situés au nord d'une ligne imaginaire qui passerait entre les îles Salomon et le Vanuatu. Les îles de l'Océanie proche furent peuplées à partir de la Nouvelle-Guinée dès 35 000 ans.

Plainware

Ou poterie non décorée. Le terme s'applique aux poteries sans décors, parfois incisées sur le bord, que l'on trouve associées au Lapita décoré dans les sites et qui deviennent l'élément dominant des cultures post-Lapita. Dans le monde Lapita, la poterie *plainware* est souvent considérée comme l'élément utilitaire, alors que le Lapita décoré est l'élément symbolique.

Post-Lapita

Il s'agit d'un terme générique utilisé pour désigner la période qui suit immédiatement le Lapita. Les datations pour les périodes post-Lapita peuvent varier selon les archipels. En effet, la disparition de la poterie décorée typique et des autres éléments du complexe culturel Lapita n'eut pas lieu aux mêmes moments dans chaque site et chaque région. En général, les périodes post-Lapita débutent entre 2700 et 2500 ans BP.

Proto-océanien

Langue parlée par les populations Lapita. Le Proto-océanien (ou POc) est la branche orientale des langues austronésiennes. La plupart des langues d'Océanie ont pour origine cette langue. Par exemple, le proto-polynésien, à l'origine des langues polynésiennes, dérive du POc et fut sans doute parlé à la période post-Lapita en Polynésie occidentale (Tonga et Samoa, notamment). La reconstruction des termes du POc est rendue possible par des recoupements pour un même mot dans toutes les langues filles.

Sharp (méthode)

N. Sharp, en 1988, proposa une méthode de codage des décors à mi-chemin entre la méthode Siorat et celle d'Anson. Les motifs de base sont définis au préalable (contrairement à la méthode Siorat) et des formules permettent d'indiquer leur placement et leur orientation. Cette méthode est particulièrement difficile à mettre en œuvre et possède également des défauts algorithmiques.

Siorat (méthode)

Méthode imaginée par J.-P. Siorat en 1988 pour décrire et enregistrer les motifs Lapita. Elle consiste à coder les frises à l'aide de formules indiquant le placement et l'orientation des outils droits, courbes et ronds utiles pour concevoir le motif. Cette méthode assez complexe nécessite une aide informatique pour être aisément utilisée, sinon le codage peut être ardu.

« Slow Boat » (modèle)

Le modèle du « bateau lent » s'oppose à celui de « l'express train to Polynesia » en ceci que la colonisation Lapita aurait été longue et ponctuée d'étapes dans chaque archipel traversé, voire dans chaque île. Il en résulterait que les Lapita sont les ancêtres de tous les Océaniens. Le modèle, plus récent, de « triple-I » est préféré à celui-ci, qui présente des lacunes.

« Southern Lapita » (Lapita méridional)

Le Lapita méridional est un concept proposé par Patrick KIRCH en 1997 pour caractériser le Lapita récent de la Nouvelle-Calédonie. Des arguments ont été avancés par C. Sand pour décrire cette région, mais sa réelle légitimité est encore aujourd'hui discutée.

« Triple-I » (modèle)

Le modèle triple-I est le modèle le plus actuel pour décrire les modalités d'expansion des Lapita. Les trois I signifient : Intrusion, Innovation, Intégration. L'arrivée de populations austronésiennes d'Asie du Sud-Est qui entrent en contact avec des populations déjà présentes dans l'archipel Bismarck (intrusion) permet une confrontation positive des cultures et des techniques (innovation), donnant naissance à des mélanges (intégration) des hommes, des techniques et des traits sociaux, culturels et religieux. De ce bouillonnement émerge le Lapita.

« Western Lapita » (Lapita occidental)

Le Western Lapita (le terme anglais est généralement d'usage même en français) est un terme qui désigne la province occidentale du Lapita à une période ancienne, en opposition à la province de l'« Eastern Lapita ». Les décors et les formes des poteries notamment y étaient plus complexes et soignés que ceux des régions de l'Est et du Sud. Le terme est moins usité aujourd'hui, car on considère que les différences stylistiques sont le résultat de l'évolution temporelle plutôt que spatiale.

Table des illustrations

Cartes

Carte 1 – Océan Pacifique	8
Carte 2 – Distribution des principaux sites Lapita dans le Pacifique	11
Carte 3 – Asie du Sud-Est insulaire et localisation des principaux sites archéologiques associés à l'expansion des cultures austronésiennes	25
Carte 4 – Sahul et Sunda : représentation des terres émergées de l'Asie et du Pacifique pendant le Pléistocène	28
Carte 5 – Archipel Bismarck. Situation des principaux sites Lapita	46
Carte 6 – Îles Salomon. Situation des principaux sites Lapita	48
Carte 7 – Vanuatu. Situation des principaux sites Lapita	50
Carte 8 – Nouvelle-Calédonie. Situation des principaux sites Lapita	52
Carte 9 – Îles Fidji. Situation des principaux sites Lapita	55
Carte 10 – Îles Wallis et Futuna. Situation des principaux sites Lapita	57
Carte 11 – Îles Tonga. Situation des principaux sites Lapita	58
Carte 11 bis – Îles Samoa. Situation des principaux sites Lapita	59

Figures

Figure 1 – Répartition des marqueurs de groupes Lapita	40
Figure 2 – Hypothèse de la formation du Lapita et du peuplement de l'Océanie	41
Figure 3 – Poterie n° 1 (P1) de la fosse du site de Lapita	54
Figure 4 – Poterie n° 2 (P2) de la fosse du site de Lapita	54
Figure 5 – Reconstruction d'un décor à partir de tessons situés sous la poterie n° 2	54
Figure 6 – Modèle théorique de la variation dans la composition des décors d'une poterie Lapita en fonction des possibilités d'évolution de chaque motif	69
Figure 7 – Même modèle que celui de la figure 6, en prenant en compte plusieurs sites archéologiques	69
Figure 8 – Modèle d'évolution des décors issus de la fusion de deux motifs	70
Figure 9 – Typologie des décors composite-obliques (CO)	77

Figure 10 – Variantes des visages en triangle	77
Figure 11– Variantes de l'élément des CO de type II	77
Figure 12 – Typologie des décors composite-ondulés (CU)	80
Figure 13 – Les composite-ondulés dérivent de la partie inférieure d'un visage Lapita	80
Figure 14 – Typologie des décors composite-verticaux	82
Figure 15 – Principales variantes de l'élément des CV	82
Figure 16 – Variantes connues de l'élément des CVIII et leurs frises accompagnatrices (au-dessus)	82
Figure 17 – Décors incisés (A à D : site de Bourewa, Fidji)	86
Figure 18 – Composition avancée des décors : l'effet miroir	89
Figure 19 – Schéma d'origine du décor à reconstituer de la poterie	90
Figure 20 – Tête modelée appliquée sur un tesson décoré. Site de Bourewa (îles Fidji), fouilles de P. D. Nunn	100
Figure 21 – Petit tesson modelé et décoré découvert par R. C. Green sur le site de Ngamanie (îles Santa Cruz)	100
Figure 22 – Captures d'écran de la version 1 de LapitaDraw (1997-1998)	117
Figure 23 – Captures d'écran de la version 2 de LapitaDraw (1999)	118
Figure 24 – Captures d'écran de la version 3.7 de LapitaDraw (2002-2005)	119

Table des encadrés

Les Lapita, nomades de la mer ?	33
Reconstitution des termes de parenté en proto-océanien	38
La place de la Micronésie dans la colonisation Lapita	43
Makué, un site fondateur aux frontières de l'Océanie lointaine	51
La fosse à poteries du site de Lapita de Foué	53
L'obsidienne, un matériau précieux qui voyage	63
Les décors composites-médallons (CM)	76
Les décors composites-obliques (CO)	77
Les décors composites-ondulés (CU ou CO de type 6)	80
Les décors composites-verticaux	82
Les techniques de fabrication des décors	85
Fabriquer des poteries lapita aujourd'hui	90
Lapita, cochon et génétique	98
Les visages appliquées ou surmodelés	100
La parure	103



Qui étaient les Lapita, ce peuple qui, il y a plus de 3 000 ans, a colonisé nombre des îles du Pacifique, pour certaines alors inconnues ? Qui étaient ces hommes, comment ont-ils navigué et peuplé ces îles vierges ? Par quelles voies maritimes sont-ils venus depuis l'Asie du Sud-Est ? Les Lapita sont-ils les ancêtres de tous les Océaniens actuels ? Que signifient les fameux motifs qui caractérisent leurs poteries et qui dessinent le fil rouge permettant de retracer leur épopée ? Un mouvement de peuplement stupéfiant par son ampleur géographique, près de 4 500 kilomètres parcourus d'ouest en est, et par sa courte durée, moins de 700 ans.

Premier travail de synthèse en français consacré aux Lapita, cet ouvrage dépeint cette grande aventure maritime et fait le point sur les plus récentes découvertes de l'archéologie. Les sites, les motifs céramiques et les différentes hypothèses sur l'histoire des Lapita sont présentés de manière simple et didactique. Les nouvelles interprétations des décors des poteries permettent d'éclairer la période sous un jour nouveau. Les études de linguistique historique et d'ethnologie, mais aussi les nouvelles méthodes de biogénétique viennent en complément de l'archéologie pour mettre en lumière la vie sociale et culturelle des Lapita : la parenté, l'organisation sociale, l'environnement naturel, la navigation et même les croyances sont autant de domaines permettant de proposer une esquisse de ces ancêtres des peuples océaniens.

Rendant compte de tous les aspects de la recherche actuelle sous une forme claire et accessible, cet ouvrage s'adresse autant aux spécialistes qu'aux étudiants et aux amateurs intéressés par cette période cruciale de la préhistoire océanienne.

Arnaud NOURY, archéologue et anthropologue, étudie depuis 1997 la culture Lapita. Il a développé plusieurs logiciels pour l'archéologie, et en particulier pour l'analyse des décors Lapita. Il est l'auteur d'un premier ouvrage sur les décors Lapita paru en 2005.

Jean-Christophe GALIPAUD, archéologue, est chercheur à l'IRD, spécialisé en préhistoire océanienne. Il a mené ses recherches dans de nombreuses îles du Pacifique, où il s'est intéressé aux modalités du peuplement initial, et en particulier à la période Lapita.

